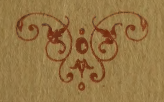
M. E. de la CROIX
de la Fraternité Sacerdotale

La Vocation Religieuse

Réflexions et Conseils

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MAISON DU BON-PASTEUR
228, Boulevard Péreire

M. E. de la CROIX
de la Fraternité Sacerdotale

La Vocation Religieuse

Réflexions et Conseils

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MAISON DU BON-PASTEUR
228, Boulevard Péreire

NIHIL OBSTAT :

Paris, 20 Mai 1927

Mgr Jouin,

Prot. Apost.

IMPRIMATUR :

Paris, 25 Mai 1927

H. Odelin,

v. g.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

PRÉFACE

Lorsque Sa Sainteté Pie XI daigna nous demander, il y a deux ans, de composer un livre sur la Vocation Sacerdotale, *sa pensée était de susciter un plus grand nombre de vocations dans la Sainte Eglise, et de faire ressortir les immenses avantages que renferme, pour les familles et les sociétés, comme pour les Prêtres eux-mêmes, l'honneur d'être appelé à participer au Sacerdoce éternel de Jésus-Christ* [1]. *C'est la même pensée qui nous a inspiré, dans la composition du présent ouvrage.*

Quoique sur un théâtre moins élevé que le Sacerdoce, la Vocation Religieuse joue un tel rôle dans l'histoire de l'Eglise et la sanctification des âmes, qu'aucun autre état n'est plus approprié à façonner des saints et à envoyer des âmes au ciel. Ce que le Sacerdoce opère par la sublimité de son caractère et par la

[1] Ouvrage édité par la Maison du Bon-Pasteur, 228, Boulevard Péreire, Paris, et ayant pour titre : « *La Vocation Sacerdotale.* Considérations pratiques destinées aux Prêtres, aux élèves des Séminaires, aux familles chrétiennes et aux âmes pieuses ». Prix : 7.50 ; franco, 8.50 ; étranger, 9.75.

puissance divine de sa mission, l'état religieux s'efforce de le réaliser auprès des âmes, par la surabondance des grâces, dont il est la source, et par l'exemple offert au monde des vertus les plus héroïques qui conduisent à la sainteté.

Les Prêtres et les Religieux sont les phares lumineux qui éclairent le chemin de l'exil, les dépositaires sacrés qui conservent intacte la doctrine du divin Maître et prêchent ses enseignements, les hérauts divins qui, par leurs paroles et leurs exemples, rappellent sans cesse que le vrai bonheur consiste dans la vertu et que les sacrifices du temps ne sont rien en regard des récompenses éternelles.

Il n'y a aucun doute que si Jésus désire voir se multiplier dans son Eglise le nombre de ses Prêtres, Il ne désire pas moins voir s'accroître le nombre des âmes qui se consacrent à Lui dans la vie religieuse. Les uns et les autres, Il les appelle à la sainteté; de tous, Il se fait des confidents et des amis; et si la multitude des hommes Le méconnaissent et L'abandonnent, au moins Il trouve en ceux qu'Il s'est choisis des consolateurs et des apôtres de son œuvre divine.

A ce seul point de vue la Vocation Religieuse a des attraits puissants, bien propres à ravir le cœur de ceux qui aiment Jésus et qui as-

pirent, par l'éloignement du monde, à vivre avec Lui dans une plus grande intimité.

Avant tout, nous avons désiré donner des âmes à Jésus pour Jésus Lui-même. Il le mérite à tant de titres, et il y a tant de bonheur à Lui permettre de réaliser ses desseins d'amour et de miséricorde sur les âmes !

Nous avons pensé aussi aux âmes que Jésus aime tant et qui hélas ! se perdent en si grand nombre dans le monde. La vie religieuse est un port de salut, où se réfugient ceux qui veulent éviter de faire naufrage. Elle est également le vestibule du ciel, pour ceux que fatiguent les bruits de la terre et qui sont attirés à une vie de plus grande perfection.

Si nous avons appuyé avec plus de développements sur certains points, nous l'avons fait pour mettre davantage en lumière les bienfaits de la Vocation Religieuse et pour combattre certains préjugés qui ont cours souvent, même parmi les âmes pieuses.

Nous croyons fermement qu'il y a beaucoup plus d'âmes appelées à la vie religieuse qu'il n'y a de religieux en réalité. D'où vient cela ? De l'attache trop grande au monde et à sa liberté, sans aucun doute ; mais aussi de l'ignorance et du manque de direction. On ne parle pas assez de la vie religieuse aux jeunes gens

et aux jeunes filles. Avant de s'engager dans une voie définitive, cette question devrait être agitée ; et pour qu'elle le soit avantageusement, il faut qu'elle soit préparée à l'avance. Ne pas s'en préoccuper, c'est manquer à son devoir ; attendre que les âmes fassent des ouvertures, c'est intervertir les rôles. Il y a parfois, en outre, trop de considérations complexes autour d'une vocation, pour ne pas prendre le temps et employer les moyens de la traiter avec soin.

Nous espérons que ces pages donneront une idée plus exacte de la Vocation Religieuse, et des responsabilités qui incombent aux uns et aux autres.

Nous nous sommes efforcé de ne laisser dans l'ombre aucun aspect de la question, du moins pour le but pratique que nous nous sommes proposé. Nous avons tenu à appuyer nos sentiments sur l'autorité des saints et des docteurs les plus expérimentés dans les voies spirituelles ; aussi, remarquera-t-on que nos pages sont émaillées de leurs citations.

Nous souhaitons vivement que ce livre devienne comme un conseiller surnaturel pour ceux qui aspirent à la vie religieuse, ou qui ont un rôle quelconque à remplir dans cette grave question qui intéresse si vivement la gloire de Jésus et les intérêts des âmes. C'est dans l'es-

pérance de leur être utile que nous l'avons écrit, sans cesser de prier pour tous ceux qui, après nous, feront les mêmes réflexions et se convaincront davantage qu'il n'y a pas de voie plus directe pour aller au ciel que la vie religieuse.

Nous dédions ces pages à Marie, la Mère des vocations religieuses, et nous la supplions humblement de les bénir pour la gloire de son divin Fils, le salut et la sanctification de ses enfants.

MARIE EUGÈNE DE LA CROIX

Paris, en la fête de Pâques, 1927

LA VOCATION RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

Notions générales sur la Vocation

Il est une chose certaine et consolante entre toutes, c'est que nous avons été créés pour le ciel et non pour la terre. Nous ne faisons que passer ici-bas. Le trajet est plus ou moins rapide ; mais le terme de toute vie humaine est la mort, au-delà de laquelle commence l'éternité.

La vie de l'exil est donc essentiellement ordonnée à la vie éternelle. Le temps ne nous est donné que pour préparer notre éternité. A cette œuvre unique et nécessaire concourent deux éléments également essentiels : la grâce et notre volonté. « Dieu nous a créés seul, dit saint Augustin, mais il ne peut nous sauver sans nous. »

Le premier agent de notre salut toutefois est Dieu, qui agit par sa grâce, selon que le dit saint Grégoire le grand : « la grâce agit d'abord en nous, sans notre concours, afin que notre libre arbitre venant ensuite, elle accomplisse avec nous le bien que nous désirons. » Ce qui fait

dire à saint Jean Chrysostome que « la grâce ne peut rien faire sans la volonté, ni la volonté sans la grâce, comme la terre ne produit pas si elle n'est pas arrosée par la pluie, ni la pluie ne produit rien sans la terre ».

Dieu nous ayant créés pour sa gloire, et sa gloire étant notre salut et notre sanctification, il ordonne tout, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, en vue de notre destinée éternelle. C'est pourquoi, non seulement il n'est étranger à rien de ce qui nous regarde, mais encore il s'en préoccupe et il dirige tout dans notre vie selon les desseins éternels qu'il a formés sur nous. Nous sommes l'œuvre de ses mains ; il a tous les droits sur nous et il les exerce. Il nous aime d'un amour infini, et tout est ordonné pour satisfaire l'amour qu'il nous porte. C'est pourquoi il est allé jusqu'à nous donner son propre Fils pour nous montrer le chemin du ciel, nous y accompagner et nous sauver.

Cette vérité doit rayonner dans notre vie avec un éclat particulier : c'est la vérité qui éclaire toutes les autres. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité », dit saint Paul (I Tim., ii, 4). Qui donc pourrait en douter, lorsqu'on considère tout ce que Jésus a fait pour nous ? Aucune lumière ne nous manque, aucune grâce ne nous fait défaut, aucun secours ne nous est refusé.

Voilà la vocation générale : nous sommes faits pour le ciel, nous nous en allons au ciel, nous y arriverons sûrement, si nous savons correspondre aux grâces et aux volontés divines.

Les voies pour parvenir au ciel sont cependant variées, suivant les desseins de Dieu d'une part et suivant les circonstances ou les divers états d'âme de l'autre. C'est ainsi que Jésus impose à tous l'obéissance à ses commandements, et qu'il ne propose la pratique des conseils qu'à un certain nombre.

Il est de foi que Dieu préside à tous les évènements de ce monde, même purement matériels et terrestres. Combien plus ne le fait-il pas dans l'ordre surnaturel, et spécialement lorsqu'il s'agit d'une âme qu'il a créée à son image et à sa ressemblance. Le Dieu de bonté, dans la pensée duquel nous existons de toute éternité, a tout prévu de ce qui devait nous arriver dans le cours de notre vie ; et, nous connaissant à fond, avec nos qualités et nos défauts, nos vertus et nos misères morales, notre tempérament et nos tendances diverses, nos goûts et nos aspirations, il a mis sur notre route les secours appropriés à nos besoins. De plus, comme il est libre dans ses dons, il a formé sur chacun de nous des desseins particuliers qui correspondent à sa sagesse et à sa miséricorde ; et, pour

les accomplir, il nous a tracé une voie et fourni des moyens proportionnés.

C'est cette voie spéciale que chacun doit suivre ; ce sont ces moyens dont il faut user ; ce sont ces grâces de salut et de sanctification qu'il est nécessaire de faire fructifier. Ce qui revient à dire que notre premier devoir à tous, est de chercher à réaliser dans le temps les desseins d'amour et de miséricorde que Dieu a formés pour nous de toute éternité ; et, pour cela, marcher généreusement dans la voie de vertu et de perfection qui correspond le mieux aux volontés divines sur nous.

C'est ici qu'apparaît, à l'origine, la vocation à laquelle Dieu nous a destinés, et dont il faut faire la lumière de nos réflexions et la règle de nos déterminations. Ce n'est pas nous, en premier lieu, qui nous déterminons. Avant nous, dans le sein de Dieu, une volonté éternelle s'est manifestée ; le tout est de nous y conformer. « Il nous a élus en lui avant la constitution du monde », dit saint Paul (Ephés., I, 4). « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, dit Jésus à ses apôtres, mais c'est moi qui vous ai choisis » (Jean, XV, 16).

Ces choix sont absolus et n'ont d'autres raisons d'être, que la volonté divine. C'est ce qu'exprime saint Augustin, lorsqu'il dit : « Dieu choisit ceux qui ne sont pas encore, et il ne se trompe pas en les choisissant, et il ne les choisit pas

légèrement ; cependant il choisit, et il a ses élus qu'il créera choisis ».

La vocation d'une âme devient également pour Dieu comme la règle de conduite à son égard. Il donne les lumières, les inspirations et les grâces en harmonie avec ses choix divins. Dieu nous le dit par le prophète Isaïe : « C'est moi qui lui parle, c'est moi qui l'appelle, qui le conduis, et ses voies sont aplanies » (XLVIII, 15). Et le grand Apôtre nous donne comme un commentaire de cette lumineuse vérité, quand il écrit : « Ceux que Dieu a prédestinés, il les a appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés » (Rom., VIII, 30).

Comme il est souverainement important, dès lors, de connaître d'abord sa vocation, et, une fois connue, de la suivre ! C'est la grande recommandation que faisait saint Paul aux Corinthiens : « Voyez, examinez votre vocation » (I Cor., I, 26). Et aux Thessaloniciens : « Connaissez, frères aimés de Dieu, votre élection » (I Thess., I, 4).

Pour nous y encourager, saint Augustin nous dit que le secours divin ne nous fera pas défaut : « Dieu nous prévient pour nous appeler ; et il nous accompagne pour nous glorifier ». Et ailleurs, plus explicitement encore : « Dieu ne manque pas d'appeler, d'instruire celui qu'il a

appelé, de perfectionner celui qu'il a instruit, et de couronner celui qu'il a perfectionné ».

Le premier devoir qui s'impose, c'est de vouloir connaître la vocation à laquelle on peut être appelé. Dieu attend cette disposition de notre part, pour nous donner les grâces voulues de lumière et de force. Saint Jean Chrysostome dit à bon droit : « Quoique Dieu nous appelle, il attend cependant que nous allions à lui volontairement, et il nous donne son secours pour cela ».

L'âme doit tout d'abord s'établir dans une grande indifférence, recherchant uniquement l'accomplissement de la volonté de Dieu, selon la sage recommandation que saint François de Sales faisait à l'une de ses dirigées : « Soyons ce que Dieu veut, pourvu que nous lui soyons tout dévoués, et ne soyons pas ce que nous voulons être contre son intention ; car quand nous serions les plus excellentes créatures du ciel, de quoi cela nous servirait-il, si nous ne sommes pas au gré de la volonté de Dieu ».

C'est dans la prière que l'on doit traiter la grande affaire de sa vocation, en suppliant le Seigneur de nous faire connaître sa volonté, à l'exemple des apôtres réunis au Cénacle pour élire un successeur au traître Judas. « Seigneur, s'écriaient-ils, vous qui connaissez les cœurs de

tous, montrez-nous lequel des deux vous avez choisi » (ACT., I, 24).

Le salut éternel dépendant de la fidélité à la vocation, rien ne doit être négligé, une fois qu'elle est connue, pour y correspondre avec générosité. « Ne suivez que la vocation que la Providence céleste vous a donnée, écrit saint François de Sales, et n'ayez qu'un cœur qui soit tout à la remplir. » C'est la chose qui doit passer avant tout, sans se laisser distraire des moyens à employer pour la réaliser, selon l'exemple que nous donne saint Paul : « Je ne pense pas avoir atteint le but; mais seulement, oubliant ce qui est en arrière, et m'élançant pour saisir ce qui est devant moi, je marche à ma destination, je m'efforce d'arriver à la récompense de la vocation divine qui vient d'en haut en Jésus-Christ » (PHIL., III, 13, 14).

Il n'y a pas de malheur comparable à celui d'une âme qui contrecarre les desseins de Dieu sur elle ; et, comme nous le verrons plus loin, les secours spirituels destinés à nous sanctifier et à nous sauver étant en rapport avec la vocation à laquelle nous sommes appelés, les négliger et y être infidèle, c'est s'exposer aux pires châtiments. « Ceux qui méprisent la volonté de Dieu qui les invite, dit saint Augustin, sentiront la volonté de Dieu qui se vengera. » Et ailleurs,

il va jusqu'à dire que c'est s'exposer à la damnation : « Celui qui méprise l'appel de Dieu s'aveugle et se damne. » « Et pourtant, ajoute saint Jean Chrysostome, vous n'avez pas une autre âme que vous puissiez donner pour votre âme. Celui qui perd son argent peut le recouvrer, mais si vous perdez votre âme, vous ne pourrez jamais rien donner qui puisse tenir lieu de cette perte. »

Oh ! plutôt, suivons le conseil de l'Apôtre : « Je vous conjure de marcher d'une manière digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés » (GAL., IV, 1) ; et celui de saint Pierre : « Efforcez-vous de plus en plus d'affermir, par vos bonnes œuvres, votre vocation et votre élection » (II PIER., I, 10).

La joie intérieure, fruit de cette fidélité, comme le dit l'auteur de l'Imitation : « Que vous serez heureux, si vous accourez avec joie et promptitude à l'appel intérieur de Dieu », sera pour l'âme un précieux excitant à poursuivre l'œuvre de sa sanctification dans l'accomplissement délicat et généreux des volontés divines.

CHAPITRE DEUXIÈME

Nature de la Vocation Religieuse

Deux voies principales s'ouvrent devant les âmes en marche vers le ciel : la voie large, celle des commandements ; la voie étroite, celle des conseils. Les deux sont bonnes, puisqu'elles sont également établies par Notre Seigneur Jésus-Christ ; mais la seconde, de sa nature, est plus parfaite que la première. Celle-ci correspond à la vie chrétienne dans le monde, celle-là constitue l'état de perfection proprement dit.

Tous sont tenus à l'observance des préceptes ; c'est une loi générale imposée en conscience. La pratique des conseils, en outre, est simplement proposée aux âmes de bonne volonté ; et, de ce chef, elle est un secours puissant de perfection, qu'une âme ne peut impunément négliger sous prétexte que l'invitation divine n'est pas un précepte formel.

« Si on envisage l'état religieux en lui-même, dit Suarez, personne n'est tenu en rigueur de précepte de l'embrasser ni de le professer. » Mais par cela seul qu'il procure plus de gloire à Dieu

et plus de secours à l'âme, il est très désirable. « Le conseil divin, dit encore le même auteur, indique en Dieu une complaisance à voir faire par les hommes un bien meilleur. » Et « il est certain, dit à son tour saint Thomas, que l'entrée en religion est un plus grand bien ; celui qui en doute déroge autant qu'il est en lui au Christ qui l'a conseillé ».

Ce qui fait, en effet, la grandeur et l'importance de l'état religieux, c'est que Jésus lui-même en est l'auteur. C'est l'enseignement formel du docte Suarez : « Il convenait que Jésus-Christ, venant du ciel sur la terre apporter une loi nouvelle et une grâce plus abondante, établît et enseignât dans son Eglise un genre de vie nouveau destiné à conduire plus efficacement les hommes à la perfection ». Puis, dans une courte formule, il précise la nature de cette institution divine : « L'état religieux, dans ce qui le constitue essentiellement, a été donné aux hommes et institué immédiatement par Notre Seigneur Jésus-Christ, de sorte qu'il est de droit divin, non point en ce sens que Dieu l'ordonne, mais en ce sens que Dieu le conseille ».

Il n'y a pas de doute que Jésus désire ardemment voir les âmes embrasser en grand nombre l'état religieux, parce que c'est l'état de plus grande perfection. A la multitude des hommes

Il impose les devoirs essentiels ; aux âmes plus généreuses, capables de plus grands sacrifices et désireuses de perfection, Il propose de Le suivre de plus près et de pratiquer des vertus surérogatoires aptes à les conduire promptement à la sainteté. Et c'est ici qu'apparaît la bonté miséricordieuse de ce tendre Maître, de solliciter des sacrifices et des renoncements qui transforment les âmes et leur procurent sur la terre des joies plus pures et au ciel une gloire plus grande.

Jésus sait qu'il en coûtera bien des peines et des efforts ; mais Il connaît le prix de la souffrance, Lui qui en avait fait sa compagne inséparable, et c'est pourquoi, en maintes circonstances, Il indique cette voie plus sûre d'opérer son salut et de conduire au ciel. « Efforcez-vous, dit-Il, d'entrer par la voie étroite » (Luc, xiii, 24). J'y marche le premier, et « si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive » (Mat., xvi, 24). Au jeune homme riche, à qui Il vient de rappeler les commandements suffisants au salut, mais qui semble avoir des aspirations plus élevées, Il présente la pratique des conseils comme le moyen assuré mais nécessaire de la perfection : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, puis venez et suivez-moi » (Mat., xix, 21).

Ce qui fait la supériorité de l'état religieux sur la simple vie chrétienne dans le monde, pourtant souvent très méritoire et très sanctifiante, c'est d'établir les âmes dans un état de perfection obligatoire. Celui qui embrasse la vocation religieuse est tenu de travailler sans cesse à acquérir la perfection ; il s'y engage et, s'il se maintient fidèle, il y parvient infailliblement.

Saint Thomas nous dit que « l'état religieux est comme une méthode et un exercice pour arriver à la perfection ». Et il fait consister précisément cette perfection dans l'holocauste complet que fait celui qui abandonne le siècle pour suivre Jésus-Christ. « L'état religieux, dit-il, est un holocauste par lequel on s'offre à Dieu tout entier, avec tout ce que l'on possède : les biens extérieurs, par le vœu de la pauvreté volontaire ; le bien de son propre corps, par le vœu de continence ; le bien de l'âme par l'obéissance, en lui faisant le sacrifice de sa volonté propre, qui est la faculté par laquelle l'homme se sert de toutes les puissances et de toutes les habitudes de l'âme. »

Cette immolation radicale de tout soi-même, qui peut paraître impossible aux âmes vulgaires ou plongées dans les frivolités du monde, devient une sainte ambition et un besoin du cœur pour les âmes qui aiment. Il s'agit d'aimer Jésus davantage ; les sacrifices de la vocation deviennent des preuves de son amour, en même temps

qu'un moyen puissant de l'affermir et de le développer.

L'Ange de l'Ecole nous dit que « la perfection de la charité est la fin de l'état religieux ». Il confirme ailleurs cette doctrine, en disant qu' « il est évident que les conseils appartiennent à la perfection de la vie, non parce que la perfection consiste surtout dans ces mêmes conseils, mais parce qu'ils sont une voie ou des instruments qui nous conduisent à la perfection de la charité ».

Nous verrons pratiquement plus loin quels sont les principes et les motifs de nature à éclairer les âmes dans le choix de la vocation religieuse. Qu'il nous suffise de proclamer ici, après tout ce que nous venons de dire, que c'est une grâce d'y être appelé et que rien ne doit être négligé pour correspondre à une pareille faveur. « Heureux, dit le Psalmiste, celui que vous avez choisi et que vous avez appelé pour habiter votre sanctuaire » (Ps. LXIV, 4).

CHAPITRE TROISIÈME

Excellence de la Vocation Religieuse

L'excellence de toute vocation, et en particulier de la vocation religieuse, se tire de son origine, de sa fin et de ses moyens.

Dieu seul est l'auteur de toute vocation surnaturelle. Il est, lui seul, l'auteur et le dispensateur de ses dons, selon ces paroles de l'apôtre saint Jacques (I, 7) : « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières ».

La moindre des grâces de Dieu est d'un prix infini et elle revêt à nos yeux le caractère d'une manifestation admirable de sa bonté et de ses desseins adorables sur nous.

Dieu ne nous prodigue ses dons que pour nous donner une intelligence plus grande de ses perfections infinies, nous rapprocher de lui et nous gagner à son amour.

Nous destinant à la vie éternelle, il a réuni tous ses dons dans son Fils unique qu'il nous a donné et par lequel seul nous pouvons être sauvés (Act., IV, 12), suivant ce que nous enseigne

saint Jean : « Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui... Il nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie » (I Jean, iv, 9 ; v, 11, 12).

C'est pourquoi, nous dit Jésus, nous ne pouvons aller au Père que par le Fils : « Personne ne vient au Père que par moi » (Jean, xiv, 6), et en avoir la connaissance que par l'intelligence qu'il plaît au Fils de nous en donner : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler » (Mat., xi, 27).

De même, « nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père ; et nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jean, xi, 27 ; vi, 44).

Toute la vie du temps et de l'éternité est dans cette science suréminente du Père et du Fils, en l'unité du Saint-Esprit : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous, seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (Jean, xvii, 3). C'est là l'essentielle vocation, à laquelle nous sommes tous appelés et à laquelle toutes les autres vocations empruntent leur degré d'excellence et de perfection.

« Dieu, nous dit saint Paul, nous a délivrés et nous a appelés par sa vocation, selon son propre décret, et selon la grâce qui nous a été donnée en Jésus-Christ avant tous les temps » (II Tim., i, 9).

Nous avons été appelés en vue de la gloire future qui nous est destinée. « Ceux que Dieu a prédestinés, nous dit encore le grand Apôtre, il les a appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés » (Rom., viii, 30).

Si donc il existe une vocation où l'appel de Dieu soit plus formel, dans laquelle les âmes arrivent à une plus grande justification, et, par la sainteté de leur vie, méritent une gloire plus grande au ciel, cette vocation est la plus excellente et elle est un gage de prédestination pour les âmes qui y sont appelées.

Or, telle est la vocation religieuse, qui arrache l'âme aux préoccupations terrestres et la consacre exclusivement au service de Celui qui ne choisit que pour rendre saint : « Celui que le Seigneur aura choisi sera saint » (Nom., xvi, 7), et qui n'attire à lui que parce qu'il aime sans mesure et sans fin : « Je t'ai aimé d'un amour éternel ; c'est pourquoi je t'ai attiré dans ma miséricorde » (Jérém., xxxi, 3).

CHAPITRE QUATRIÈME

L'appel à la Vocation Religieuse est l'effet d'un choix complètement libre de la part de Jésus

Dieu se suffit à lui-même, et quand il opère une œuvre quelconque en dehors de lui, il le fait par pure bonté et parce que cela lui plaît. C'est dans ce sens que le Psalmiste dit : « Tout ce que veut le Seigneur au ciel et sur la terre, il le fait » (Ps. CXXXIV, 6).

Ce qui est vrai dans l'ordre de la nature, l'est également dans l'ordre de la grâce. Dieu n'est point tenu de donner sa grâce aux uns plutôt qu'aux autres, ni même de la donner plus abondamment parce qu'on l'aurait demandé et qu'on pourrait croire l'avoir méritée. La grâce ne nous fait jamais défaut, mais Dieu est libre de la départir à qui il lui plaît. « C'est par la grâce, dit saint Paul, que vous avez été sauvés ; et cela ne vient pas de vous, puisque c'est un don de Dieu » (EPHÉS., II, 8).

Ce don de Dieu est précisément ce qui en fait la valeur ; et c'est pourquoi le grand Apôtre ne

cessait d'exhorter d'être fidèle à la grâce. « Ne néglige pas la grâce qui est en toi, qui t'a été donnée », écrivait-il à son disciple Timothée (I Tim., iv, 14).

Quand cette grâce prend le caractère d'une vocation, elle doit être doublement appréciée, parce qu'elle a des conséquences dans tout le reste de la vie, selon la générosité qu'on apporte à y être fidèle. D'où la recommandation de l'apôtre saint Pierre : « Efforcez-vous de plus en plus d'affermir, par vos bonnes œuvres, votre vocation et votre élection » (I Pier., i, 10).

Toute vocation, comme toute grâce, découle de Notre Seigneur Jésus-Christ. « Nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce pour grâce » (Jean, i, 16). « Sa grâce a surabondé en nous » (Ephés., i, 8).

Mais saint Paul prend soin de nous prémunir contre toute ingérence dans le domaine de la grâce ; nous pouvons demander humblement la grâce d'une vocation, mais nous ne devons jamais oser nous en attribuer l'honneur, comme un bien dont nous serions les maîtres. « Nul, dit-il, ne doit se conférer l'honneur à lui-même, mais celui-là seul qui est appelé de Dieu » (Hébr., v, 4).

« Celui-là, dit dans le même sens saint Laurent Justinien, était appelé par Jésus-Christ, à qui il fut dit : Suivez-moi ; il a suivi Jésus-Christ parce qu'il était appelé par Lui. » « Si Dieu n'ap-

pelle, n'instruit et ne sauve, dit à son tour saint Prosper, nul ne peut venir, être instruit et sauvé. »

Le divin Maître nous a Lui-même donné sur ce point un enseignement formel. Après nous avoir dit que « l'Esprit souffle où il veut et que nous ne savons même pas d'où il vient et où il va » (JEAN, III, 8), comme pour nous faire bien comprendre que ses dons sont purement gratuits et que Lui seul en a la libre disposition ; Il nous montre, dans la parabole des ouvriers envoyés à la vigne, combien Il se complaît dans les faveurs qu'Il daigne octroyer aux âmes de son choix. « Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? Votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ? » (MAT., XX, 15), reproche-t-il à celui qui trouvait à redire de ce que le compagnon de la onzième heure avait reçu autant que lui.

Mais quand il s'agit de la plus haute vocation qu'il y ait sur terre, celle de ses Apôtres, Jésus est plus explicite encore. La vocation de chacun des Apôtres est l'expression d'un choix manifeste, que les circonstances de l'appel rendent saisissant. Et comme s'Il voulait graver profondément cette vérité dans leur esprit, il profite du moment des adieux, dans la dernière Cène, lorsqu'ils sont tous réunis autour de Lui, pour leur déclarer solennellement que c'est Lui seul qui

les a choisis et leur a donné leur mission : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure » (Jean, xv, 16).

Ces paroles, Jésus les adresse à toutes les âmes appelées à la vie religieuse. Leur bonheur, comme leur dignité, c'est d'avoir été choisies par Jésus Lui-même. Choix sacré et divin, qui réclame la fidélité et conduit à la sainteté.

CHAPITRE CINQUIÈME

La Vocation Religieuse est la preuve d'un amour privilégié de la part de Jésus

Tout est amour dans les rapports de Jésus avec les âmes. Jésus est Lui-même l'expression la plus authentique et la plus solennelle de l'amour de Dieu pour l'homme. « Dieu a tellement aimé le monde, lisons-nous en saint Jean, qu'il lui a donné son Fils unique » (JEAN, III, 16). Saint Thomas va jusqu'à dire que l'homme est en quelque sorte indispensable au bonheur de Dieu : « Dieu aime l'homme comme si l'homme était le Dieu de Dieu et qu'il n'y eût pas de bonheur pour lui sans l'homme ».

Saint Jean contemple le Verbe incarné et s'écrie : « Nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru » (I JEAN, IV, 16). Il en donne la raison principale : « Nous avons connu la charité de Dieu, en ce qu'il a donné sa vie pour nous » (I JEAN, III, 16). Et, à sa suite, saint Paul chante la résurrection de tous les

rachetés, que l'amour miséricordieux de Jésus a rendus à la vie : « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de l'amour extrême dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie dans le Christ » (Ephés., II, 4, 5).

Pour comprendre toute la conduite de Jésus à notre égard, il faut remonter à cette preuve suprême de l'amour de Jésus pour nous, puisque « personne ne peut donner une plus grande preuve de son amour que de mourir pour ses amis » (Jean, xv, 13). Il nous aime, et tout ce qu'Il fait pour nous, Il le fait par amour ; même lorsqu'Il nous éprouve et nous châtie, c'est son amour qui L'inspire. « Le Seigneur châtie celui qu'il aime... Dieu nous châtie pour notre bien, afin que nous participions à sa sainteté » (Hébr., xii, 6, 10).

Que dire alors du don suréminent de la vocation religieuse ! S'Il ne nous aimait, Jésus nous attirerait-Il si près de Lui ; s'Il ne nous aimait plus que d'autres, nous consacrerait-Il directement au service de sa divine Personne ; s'Il ne nous aimait souverainement, établirait-Il entre Lui et notre âme ces relations d'intimité et de tendresse qui font le charme souverain de la vie religieuse ; s'Il ne nous aimait miséricordieusement, fermerait-Il ainsi les yeux sur notre misère

et nos infidélités, pour faire de nous les chambellans de sa cour, les compagnons de sa solitude au Très Saint Sacrement, les amis et les privilégiés de son Cœur ?

Considérées dans la douce lumière de l'amour divin, comme l'on comprend les plus sublimes vocations ! Comme l'on saisit l'action miséricordieuse de Jésus terrassant saint Paul sur le chemin de Damas, pour en faire un « vase d'élection » ; subjuguant le cœur de Madeleine, pour transformer la pécheresse en une amante passionnée de son divin Sauveur ; convertissant les pécheurs de tous les temps et préservant l'innocence des âmes vierges, pour les confondre en une même vie de pureté, d'amour et de sacrifice, dans tous les cloîtres du monde !

Ah ! qu'elle est vraie la parole de nos saints Livres, que « Notre Dieu est un feu consumant » (Deut., iv, 24). Et, comme s'exprime le Pape saint Grégoire : « Dieu est un feu qui consume, parce qu'il rend pure de tout péché l'âme qu'il remplit de son amour ».

« Je les lierai par des chaînes d'amour », dit le Seigneur par le prophète Osée (xi, 4). Toute l'essence de la vocation religieuse est là, tant de la part de Jésus qui appelle, que de la part de l'âme qui est appelée.

CHAPITRE SIXIÈME

Conduite de Jésus vis-à-vis de l'âme qu'Il appelle à la Vie Religieuse

Jésus est amour et Il n'aime que pour être payé de retour. C'est la belle pensée de saint Bernard : « A l'amour qu'il nous porte, Dieu veut que nous répondions par notre amour ; car il n'aime qu'afin d'être aimé ». Saint Bernardin de Sienne s'exprime non moins tendrement : « Apprenez de Jésus-Christ à aimer Jésus-Christ ».

Tous les efforts de Jésus tendent à ravir les cœurs à son amour, car Il sait qu'alors Il sera écouté et compris, obéi délicatement et suivi généreusement. « Rien n'est difficile, rien n'est impossible à celui qui aime. Celui qui monte vers Dieu par l'amour a des ailes », dit saint Augustin.

« Aimez, dit encore le même Docteur, et vous serez attiré. » Mais pour aimer, il n'y a qu'à regarder Jésus et à considérer avec quelle douce bonté et quelle tendre insistance Il cherche à attirer à Lui l'âme qu'Il destine à la vie religieuse.

Il lui montre d'abord le néant de tout ce qui est terrestre, suivant ce qui est dit en saint Jean : « Le monde passe et sa concupiscence avec lui » (I Jean, II, 17) ; et l'incompatibilité de son amour avec celui du monde : « N'aimez point le monde ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui » (I Jean, II, 15).

Puis Il invite à se rapprocher de Lui et à Le suivre dans la voie de la vertu, de la perfection et de l'amour. Il inspire, Il touche, Il attire, Il embrase ; et s'Il éprouve quelque résistance, Il revient à la charge, Il insiste, Il poursuit, Il redouble d'efforts jusqu'à ce qu'Il ait ravi l'âme de son choix. « Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui » (Apoc., III, 20).

Et pour rassurer, Il fait entendre des paroles de douce confiance : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jean, XIV, 16). « Je suis la lumière du monde ; qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean, VIII, 12). « Je suis le bon Pasteur, et je connais mes brebis » (Jean, X, 14). « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé » (Jean, X, 9).

Comment rester sourd à de tels appels ; comment ne pas accourir vers Celui qui ne nous attire à Lui que pour nous inonder de sa vérité

et de son amour, et qui ne réclame notre confiance que pour nous guider plus sûrement vers le port bienheureux de la vie religieuse ? « Jésus-Christ ne nous égare pas, car il est la voie, dit saint Hilaire ; il ne nous trompe pas, car il est la vérité ; il ne nous laisse pas dans l'horreur de la mort, car il est la vie. S'il est la voie, vous n'avez pas besoin d'un autre guide ; s'il est la vérité, il est infaillible ; s'il est la vie, on va à lui, même par la mort. »

Jésus, néanmoins, se contente d'attirer, mais sans violenter. Il respecte la liberté de chacun, et Il veut que ce soit de bon cœur que les âmes se donnent à Lui et fassent tous les sacrifices qu'impose la vocation religieuse. Et nous devons en savoir gré à notre divin Sauveur ; car, quelle satisfaction et quel mérite y aurait-il de subir une vocation que nous n'aurions pas librement embrassée ? Le bonheur de la vie religieuse n'est si grand et si délicieux, que parce que l'âme, après avoir compris combien elle est aimée de Jésus, a voulu, à son tour, tout sacrifier pour ne plus appartenir qu'à son Bien-Aimé.

C'est la conduite qu'a tenue Jésus à l'égard du jeune homme riche de l'Evangile. Cette âme, désireuse d'assurer son salut éternel, s'approche du divin Maître et Lui demande de l'éclairer. « Si tu veux être parfait, lui répond Jésus, va,

vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; viens ensuite et suis-moi » (MAT., XIX, 2). Cette parole parut trop dure au jeune homme, qui s'en alla tout triste. Jésus l'appelait à la pratique des conseils, mais il fut infidèle à sa vocation ; et Jésus nous fait entendre qu'il exposa par là le salut de son âme.

Il est des cas parfois où la condescendante et miséricordieuse insistance de Jésus auprès des âmes revêt le caractère d'une douce violence. Il ne faut pas penser à s'en plaindre : car c'est être aimé doublement que d'être poursuivi ainsi par la tendresse de Jésus. Saint Augustin dit justement à ce propos : « Ne croyez pas que la violence faite à l'âme par Dieu soit pénible et dure ; elle est douce, elle est suave ; c'est la suavité même qui vous enchaîne. »

Quand Jésus a assez éclairé l'âme, qu'Il l'a embrasée de son unique amour, qu'Il l'a fortifiée dans sa ferme résolution de n'être qu'à Lui, et que le moment semble venu de tout quitter pour réaliser la vocation divine, Il exige la générosité absolue et la correspondance fidèle à la grâce. Autant Il se montre patient et condescendant dans ce que nous pourrions appeler les préparations éloignées de la vocation, autant Il est divinement exigeant quand l'heure est venue d'accomplir ses desseins d'amour. Toute hési-

tation et tout retard Lui paraissent alors une méconnaissance de ses dons et un fléchissement dans l'amour qui Lui est dû. Et comme Il est un Dieu jaloux, Il est blessé au vif de cette attitude lâche et ingrate, et, si elle se prolongeait, Il serait dans le cas de délaisser l'âme infidèle.

C'est souvent pour ne pas en arriver à cette extrémité, qui répugne à son amour, qu'Il intime des ordres rigoureux aux âmes qu'Il a choisies. Malheur à elles si elles ne comprennent pas cette conduite toute de miséricorde ; Jésus pourrait retirer son appel et les abandonner à leurs préférences terrestres et humaines.

Nous voyons, dans la vocation des Apôtres, que Jésus les appelle par des paroles qui expriment le commandement : « Venez, suivez-moi » ; et aussitôt ils quittent tout pour s'attacher à ses pas. A l'un de ses disciples, qui Lui demande de lui permettre auparavant d'aller ensevelir son père, Jésus répond : « Suivez-moi et laissez les morts ensevelir leurs morts » (Mat., viii, 22). Quel sujet de réflexion pour ceux qui trouvent toujours des prétextes pour retarder leur entrée en religion !

La vocation religieuse est une grande grâce, un trésor précieux qu'il faut garder avec soin et s'empresser de faire fructifier ; le laisser improductif, c'est s'exposer à le perdre, comme Jésus

nous le fait entendre dans la parabole des talents. « Enlevez-lui le talent et donnez-le à celui qui en a dix... et jetez ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures » (MAT., XXV, 28).

Que Jésus préserve les âmes appelées à la vie religieuse d'une semblable malédiction, qui serait infailliblement le résultat de leur infidélité !

CHAPITRE SEPTIÈME

Devoirs de l'âme que Jésus appelle à la vie religieuse

1. — *La correspondance aux premières inspirations de la grâce.*

Le premier et essentiel devoir d'une âme qui se sent appelée à la vie religieuse, est de prêter une oreille attentive à la voix intérieure qui la sollicite à une perfection plus grande, et d'apporter tous ses soins à seconder en elle cette action de la grâce. « Parlez, Seigneur, dit-elle, parce que votre servante écoute » (I, Rois, III, 10).

Le bienfait de la vocation religieuse est une grâce trop grande pour qu'elle n'attire pas toute son attention et qu'elle n'excite pas en elle le désir d'en avoir une connaissance plus précise, afin d'y conformer sa vie, selon ce qu'elle y aura constaté des desseins de Jésus à son égard. Elle doit pouvoir dire comme saint Paul : « La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi » (I Cor., XV, 10).

Et lors même que la voix de Jésus ne se ferait entendre d'abord que faiblement et à intervalles éloignés, cela suffit pour éveiller sa

délicatesse et exciter son amour. C'est Jésus qui parle : rien n'est plus précieux. C'est Jésus qui se révèle : rien n'est plus sacré. C'est Jésus qui attire : rien n'est plus digne d'envie. C'est Jésus qui veut se donner davantage : rien n'est capable de ravir plus divinement une âme qui n'est faite que pour Lui. Avec saint Augustin, elle peut s'écrier : « O mon âme, créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, aime Celui qui t'a tant aimée ; pense à Celui qui ne t'oublie jamais ; cherche Celui qui te cherche ; donne-toi tout entière à Celui qui se donne tout entier à toi. »

2. — *L'étude sérieuse de sa vocation.*

A mesure que les premières avances de Jésus se précisent davantage et que la lumière se fait plus grande, sous l'action de la grâce intérieure ou par suite des évènements et des circonstances, l'âme est tenue d'étudier plus sérieusement sa vocation. Il s'agit ici d'une affaire de suprême importance qui doit être traitée directement entre Jésus et l'âme. Affaire d'ordre purement spirituel, où ne doit se mêler aucune considération humaine et terrestre, sous peine d'être privé de la lumière divine et d'être abandonné à son propre sens. Affaire à conséquences éternelles, sur laquelle reposent et la gloire de Dieu et le salut de l'âme.

Il n'est point question de faire surgir une vocation à laquelle on n'est point appelé, mais bien de connaître celle à laquelle on a été destiné de toute éternité. « Dieu m'a séparé dès le sein de ma mère, et m'a appelé par sa grâce », dit saint Paul (Gal., i, 15).

Aussi recommande-t-il de réfléchir sur la vocation à laquelle on se croit appelé : « Voyez, examinez votre vocation » (I Cor., i, 26). Et saint Pierre, de son côté, invite à ne rien négliger pour en obtenir une certitude plus grande : « Efforcez-vous de plus en plus d'affermir, par vos bonnes œuvres, votre vocation et votre élection » (II Pier., i, 10).

3. — *Le désir sincère de connaître et de faire la volonté de Jésus.*

Sans doute, notre premier devoir est de servir et d'aimer Dieu, puisque nous sommes tous faits pour lui, que nous nous en allons à lui, et que nous ne pouvons être heureux qu'avec lui ; selon cette belle parole de saint Augustin : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur sera toujours inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous ». Mais le service de Dieu comporte des formes diverses, et il est des voies qui mènent plus directement et plus sûrement au ciel ; telle est celle de la vie religieuse.

Il importe donc souverainement de savoir si

Jésus nous y appelle. Tout consiste à connaître la volonté de Jésus à cet égard ; et c'est là l'unique objectif que doit avoir une âme sincère et surnaturelle. Les autres considérations n'ont point de valeur et ne correspondent nullement au sujet. Les choses d'éternité ne se traitent que dans la lumière et la vérité de la volonté divine. « Le monde passe, nous dit saint Jean, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (I JEAN, II, 17).

Pour connaître et accomplir fidèlement la volonté de Jésus, il faut voir les choses comme Jésus les voit, leur donner la valeur que Jésus leur donne, et ne les vouloir que dans la mesure où elles correspondent aux desseins de Jésus sur nous. En un mot, c'est penser, aimer, vouloir, agir comme Jésus, selon que nous le recommande saint Paul : « Ayez en vous le sentiment dont est animé Jésus-Christ » (PHIL., II, 5).

Cela exclut nécessairement de nos considérations toute intention purement humaine et toute attache à nos volontés et désirs personnels. Rien ne serait plus contraire à nos intérêts spirituels et ne pourrait davantage compromettre les lumières que nous attendons de Jésus sur notre vocation, que de nous laisser influencer par des vues terrestres et surtout par la volonté propre, qui est directement opposée à l'amour de Dieu et de soi-même.

Saint Augustin a raison de dire : « Je ne comprends pas par quel inexplicable aveuglement, l'homme ne voit pas qu'en s'aimant lui-même, qu'en aimant sa volonté au lieu d'aimer Dieu et sa volonté divine, il ne s'aime point ; et que celui qui, au lieu de s'aimer, d'aimer sa volonté propre, aime Dieu et sa volonté, s'aime réellement ».

Il en est qui perdent leur vocation, parce qu'ils ne sont ni sincères ni généreux sur ce point. Ils veulent bien faire la volonté de Jésus, mais sans cesser de faire la leur. Et au moment même où ils demandent à Jésus de leur manifester ses divines volontés, ils forment des plans, ils expriment des désirs, ils éliminent ce qui leur déplaît ou leur paraît peu conforme à leurs vues, et ils imposent, avec une ténacité déconcertante, à la réalisation de leur vocation des conditions de forme, de temps, de circonstances, de lieux, etc., qui laissent constamment en suspens leur décision définitive.

Jésus ne peut éclairer ces âmes qui ne veulent point se laisser conduire uniquement par son bon plaisir, et Il n'ose se faire des disciples de ceux qui marchandent ainsi le don de tout eux-mêmes, suivant l'avertissement qu'Il nous en donne en saint Luc : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Luc, IX, 23).

4. — *La prière ardente et assidue.*

Le désir ardent de connaître la volonté de Jésus dans le choix de sa vocation doit être accompagné d'un grand esprit de prière ; à l'exemple des Apôtres, quand il s'est agi de l'élection du successeur de Judas : « Tous priant, ils dirent : O vous, Seigneur, qui connaissez les cœurs de tous, montrez-nous lequel vous avez choisi » (Act., i, 24).

Saint Bernard a raison de dire : « qu'on cherche plus dignement Dieu en priant qu'en disputant, et qu'on le trouve plus facilement ».

Jésus Lui-même a voulu nous enseigner le rôle important de la prière dans le choix d'une vocation, car, lisons-nous en saint Luc (vi, 12, 13) : « Il s'en alla sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit priant Dieu ; et le jour étant venu, il appela ses disciples et en choisit douze d'entre eux qu'il nomma apôtres ».

Et cette prière, elle doit être constante, car rien ne justifierait un moment d'arrêt, lorsqu'il s'agit d'une question aussi grave et qui ne peut être élucidée que par la lumière divine. C'est bien ici qu'il convient de tenir compte de la recommandation que nous fait notre divin Maître : « Il faut toujours prier et ne se lasser jamais » (Luc, xviii, 1). « Si nous ne voulons point chercher Dieu en vain, dit saint Bernard, cherchons-le

sérieusement, cherchons-le souvent, cherchons-le avec persévérance. »

Mais, précisément à cause de l'importance du sujet, cette supplication de l'âme qui cherche sa voie et entrevoit l'état religieux, doit être ardente et monter des profondeurs de son être. Elle ne peut consister dans des formules banales, mais elle doit exprimer les désirs et les sentiments intimes du cœur. « Ce n'est point avec tiédeur, comme s'exprime encore saint Bernard, ou négligence, ou par manière d'acquit, qu'il faut chercher Dieu ; mais il convient de le chercher avec un cœur fervent qui ne se lasse jamais. » C'est-à-dire que notre prière doit être une prière toute d'amour, une prière qui s'embrase au contact du Bien-Aimé vers lequel l'âme se sent irrésistiblement portée par des aspirations toutes divines.

Saint Jean Chrysostome dit justement que « ce ne sont pas les grands cris qui sont puissants auprès de Dieu, mais un grand amour ; Dieu n'écoute pas la voix, mais le cœur ». Saint Augustin s'exprime non moins admirablement : « C'est l'amour qui demande, c'est l'amour qui cherche, c'est l'amour qui frappe, et c'est à l'amour que Dieu se révèle ».

La lumière est assurée à qui prie de la sorte. C'est le Seigneur qui nous le promet, en Jérémie : « Vous me chercherez et vous me trou-

verez, parce que vous m'avez cherché de tout votre cœur » (JÉR., XXIX, 13).

5. — *La promptitude dans la réalisation de sa vocation.*

Une fois que l'âme est éclairée sur sa vocation, il lui reste le devoir impérieux d'y correspondre. Outre qu'elle doit éprouver le désir d'accomplir pleinement les desseins miséricordieux de Jésus, qui a daigné la choisir pour se la consacrer uniquement, elle comprend qu'il ne peut plus y avoir de bonheur pour elle en dehors de la voie où Jésus l'invite à marcher et où la réclame son amour.

Jésus a parlé ; il ne s'agit plus d'écouter d'autres voix. Jésus a montré la voie ; il n'est plus question que d'y marcher. Tout retard serait une indélicatesse et pourrait devenir une infidélité. S'il a plu à Jésus de manifester sa volonté, l'âme ne doit point la méconnaître, mais l'adorer et l'accomplir. Quand Il parle, c'est pour être obéi ; et s'Il appelle maintenant, c'est pour être écouté et suivi sans retard. A quoi donc servirait d'avoir prié si longtemps pour connaître sa vocation, et ne point y répondre quand elle est une fois connue ?

Une telle conduite pourrait avoir pour l'âme des effets désastreux. Saint Thomas a raison de dire : « C'est méconnaître la puissance de l'Esprit-

Saint, ou s'efforcer de lui résister, que de retenir le bon mouvement de la vocation dans les lenteurs de la délibération ». D'ailleurs, qui nous dit que la grâce de la vocation nous sera conservée, si nous n'y correspondons pas fidèlement. Jésus n'est pas tenu de subir nos lenteurs et nos hésitations ; et qui sait si, en voyant notre lâcheté, Il ne nous retirera pas la lumière qu'Il nous avait d'abord donnée. « Sitôt que vous aurez reçu la lumière de la vocation, dit saint Jean Climaque, hâtez-vous d'avancer ; car vous ignorez si elle ne s'éteindra pas bientôt et ne vous laissera pas dans les ténèbres. »

Et si le doute sur notre vocation finit par nous gagner, parce que nous aurons méprisé la lumière et l'appel de Jésus, aurons-nous le droit de nous en plaindre ? Ah ! comme nous devons craindre de voir passer la grâce et d'en abuser ! « J'ai peur de Jésus qui passe et ne revient pas », s'écrie saint Augustin. Hélas ! c'est là le sort de bien des âmes appelées à la vie religieuse, et qui perdent leur vocation par leur négligence et leurs perpétuelles lenteurs.

Elles ont supplié Jésus de venir, et elles l'ont laissé s'éloigner. Elles ont entendu sa voix, mais elles ne l'ont point écouté. Elles ont accepté la grâce, mais elles n'ont point su la faire fructifier. Il fallait avancer quand Jésus était là et qu'Il appelait ; maintenant que, las d'attendre, Il s'est

tu et n'attire plus, l'âme infidèle n'en prend que trop facilement son parti. Vocation retardée, vocation perdue.

L'Apôtre a beau supplier ces âmes indolentes et indécises de ne pas compromettre leur vocation : « Je vous conjure de marcher d'une manière digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés » (Ephés., iv, 7), elles ont toujours des raisons pour ne jamais se décider ; et ainsi elles éclairent douloureusement le sens de cette parole du divin Maître, qui ressemble bien plus à une condamnation qu'à la proclamation d'une vérité : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » (Mat., xx, 16).

Il n'y a qu'une attitude permise pour les âmes appelées à la vie religieuse : c'est, après avoir crié comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » (Act., ix, 6), de suivre promptement et docilement les indications de la Providence, et de prouver à Jésus la sincérité de ce qu'elles prétendent lui dire du fond du cœur : « Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt » (Ps. lvi, 8).

6. — *La générosité dans le détachement universel.*

Ceux qui sont honorés de la dignité d'une vocation doivent apporter à correspondre à la grâce autant de générosité que de promptitude.

Quand ils ont entrevu la vie religieuse, ils en ont saisi les côtés crucifiants autant que les joies pures et saintes. A mesure que la lumière sur la vocation se faisait plus vive, ils ont mieux compris que la vie religieuse est la voie royale de la croix, et que, pour y marcher, il faut élever ses sacrifices à la hauteur de son amour. « C'est une grâce d'endurer des peines, dit saint Pierre ; car c'est à cela que vous avez été appelés, parce que le Christ aussi a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces » (I Pier., ii, 19, 21). Maintenant que la volonté de Jésus s'est pleinement manifestée, ils sont instruits des obligations rigoureuses de détachement et de renoncement qui s'imposent à eux.

L'heure n'est plus aux examens et aux hésitations, mais à l'action et à la fermeté. Autant l'âme est heureuse de se donner à Jésus, autant elle doit être généreuse dans le don de tout elle-même à son Bien-Aimé.

La vocation religieuse entraîne la séparation du monde ; c'est de tout cœur et complètement qu'il faut l'abandonner. Se réserver la moindre parcelle de ses joies, de ses plaisirs, de ses relations, de son esprit, de ses maximes, ce serait n'avoir qu'une vocation de façade qui s'écroulerait au premier choc. « Tout, dans l'amour du monde, est nuisible », dit saint Léon. Et saint

Augustin emprunte une comparaison qui fait image : « Je crois, dit-il, qu'on a comparé le monde à un moulin, parce qu'il est emporté par la roue du temps et qu'il broie ceux qui l'aiment ».

Elle demande le sacrifice des biens terrestres, qui ne sont plus d'aucune utilité dans la vie de renoncement et de mortification qu'il s'agit d'embrasser ; ce dépouillement doit se faire avec joie et empressement. Les biens de ce monde seraient une entrave à la marche d'une âme vers la perfection ; et ce serait une réelle infidélité que de lésiner quand il s'agit d'échanger avec Jésus des objets périssables. Ceux qui marchanderaient ainsi leur donation, mériteraient de perdre le trésor de la vocation religieuse et de rester les esclaves des faux biens de la terre. Jésus pourrait leur dire : « Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation ! Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim » (Luc, vi, 24, 25).

Néanmoins, il n'y a pas que les riches qui soient attachés aux biens terrestres ; les pauvres eux-mêmes jouissent du peu qu'ils ont et ils l'aiment. Se détacher, c'est donc renoncer librement et généreusement à ce que l'on possède, que ce soit peu ou beaucoup ; et c'est n'avoir aucun désir de ce que l'on n'a pas et que l'on pourrait avoir. Quand une âme prétend se

consacrer totalement à Jésus dans la vie religieuse, Jésus doit lui suffire, et tout le reste ne doit plus avoir de valeur à ses yeux. L'auteur de l'Imitation a mille fois raison de dire que « celui-là est bien avare à qui Jésus ne suffit pas ».

La vocation religieuse exige enfin le sacrifice de sa propre liberté. C'est pour plusieurs celui qui coûte le plus ; et cela se comprend, car l'homme tient essentiellement à sa liberté. Il fera tous les sacrifices, pourvu qu'il conserve la libre disposition de lui-même, de ses occupations, de son temps, de sa volonté. A cause de cela, il n'y a aucun sacrifice qui plaise tant au Seigneur ; et c'est pourquoi ceux qui le font généreusement arrivent à une grande perfection.

« L'homme obéissant, est-il dit dans nos saints Livres, parlera de victoire » (Prov., xxi. 28). Parce que, comme dit saint Paul, « là où est l'esprit du Seigneur, là se trouve la liberté » (II Cor., iii, 17), et que la vraie liberté est dans la soumission au joug de Jésus, dont la vérité nous délivre, suivant les enseignements mêmes du Maître : « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera... Si donc le Fils vous délivre, vous serez vraiment libres » (Jean, viii, 31, 32, 36).

Que de fautes et d'erreurs, dont notre liberté est la cause ! C'est parce que nous nous condui-

sons nous-mêmes et que nous n'avons de compte à rendre à personne, que nous nous trompons si souvent, que nous nous compromettons et que nous retombons toujours dans les mêmes infidélités. C'est pour la même raison que nous perdons tant de temps et que, souvent, nous inutilisons nos talents et rendons notre vie si improductive.

Cela seul devrait nous faire soupirer après la vie religieuse, où l'on suit une règle, où l'on vit dans la dépendance et la soumission, et où la perte de sa liberté est compensée par tant d'avantages qui procurent une plus grande gloire à Dieu et une sanctification personnelle plus assurée. Comme elle est vraie cette parole de saint Bernard : « Que la volonté propre cesse, et il n'y aura plus d'enfer ».

Que l'âme donc qui a la vocation religieuse, se montre généreuse dans le dépouillement universel qui devient pour elle une obligation de conscience. Qu'au lieu de chercher ce qu'elle pourrait bien se réserver, sans être positivement infidèle, elle s'étudie plutôt à trouver des sujets nouveaux de détachement. Plus elle donnera, plus elle recevra ; plus elle méprisera tout ce qui est terrestre, humain et personnel, plus elle possédera Jésus, plus elle goûtera Jésus, plus elle jouira de son amour et de son intimité.

Libre et dégagée, elle ne soupirera plus

qu'après l'unique Bien-Aimé de son cœur, et, avec le Psalmiste, elle s'écriera : « Qu'ai-je à désirer dans le ciel, et que veux-je sur la terre, sinon vous, ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité » (Ps. LXXII, 25).

7. — *Donation totale dans la joie et l'amour.*

Il reste un dernier et doux devoir à accomplir pour l'âme appelée à la vie religieuse. Il ne lui suffit pas de répondre avec promptitude à l'appel de Jésus et de se débarrasser de tout ce qui pourrait la retenir dans le monde ; mais il faut encore que, après avoir opéré ce dépouillement universel qui est une condition essentielle de sa liberté et s'être mise en mesure de réaliser sa vocation, elle se consacre au Seigneur dans une sainte allégresse et avec un amour qui ne connaisse aucune limite.

Il y aura des sacrifices, peut-être nombreux ; elle sera heureuse de les faire. Plus il lui en coûtera, et plus elle éprouvera de joie intime, puisqu'elle y trouvera un moyen de prouver à Jésus son amour et comme une monnaie pour payer sa vocation.

Si toutes les grâces doivent s'acheter, de quel prix ne devrait-on pas payer celle de la vocation religieuse ! Il n'en est qu'un, c'est la donation de tout soi-même. « Vous cherchez, dit saint Augustin, quel don vous pouvez faire à Dieu.

Offrez-vous vous-même; car, que requiert de vous le Seigneur, sinon vous ? Il vous demande donc vous-même à vous-même. »

Se donner, devient un besoin pour l'âme qui se voit si miséricordieusement aimée ; et pour que son don soit plus agréable à Jésus, elle met son bonheur à le rendre plus complet et à le lui renouveler sans cesse. Elle suit en cela les instructions que saint Paul donnait aux Corinthiens : « Que chacun donne selon qu'il l'a résolu dans son cœur, non avec tristesse ni par contrainte ; car Dieu aime celui qui donne avec joie » (II Cor., ix, 7).

Et si, à certaines heures, le ciel s'assombrit, les difficultés augmentent et les sacrifices deviennent plus aigus, elle trouve dans son amour une réponse lumineuse à toutes les objections, et une force qui la rend capable d'affronter tous les obstacles. « Il n'y a rien, si dur que ce soit, dont le feu de l'amour ne triomphe », dit saint Augustin.

L'amour n'enlève pas la peine, mais il la fait aimer. C'est là le délicieux mélange d'amour et de sacrifice qui fait la beauté comme le bonheur de l'âme des saints.

Jésus s'est fait en cela notre adorable modèle. Il nous a aimés et Il s'est livré ! Il nous a aimés à l'excès, et Il s'est sacrifié ! Son amour a été imbibé de son sang, et son sang n'a coulé

que sous la pression de son amour. « Nous avons connu la charité de Dieu, en ce qu'il a donné sa vie pour nous », dit saint Jean (I Jean, iii, 16).

Depuis lors, pour aimer Jésus, on se donne à Lui ; pour L'aimer davantage, on multiplie ses sacrifices ; pour L'aimer sans mesure, on s'immole et se constitue sa victime. Ces immolations de l'amour sont pleines de suavité, et Jésus nous en prévient, quand, nous appelant à prendre notre croix et à Le suivre, Il nous dit que « son joug est doux et son fardeau léger » (Mat., xxix, 30).

C'est ce qui a inspiré à saint Bernard ces gracieuses pensées : « Le fardeau du Sauveur est léger, dit-il ; plus il paraît s'augmenter, plus on le porte avec facilité. N'est-il pas vrai que le grand nombre de plumes attachées aux ailes des oiseaux, loin de les charger, les rend légers, les aide à s'élever ? Otez ces plumes, qui cependant ont un poids, et tout le corps tombe par terre de toute sa pesanteur. Ainsi en est-il du joug suave de Jésus-Christ, de son fardeau léger ; il porte plutôt qu'on ne le porte. »

Que l'amour qui brûle dans les âmes privilégiées, que Jésus s'est choisies pour en faire ses épouses, leur donne des ailes pour s'envoler loin du monde, dans la douce solitude que leur a préparée la tendresse de leur Bien-Aimé. Qu'elles

s'écrient avec le Psalmiste : « Qui me donnera des ailes, comme à la colombe, et je m'envolerai, et je me reposerai » (Ps. LIV, 7) ; et qu'elles s'élancent, sous l'ardeur de leur amour, dans le Cœur de l'Epoux divin qui les invite à y demeurer à jamais : « Demeurez en moi, demeurez dans mon amour » (JEAN, XV, 4, 9).

CHAPITRE HUITIÈME

Bienfaits de la Vocation Religieuse

Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que la vocation religieuse est une grande et une très grande grâce ; une grâce de choix, dont on ne peut trop apprécier la valeur, et à laquelle, en règle générale, on ne peut être infidèle sans exposer le salut de son âme.

Indépendamment de la grâce que comporte essentiellement en lui-même l'état religieux, il n'y a qu'à considérer l'auteur de toute vocation religieuse pour en connaître l'excellence. C'est Jésus Lui-même qui choisit et qui appelle ; c'est Jésus qui se plaît à user ainsi de miséricorde à l'égard de l'âme de son choix, et qui trouve son bonheur à la combler de ses dons ; c'est Jésus qui la soustrait au monde, s'en fait une épouse et la conduit dans un sanctuaire de solitude et de prière, où elle est destinée à vivre dans une intimité toute divine avec Lui.

Peut-il y avoir une grâce comparable à celle-là ? Et cette grâce, elle est d'autant plus précieuse, qu'elle est celle d'un petit nombre. C'est

entre des milliers et des milliers que Jésus choisit les privilégiés de son Cœur. Chacun peut se dire : pourquoi moi et non un autre ? Il n'y a qu'une réponse à faire : Jésus m'aime et Il m'a choisi.

« Seigneur, que vos amis sont honorés », dit le Psalmiste (Ps. CXXXVIII, 17). « Heureux celui que vous avez choisi et que vous avez appelé pour habiter votre sanctuaire » (Ps. LXIV, 5). Ah ! vraiment, « vous n'avez pas agi avec tant d'amour envers tous » (Ps. CXLVII, 20), et « vos voies sont impénétrables » (ROM., XI, 38).

Les nombreux bienfaits de la vocation religieuse peuvent se classer en bienfaits négatifs et en bienfaits positifs. Les uns et les autres proviennent d'un même amour et concourent au même but : consacrer l'âme exclusivement à Jésus et en assurer la perfection.

En premier lieu, l'éloignement du monde et la délivrance des soucis terrestres sont une préparation nécessaire à la constitution même de l'état religieux, et ils font partie de la série des grâces dont la vocation religieuse est la source.

1. — *La séparation du monde.*

La séparation et l'éloignement du monde est le premier devoir et la grâce initiale de l'âme appelée à la vie religieuse. C'est pour servir plus fidèlement Jésus que l'âme se sépare du monde,

et c'est parce que dans le monde elle ne peut Le servir et Lui appartenir selon ses désirs, qu'elle aspire à le quitter et à s'en éloigner. « Que celui qui veut posséder Dieu, dit saint Prosper, renonce au monde, afin que Dieu soit sa douce possession. »

Elle connaît assez le monde, pour savoir qu'il n'est pas l'ami de Jésus, dont elle a fait son Bien-Aimé, et son bonheur est de le mépriser dans la proportion même de l'amour qu'elle a voué à Jésus. Aussi, tient-elle compte de la recommandation de l'apôtre saint Jacques : « Ne savez-vous pas que l'amour de ce monde est ennemi de Dieu ? Quiconque veut être ami de ce monde, se fait donc ennemi de Dieu » (Jac., iv, 4). Son désir est de s'enfuir au loin, sûre qu'elle trouvera Jésus, suivant ces paroles de saint Augustin : « Sortir du monde, c'est aller à Dieu ». Et trouver Jésus, c'est le ciel !

C'est pourquoi elle goûte une joie inexprimable à se détacher de tout. Tout ce dont elle se prive est pour elle l'occasion d'une liberté plus grande et d'une possession plus complète de Celui à qui elle a consacré sa vie. Elle s'inocule en quelque sorte du bonheur, à mesure qu'elle fait le vide en elle, car Jésus prend la place de tout ce qu'elle chasse de son cœur. C'est la pensée de saint Augustin : « Si vous le voulez, dit-il, vous serez le ciel. Si vous voulez être le ciel, chassez

de votre cœur tout ce qui appartient à la terre ».

Forte de sa grâce de vocation, elle a le courage de rompre tous ses liens. Dans cette lutte entre la nature et la grâce, elle triomphe, parce qu'elle s'appuie sur Jésus : « Tout ce qui est né de Dieu se rend victorieux du monde », dit saint Jean (v, 4) ; et elle chante avec le grand Apôtre : « Le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal., iv, 14), et pour toujours « je suis attachée avec Jésus-Christ à la croix » (Gal., ii, 19).

2. — *Eloignement des dangers et des obstacles au salut.*

Si le monde n'avait que l'inconvénient d'offrir moins de moyens de sanctification aux âmes appelées à une plus grande perfection, il faudrait déjà l'abandonner ; mais lorsqu'on réfléchit aux dangers qu'on y court, et aux obstacles sans nombre qu'on y rencontre dans la vie spirituelle, on comprend mieux la recommandation de saint Jean, quand il dit : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (I Jean, ii, 15).

Ces paroles pourraient paraître exagérées, si le même apôtre ne nous en donnait l'explication : « Tout ce qui est dans le monde, dit-il, n'est que convoitise de la chair, convoitise des yeux et orgueil de la vie » (I Jean, iv, 12).

Et c'est pourquoi un si grand nombre d'âmes font naufrage dans le monde. Exposées à tant d'ennemis à la fois, sollicitées par tant de charmes trompeurs, tirées en tout sens par la corruption du siècle et leurs propres passions, elles faiblissent, tombent et se perdent. Saint Augustin a raison de dire que « ce monde est plus à redouter dans ses douceurs que dans ses amertumes, et qu'il faut plus se précautionner contre ses attraits séducteurs que contre ses mépris et ses rebuts ».

Ce n'est donc pas une grâce de peu d'importance que d'être délivré de ces dangers mortels. Lors même que nous n'aurions pas faibli gravement, comme tant d'autres, qui peut nous assurer que nous resterons toujours victorieux et que nous ne tomberons pas, un jour ou l'autre, dans les pièges que nous rencontrerons sur notre route? Le salut éternel ne vaut-il pas la peine de se mettre à l'abri, même avant que la tempête éclate?

A la vue de ce qui nous est arrivé, et de ce qui pourrait nous arriver encore, comprenons la grâce immense de la vocation religieuse, et disons avec le Psalmiste : « Le Seigneur a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, et mes pieds de l'abîme. Je m'efforcerai de plaire au Seigneur dans la terre des vivants » (Ps. CXIV, 8, 9).

Nous ne saurions trop être reconnaissants à Jésus de nous avoir protégés de tant de dangers

à la fois, et d'avoir été ainsi l'objet de son amour miséricordieux, qui est venu, comme s'exprime encore le Psalmiste, nous prendre par la main et nous sauver de l'abîme : « Du haut des cieux le Seigneur a daigné me tendre la main ; il m'a protégé et m'a retiré des eaux de l'abîme. Il m'a ouvert un chemin spacieux ; il m'a sauvé à cause de son amour » (Ps. XVII, 17, 20).

3. — *Délivrance des soucis et des préoccupations terrestres.*

Outre les périls sans nombre que l'âme rencontre dans le monde, à cause de sa corruption et de sa malice, il y a encore les mille soucis qui nous y poursuivent et sont également un danger pour notre salut éternel.

Il est impossible de vivre dans le monde, sans y avoir des ennuis, des tristesses, des inquiétudes et des préoccupations de tout genre. Saint Augustin interpelle ceux qui y vivent, et il leur demande « s'ils ont eu dans cette vie une joie sans douleur, une union sans discorde, un repos sans inquiétude, une lumière sans ténèbres, une paix sans souffrance et un rire sans larmes ».

Il n'y aurait encore qu'un demi-mal, de vivre au milieu de tant de misères, si l'on savait en dégager son âme et s'en servir pour mépriser le monde et s'attacher davantage à Jésus ; mais le malheur est que, malgré ce qu'il est et ce qu'il

donne, on est facilement gagné par les séductions du monde. Ce qui fait dire au même saint Docteur : « Voici que le monde n'offre que des inquiétudes et on l'aime ; que serait-ce s'il donnait le repos ? »

Il faut donc avouer que les simples embarras du siècle, même ceux qui sont d'ordre purement matériel, sont une gêne et souvent un obstacle pour la sanctification. Les nécessités qui s'imposent deviennent des chaînes, et aussi parfois des sujets de trouble et de tentation. Comme il est difficile alors de se recueillir, de se livrer à la prière et de consacrer un temps notable aux intérêts de son âme ! Saint Pierre Damien n'exagère pas, du moins pour le plus grand nombre, quand il dit : « Quiconque s'implique dans les préoccupations et les soins du monde doit nécessairement perdre la lumière de la contemplation ».

Et pourtant, le monde n'est point notre demeure stable et permanente ; nous ne faisons qu'y passer. Quel malheur de s'en servir pour se lier, d'en jouir pour s'en rendre esclave, et de s'occuper de tant de choses pour négliger en même temps la seule chose qui devrait nous captiver, celle de notre salut éternel !

Saint Augustin, qui avait connu le monde, supplie les âmes de s'en méfier : « Usez du monde, dit-il, mais ne vous laissez pas captiver par le monde où vous êtes entré ; vous y voya-

gez, vous êtes venu pour en sortir, non point pour y rester. »

Bienheureux, dès lors, sont ceux qui n'attendent pas la mort pour se détacher du monde et briser ses liens ; mais qui, dans un désir de plus grande perfection, méprisent tout ce qui passe et se consacrent au Seigneur dans l'état religieux. « Ceux qui aiment le monde, dit saint Isidore d'Espagne, sont en proie aux soucis cuisants et aux amères inquiétudes ; mais ceux qui le haïssent et l'abjurent jouissent du calme et du repos intérieur, et commencent à goûter en quelque sorte ici-bas la joie et la paix de la vie future. »

La vocation religieuse ne procurerait point d'autre bien, qu'il faudrait encore la regarder comme un des plus grands bienfaits du ciel.

4. — *Détachement des biens et des affections terrestres.*

Si les choses de la terre sont un si grand obstacle au salut, c'est surtout parce qu'on y attache son cœur. Le commerce des choses terrestres débilite l'âme, qui finit par s'y habituer et y prendre son plaisir. Et pourtant, comme nous dit saint Paul, « nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est certain que nous ne pouvons non plus en rien emporter » (Tim., vi, 7).

Si nous réfléchissions bien, nous n'attendrions point d'être dépouillés des biens de ce monde

pour les abandonner, mais nous en ferions le sacrifice de bon cœur. Et lors même que nous sacrifierions une grande fortune, de nombreuses affections, de précieuses amitiés, des honneurs et des plaisirs de tout genre, comme tout cela serait peu de chose en échange de la vocation religieuse qui nous rend riches des biens célestes, et qui nous fait jouir de l'affection et de l'intimité de Jésus, l'Epoux des vierges et la félicité des bienheureux ! « Qu'importe la terre à celui qui possède le ciel ! s'écrie saint Pierre Chrysologue. Qu'importent les choses humaines à celui qui a goûté aux choses divines ! »

Entendez le grand Apôtre proclamer sa joie d'avoir tout abandonné pour se contenter de Jésus : « Je regarde toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à toutes choses, les regardant comme des ordures, afin de gagner le Christ » (Phil., iii, 8).

L'âme appelée à la vie religieuse, ne fait pas plus de cas que saint Paul des choses terrestres. Elle en comprend le néant et la bassesse ; et plus elle apprécie sa sublime vocation, plus elle les méprise. C'est dans le fond du cœur que s'opère ce détachement ; et c'est ce qui en fait à la fois le mérite et la joie. L'abandon extérieur n'est qu'une manifestation du dépouillement intérieur que l'amour de Jésus opère dans les âmes géné-

reuses et fidèles. Car une âme religieuse dont le détachement ne serait qu'extérieur, se mentirait à elle-même et ne comprendrait pas le premier mot de sa vocation. « Certes, dit justement saint Isidore d'Espagne, il est bon de s'éloigner corporellement du monde, mais il vaut mieux s'en éloigner par le cœur ; mais s'en éloigner de corps et de cœur, c'est la perfection. »

Pour être tout à Jésus, comme le réclame la vocation religieuse, il ne faut plus être, en aucune manière, au monde et aux choses du monde. Il n'y a plus de lien possible entre les biens terrestres et les trésors célestes, entre les amitiés humaines et l'amour divin. Pour posséder les uns, il faut sacrifier les autres ; pour jouir du ciel, il faut perdre la terre de vue ; pour trouver tout en Jésus, il faut avoir immolé tout ce qui n'est pas Lui.

C'est là le bonheur incomparable de l'âme religieuse, et que chante saint Jérôme : « Jésus-Christ est tout à l'âme qui se donne, qui se consacre à Lui, afin qu'ayant tout quitté pour Jésus-Christ, elle trouve tout en Lui seul, et que, dégagée de tout le reste, libre, elle puisse s'écrier : Le Seigneur est mon partage ».

5. — *Vie de liberté.*

Quand une âme s'est séparée du monde, qu'elle s'est débarrassée de ses soucis, qu'elle a fui ses

dangers, qu'elle a sacrifié ses biens et ses attaches, elle se sent libre et légère ; rien ne la retenant plus sur la terre, elle vole vers le ciel. Sur les ruines de tout ce qu'elle a sacrifié, elle s'élance vers Celui qui habite les hauteurs et qui seul l'attire, selon l'expression de saint Jérôme : « Foulez aux pieds le monde, afin de vous en faire un marchepied pour monter au ciel ».

En effet, par le fait même de sa légèreté, elle tend sans cesse vers les choses célestes ; l'amour, qui est le fruit de son détachement universel, lui donne des ailes pour s'envoler loin de la terre et plus près de Jésus. « Ceux qui méprisent la terre, dit saint Grégoire, qui ne désirent rien de tout ce qu'elle possède, s'élèvent et volent jusqu'au ciel. »

Destinée à posséder les biens éternels et à en jouir sans fin, elle use encore des choses terrestres, mais d'une façon toute spirituelle, sans y prendre aucun plaisir et y chercher aucune satisfaction, selon la recommandation de l'Apôtre : « Que ceux qui usent des choses de ce monde, soient comme s'ils n'en usaient pas » (I Cor., vii, 31).

Faite pour la vie et la vie éternelle, sans ombre et sans déclin, elle fuit d'instinct ce qui lui parle de la terre, où tout passe, « la figure de ce monde passe » (I Cor., vii, 31), et où tout aboutit à la mort : « Ce monde est mortel, et il est le séjour des mourants », dit saint Jean Damascène.

Mais l'âme religieuse, pour être vraiment libre, ne doit pas se contenter de se dégager des liens terrestres, et faire en elle un vide que rien ne remplisse. Ne pouvant être sa fin propre, elle ne peut s'appartenir à elle-même ; et si elle conquiert sa liberté vis-à-vis du monde, ça ne peut être que pour la perdre au service de Jésus. Tout ce qu'elle a soustrait à la terre, elle l'offre à Jésus ; tout ce qu'elle refuse au monde, elle le donne avec empressement à son Bien-Aimé. Ne voulant plus connaître d'autre amour que le sien, elle veut appartenir sans retour à Celui à qui elle a voué sa vie ; et c'est ainsi qu'elle trouve la vraie liberté à la place des chaînes dont elle a été délivrée. Comme saint Augustin a raison de dire : « Il n'y a de vraie liberté que celle des bienheureux et celle des cœurs enchaînés à la loi éternelle ».

Mais la loi éternelle est la loi de l'amour ; et l'amour, c'est la liberté de l'âme, c'est l'épanouissement du cœur dans la douce et divine servitude des enfants de Dieu. « La servitude est libre, dit saint Augustin, chez le maître où l'on ne sert pas par nécessité, mais par amour. » Ce n'est là que le commentaire de la belle parole de saint Paul : « Dieu est esprit ; et là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté » (II Cor., III, 17).

Pourra-t-on jamais trop apprécier une vocation qui procure une telle liberté d'esprit et de

cœur au service de Jésus le divin conquérant des âmes !

6. — *Vie de paix et de repos.*

Le fruit immédiat de la liberté que procure la vie religieuse, est une paix douce et réconfortante, comme celle que l'on éprouve après avoir déposé un lourd fardeau ou avoir échappé à un immense danger. On se sent soulagé, calme et paisible, car on se sait arrivé au port. On considère de loin les chaînes dont le monde lie les âmes, et les écueils où celles-ci font si souvent naufrage ; et le seul fait de se voir à l'abri et en sécurité, répand dans l'âme une paix qui la soutient, la fortifie, et la fait s'exclamer avec saint Ephrem : « O paix, compagne inséparable et sécurité de mon âme ! O paix, joug aimable et fardeau léger, qui fortifiez et soutenez celui qui vous porte ! Soyez ma joie et ma compagne inséparable ! »

Mais le principal motif de la paix qui inonde l'âme religieuse, c'est qu'après avoir tout quitté, elle trouve Jésus, et que, possédant Jésus, elle possède Celui qui est la paix par essence : « La paix de Dieu, c'est Dieu lui-même, sa nature est la paix », dit saint Ambroise. Isaïe appelle le Verbe incarné « le Prince de la paix » (IX, 6) ; et c'est pourquoi Jésus a sans cesse sur les lèvres des paroles de paix et qu'Il lègue la paix comme

un héritage sacré à tous ceux qui veulent être ses disciples : « Je vous laisse la paix ; je vous donne ma paix » (JEAN, XIV, 27).

Partout où règne Jésus, Il répand nécessairement la paix, car, comme dit saint Bernard : « Dieu, la paix même, met la paix partout où il habite ; le contempler, c'est être au sein de la paix ». C'est dans le même sens que saint Paul dit aux Thessaloniciens : « Que le Seigneur de la paix vous donne lui-même la paix toujours et en tout lieu » (II THESS., III, 16). Et cette paix, par cela seul qu'elle vient de Jésus et qu'elle est le fruit de l'amour qu'on Lui porte et qui a motivé tous les sacrifices, est une paix suave et profonde qui remplit l'âme tout entière. C'est encore l'Apôtre qui nous l'enseigne : « Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits dans le Christ Jésus » (PHIL., IV, 7).

La vie religieuse est une fontaine de paix qui ne tarit jamais et que la fidélité de l'âme peut rendre toujours plus abondante. Les divins colloques et la vie d'intimité qui s'établissent entre l'âme et Jésus, distillent la paix. La parole du Seigneur est une parole qui ne fatigue jamais, que l'on se plaît à entendre toujours, et dont les charmes répandent dans l'âme une douce sérénité qui pacifie et repose. C'est pourquoi le roi-prophète dit : « J'écouterai ce que Dieu me dira

au fond du cœur, parce que ses paroles sont des paroles de paix » (Ps. LXXXIV, 9).

Cette éducation divine faite par Jésus Lui-même, dans la solitude pacifique de la vie religieuse, entraîne naturellement l'âme dans la voie de l'amour et du sacrifice. La pratique des préceptes et des conseils, la fidélité à tous les devoirs d'état, la délicatesse et la générosité apportées jusque dans les moindres détails de la vie de perfection, alimentent constamment la paix de l'âme, suivant ces paroles du Psalmiste : « Ceux qui aiment votre loi, Seigneur, jouissent d'une grande paix » (Ps. CXVIII, 165).

Aussi, n'y a-t-il rien de calme et de paisible comme l'âme des saints. La vie religieuse étant destinée à former des saints, est donc, par là même, le royaume de la paix et du repos en Jésus.

7. — *Vie de solitude et de prière.*

Un autre bienfait inappréciable de l'état religieux, c'est la vie de solitude et de prière qu'on y mène. Jésus n'attire les âmes à Lui et ne les éloigne du monde, que pour entretenir avec elles des rapports plus intimes et plus suivis. Mais l'intimité veut la solitude et le silence. Loin des bruits du monde et des préoccupations terrestres, le cœur jouit des douceurs de sa liberté et s'épanche plus facilement ; Jésus, de son côté,

trouvant l'âme mieux préparée et plus désireuse de ses divins colloques, se communique avec plus de condescendance et de tendresse. « J'attirerai cette âme à moi, dit le Seigneur par le prophète, je la conduirai dans la solitude et là je parlerai à son cœur » (OSÉE, II, 14).

Autant les choses de la terre pèsent sur l'âme et la fatiguent, autant les choses du ciel l'élèvent et l'épanouissent. Faite pour jouir éternellement de Dieu, l'âme le recherche instinctivement ; et afin de le mieux trouver, elle va se cacher dans le creux de la pierre, pour parler le langage de l'époux des Cantiques, et, seule à seul avec Jésus, elle goûte par anticipation les joies célestes. Saint Jérôme a raison de lui dire : « Regardez votre cellule comme un paradis. La solitude, c'est le ciel. »

Saint Alphonse de Liguori fait admirablement ressortir le bonheur de l'âme consacrée, par le contraste entre la vie du monde et la vie du cloître. « Les âmes qui restent dans le monde sont des arbres plantés dans une terre aride, où la rosée du ciel ne tombe que rarement. Pauvres séculiers ! vous voudriez prier longtemps, méditer longtemps, entendre souvent la parole de Dieu, jouir d'un peu de solitude, d'un peu de recueillement.... Vos affaires domestiques, vos parents, les convenances, les visites de vos amis vous en empêchent. — Les âmes religieuses, au

contraire, sont d'heureux arbrisseaux plantés dans une terre féconde que continuellement rafraîchit la céleste rosée. Le Seigneur les assiste et aide sans cesse par des lumières, par des inspirations, qu'elles trouvent dans leurs méditations, dans les sermons, dans les lectures des saints livres et dans les bons exemples ».

Solitude et prière, silence et recueillement, vie intérieure et union d'âme avec Jésus : voilà le secret des charmes divins de la vie retirée du monde et consacrée au Seigneur. L'âme porte en elle-même son bonheur ; elle habite avec Jésus, dont elle fait le compagnon assidu de ses jours et de ses nuits ; elle se recueille pour L'entendre et Lui parler, elle L'écoute et Lui parle pour augmenter en elle sa solitude et son recueillement.

Saint François d'Assise, ce grand ascète et cet amant passionné de Jésus, exprime dans un langage imagé quelle doit être l'attitude habituelle d'une âme religieuse : « Lorsque nous prions, dit-il, le corps doit être une cellule et l'âme un ermite ». Saint Paul va plus loin, il veut que nous vivions tellement unis à Jésus et perdus en Lui, que nous soyons comme des morts pour tout le reste, c'est-à-dire que nous soyons si occupés de Jésus et en relation d'âme si intense avec Lui, que nous ne prêtions pas plus d'attention aux choses de la terre que ne le fait un

cadavre : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ » (Col., iii, 3).

C'est d'ailleurs le vrai moyen de vivre vraiment et de vivre toujours, que de ne vivre ainsi que de Jésus et pour Jésus. Insensible à tout le créé, l'âme en commerce constant avec Jésus domine les choses du temps ; ses pensées, ses sentiments, ses aspirations, ses entretiens célestes défient en quelque sorte la mort et inaugurent ici-bas ce qu'elle fera éternellement au ciel. C'est en ce sens que saint Jean Chrysostome dit : « Nous sommes mortels par nature, mais par la prière, par nos entretiens, par notre familiarité avec Dieu, nous passons à la vie immortelle. Celui qui parle familièrement avec Dieu, devient nécessairement plus fort que la mort et que tout ce qui est soumis à la corruption ».

Comme elle est vraie la parole du Psalmiste : « Le Seigneur est près de ceux qui le prient, de ceux qui l'invoquent dans la vérité de leur cœur » (Ps. cxliv, 18). Bien plus, il habite dans l'âme même de ceux qui font de leur vie une vie toute de solitude et de prière ; et c'est pourquoi la vie religieuse est la vie du ciel sur la terre.

8. — *Vie la plus conforme à celle de Jésus sur la terre.*

L'âme qui quitte tout pour ne plus se préoccuper que des choses du ciel est attirée par le

divin modèle qu'elle a sous les yeux. Jésus l'a ravie, puis Il l'a invitée à Le suivre pas à pas dans la pratique de toutes les vertus et dans une offrande perpétuelle de tout elle-même à la gloire de Dieu ; elle n'a plus de repos qu'elle n'ait reproduit en elle la sainteté de son Maître.

Des religieux, on peut affirmer à bon droit ce que dit saint Paul : « Dieu les a appelés pour être saints, il les a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils » (Rom., viii, 29). Mais « les saints, nous dit saint Thomas, ne se réjouissent et ne se glorifient que dans les richesses de la vertu ; ils se glorifient dans l'amour de Dieu, dans la connaissance de Dieu, dans l'imitation de Dieu ».

L'âme religieuse n'a plus autre chose à faire que d'étudier son divin Modèle pour le connaître, de le connaître pour l'aimer, de l'aimer pour l'imiter. « Vous avez été appelés à suivre les traces du Christ, qui vous a laissé son exemple », nous dit saint Pierre (I Pier., ii, 21). « Suivre le Christ, comme s'exprime saint Bonaventure, c'est se rendre semblable à lui aussi parfaitement que possible » ; et il ajoute : « C'est en quoi consiste la parfaite religion, c'est la perfection religieuse. »

Loin du monde, dégagée des soucis terrestres, sans autre responsabilité que celle de travailler à sa propre sanctification, l'âme vit de solitude,

de prière, de pénitence et de recueillement. Constamment préoccupée de plaire à son Maître, elle dépense à son service ses talents, ses forces, sa vie ; elle demeure amoureusement dépendante de Jésus, comme Jésus l'était de son Père ; elle met son bonheur à s'entretenir avec Lui, elle jouit ineffablement de ses saints colloques et elle réalise ainsi, par ces relations d'intimité divine, ce que dit saint Paul : « Celui qui est uni à Dieu est un même esprit avec lui » (I Cor., vi, 17).

Eloignée du regard des hommes, elle n'est vraiment connue que de Dieu seul, et sa vie est cachée en Dieu son Seigneur. Sans autre ambition que celle de rendre sa vie conforme à celle de son divin Epoux, elle reste étrangère aux choses du siècle et elle ne s'intéresse plus qu'aux choses éternelles ; elle pratique à la lettre les conseils évangéliques, elle se voue avec joie aux exercices de pénitence et de mortification, elle ambitionne de devenir une copie vivante de son Maître et, poussant l'amour jusqu'à l'héroïsme, elle se considère comme la victime de son sacrifice et elle se laisse immoler.

L'apôtre saint Jean nous avertit que « quiconque dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit suivre la voie que Jésus-Christ a suivie » (I Jean, ii, 6). Mais « suivre le Christ dans sa passion et dans sa mort, dit saint Bonaventure, c'est une

parfaite et souveraine imitation du Christ ». C'est au Calvaire qu'aboutit et se couronne la vie de Jésus ; c'est donc jusque sur la croix que doit Le suivre l'âme religieuse, pour s'y laisser crucifier avec Lui. Comme pour Jésus, sa vie n'est qu'une préparation au grand sacrifice. Avec Jésus, elle s'immole chaque jour. Constamment les regards de son âme restent fixés sur Jésus, comme ceux de Jésus l'étaient sur son divin Père. A tous les moments de sa vie, faite de renoncement et d'obéissance, elle peut dire qu'elle fait sa nourriture de la volonté divine, et s'écrier dans des transports de joie et d'amour : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi... Ma vie c'est Jésus-Christ » (Gal., ii, 20 ; Phil., i, 21).

9. — *Ecole de perfection.*

Quoique l'on puisse devenir parfaits dans le monde, car la sainteté est de tous les états, Jésus s'adressant à tous quand Il dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mat., v, 48), il n'en est pas moins évident que l'état religieux fournit des moyens spéciaux et précieux de sainteté et que la perfection y est plus facile.

La vie religieuse consistant dans la pratique des conseils, et les conseils réclamant un ensemble de renoncements et de sacrifices que n'imposent pas les préceptes, le seul fait d'y aspirer est un indice certain que l'on désire pra-

tiquer la vertu d'une manière plus parfaite qu'on ne le fait dans le monde. Ce seul désir est déjà un excitant à une plus grande perfection, lors même qu'on ne s'y serait pas encore exercé. C'est l'enseignement de saint Thomas, qui nous dit : « Entrer en religion, c'est avantageux non seulement à ceux qui sont exercés dans la pratique des préceptes, afin de les conduire à une plus grande perfection, mais encore à ceux qui n'y sont pas encore exercés, afin qu'ils évitent plus facilement le péché et acquièrent la perfection ».

D'où vient que les âmes qui se sentent poussées à la perfection regardent quasi instinctivement du côté de la vie religieuse, si ce n'est parce que cet état leur paraît le plus apte et le plus sûr pour les conduire à la sainteté ? Le religieux, en effet, prend l'engagement formel de toujours tendre à la perfection par des efforts généreux et un travail assidu. Tout dans la vie du religieux doit porter l'empreinte de la plus grande perfection. « Non seulement, lui dit saint Bernard, vous avez fait vœu de sainteté, mais de la perfection de toute sainteté et de tout ce qu'il y a de plus parfait. » C'est également ce qu'affirme l'auteur de l'Imitation, quand il dit : « Parce que vous êtes religieux, vous êtes obligé d'aspirer à une plus haute sainteté ».

C'est ainsi que la vie religieuse conduit infailliblement à la perfection ceux qui y sont fidèles.

Quel encouragement à y persévérer, en dépit de tous les obstacles et de toutes ses misères personnelles. Entendez saint Thomas disant que « ceux qui sont d'une vertu imparfaite ont un plus grand besoin que les autres des moyens de préservation que leur fournit la vie religieuse ».

Ce qu'il y a de consolant, c'est que, de sa nature, l'état religieux ne laisse aucun répit à l'âme de bonne volonté et qu'il lui devient ainsi un gage assuré de perfection toujours croissante. « Nul n'est parfait, dit saint Bernard, s'il ne désire de l'être encore plus, et c'est faire preuve de perfection que de tendre à une perfection plus haute. »

Le chemin à parcourir pourra être aride, la lutte violente et prolongée, mais au moins il y aura des secours et des grâces que l'on ne trouvera pas aussi abondants et efficaces dans le monde. Saint Bernard a raison de dire que « dans la religion, l'homme vit plus purement, tombe plus rarement, se relève plus promptement, marche plus sûrement, reçoit plus souvent les rosées de la grâce divine, se repose avec plus de sécurité, meurt avec plus de confiance, est purifié plus vite, et gagne une plus grande récompense ». C'est ce qui fait dire à saint Ephrem que « le monde est comparé à la mer et que la vie religieuse en est le port ».

C'est ainsi que Jésus protège et récompense

ceux qui ont tout quitté pour Le suivre, et demeurent fermes dans leur résolution, selon ce que dit saint Augustin : « Quand Dieu a conduit à la perfection, il n'abandonne jamais si on ne l'abandonne pas ».

Cela suffit amplement, même pour les imparfaits, à désirer le bienfait immense de la vie religieuse, où la victoire définitive est assurée, d'après saint Augustin : « Entrés dans la carrière de la sainte perfection, persuadons-nous bien tous que nous ne sommes pas parfaits ; c'est le moyen d'arriver un jour, par la perfection de nos luttes, à la perfection de nos triomphes ».

10. — *Secours de la vie de communauté.*

De tous les avantages de la vie religieuse, l'un des plus grands est la vie de communauté. Le seul fait de sortir de l'isolement et de se trouver en compagnie d'autres âmes animées des mêmes sentiments et poursuivant le même idéal de perfection, est déjà un précieux secours et un grand encouragement. Saint Augustin a raison de dire que « là où sont des cœurs unis et n'ayant qu'un sentiment, Dieu fixe sa demeure ».

Jésus a dit que là où deux ou trois sont réunis en son nom, Il est au milieu d'eux (Mat., xviii, 20). Quand cette réunion est permanente, comme dans la vie de communauté, Jésus y établit son royaume, et la prière commune qui monte sans

cesse de ces âmes qui Lui sont consacrées touche profondément son Cœur et en obtient des grâces inappréciables pour tous et pour chacun en particulier. C'est la pensée qu'exprime saint Ambroise : « Les hommes les plus faibles, quand ils sont nombreux et qu'ils sont sincèrement unis, deviennent puissants, et il est impossible que leurs prières ne soient pas exaucées ».

Le temps que l'on y consacre à la prière et aux divers exercices de piété et autres, établit l'âme dans une habitude de silence et de recueillement qui fait contraste avec les bruits et les dérangements incessants du monde. Le calme de l'esprit et la paix du cœur permettent alors de se livrer plus fructueusement à des études approfondies et à des lectures sérieuses qui sont un des charmes de la vie retirée du siècle et consacrée au Seigneur. « Etre toujours à louer le Seigneur, s'écrie saint Ambroise, se rassembler fréquemment pour la prière, occuper sans cesse son esprit par la lecture ou le travail, n'est-ce pas vivre de la vie des milices angéliques ? »

Le règlement établi dans les communautés ne laisse rien à l'initiative personnelle ou au caprice du religieux. Tout y est réglé et ordonné ; le temps y est apprécié à sa juste valeur et, en dehors des moments de récréation fixés par la règle, chacun l'emploie, sous l'obéissance, à des occupations toujours utiles. Que de temps l'on

perd dans le monde, dans les longs entretiens, dans les visites, dans les délassements prolongés et dans mille futilités qui remplissent l'âme de distractions et de dissipation ! La vie religieuse remédie à ce grave inconvénient qui ne paralyse que trop souvent les âmes même pieuses ou qui aspireraient à le devenir. Par contre, combien est féconde la vie laborieuse du religieux qui est jaloux de son temps et s'occupe toujours à quelque chose d'utile pour la gloire de Dieu, sa sanctification personnelle et le salut des âmes !

Cet ensemble de prières, d'exercices et de travaux, habitue l'âme religieuse à une vie d'ordre et de discipline qui la prédispose à un accomplissement plus fidèle de ses devoirs d'état, et la préserve des dangers du caprice et du désœuvrement. Bien des âmes se perdraient dans le monde qui trouveront leur salut dans la régularité et la discipline de la vie religieuse. Pour toutes, c'est un moyen assuré d'arriver à la perfection de leur état, selon ce que dit saint Bonaventure : « Le religieux est arrivé au sommet de la perfection quand il observe exactement les règles de la communauté ».

Cela ne veut pas dire que tout est également facile dans la vie religieuse et que l'on y est totalement à l'abri des défaillances, des infidélités et des chutes ; mais si l'on trébuche et si l'on tombe, on trouve du moins des secours plus

prompts et plus efficaces pour se relever et se prémunir contre de nouvelles faiblesses. On y est entouré d'affection fraternelle, dont les avertissements et les corrections nous éclairent et nous fortifient. Saint Alphonse dit justement : « Dans le monde, quand nous péchons, nous ne trouvons personne qui nous avertisse et nous reprenne, mais dans l'état monastique, si quelqu'un tombe, ses compagnons accourent aussitôt pour l'aider à se relever ».

A leurs remarques charitables ils ajoutent le bon exemple ; et cette prédication vivante du devoir saintement rempli ranime et fortifie la bonne volonté de ceux qui sont plus faibles et qui ont besoin d'entraînement pour poursuivre le travail de leur perfection.

Quand le Psalmiste dit : « Qu'il est bon et doux pour des frères d'habiter ensemble », il fait sans doute allusion aux secours multiples énumérés plus haut et que l'on trouve dans la compagnie de ses frères.

Il y a, en outre, le regard vigilant et le dévouement paternel des Supérieurs qui veillent sur le religieux et l'aident à se conserver fidèle et persévérant dans l'accomplissement de ses devoirs. Les liens surnaturels qui s'établissent entre le religieux et son Supérieur, créent des sentiments de confiance filiale d'une part et de pieuse paternité de l'autre qui ressemblent aux

rapports de Jésus avec ses Apôtres et du fils avec son père. Il s'agit de former une âme à la sainteté, et le Supérieur s'y consacre avec un zèle constant pour la gloire du Maître dans l'âme de son enfant. Il s'agit de se laisser façonner sur le modèle des saints, et le religieux s'abandonne à la sagesse de son mentor chargé de le conduire jusqu'au sommet de la perfection.

Ce doit être là un sujet continuel d'action de grâces pour l'âme que Jésus a retirée du monde. En ne voyant que Jésus dans son Supérieur, elle lui obéit par amour et elle arrive ainsi à une grande pureté de vie, selon la recommandation de l'apôtre saint Pierre : « Rendez vos âmes pures par une obéissance d'amour » (I Pier., i, 22).

Les avantages immenses que procure la vie de communauté devraient y attirer les âmes en foule. O vous qui possédez ces richesses et goûtez ce bonheur, gardez votre trésor avec un soin jaloux et bénissez le Seigneur tous les jours de votre vie.

11. — *Service exclusif de Jésus.*

Il y a bien des joies dans la pratique de la vertu, il n'y en a pas de comparable à celle de se donner à Jésus et de se contenter de Lui. Voilà pourquoi la vie religieuse est remplie de tant de pures jouissances et de céleste bonheur. Les sacrifices qui l'ont précédée sont vite ample-

ment récompensés par la grâce incomparable de n'appartenir plus qu'à Jésus, de n'avoir plus à s'occuper que de Lui, de dépenser sa vie à son service et de ne connaître plus qu'un seul idéal sur la terre, en attendant la suprême consommation de l'amour dans la gloire : aimer Jésus et s'immoler avec Lui.

Saint Bonaventure a raison de s'écrier : « Oh ! qu'il est heureux celui à qui il a été donné de mépriser le monde et de servir le Christ ! Car le service du Christ vaut mieux que toute liberté ». Perdre la liberté de s'attacher au monde et d'en jouir, pour ne plus servir que le grand Dieu du ciel et de la terre, c'est le plus doux et le plus beau des esclavages. « Qu'il est grand le bonheur d'être l'esclave du Christ ! » dit saint Jérôme. Ce n'est, en vérité, qu'en se constituant son esclave, que l'on prouve son amour à Jésus. « Que l'amour vous fasse esclave », recommande saint Ambroise.

Cette servitude toute d'amour est le plus grand honneur que puisse ambitionner l'âme religieuse. Comme le dit encore le même docteur : « Il n'y a pas de plus grande dignité que de servir le Christ », car servir Dieu, c'est régner ; et saint Bernard dit à son tour : « Voulez-vous régner dans le bonheur ? servez le bon Jésus, et vous régnerez ».

En embrassant l'état religieux, l'élu du Sei-

gneur dit un réel adieu à tout ce qu'il y a dans le monde. Outre que c'est une condition de sa persévérance, c'est un devoir de noblesse et de justice à l'égard de Celui à qui il se donne et qui ne l'accepte que parce qu'il croit à sa sincérité. A partir de ce moment, il devient la propriété exclusive de Jésus, perdant le droit d'apporter la moindre réserve à sa donation et se dépouillant lui-même de toute personnalité propre.

Il est important que l'aspirant à la vie religieuse envisage ainsi ses obligations futures. Les demi-donations ne font pas des saints ; et on n'entre en communauté que pour se faire saint. Jésus Lui-même n'a pas toute sa liberté d'action dans une âme qui apporte des restrictions à son sacrifice ; et le malaise spirituel qui s'ensuit crée une situation qui aboutit presque toujours à l'infidélité.

Il n'y a pas de milieu : embrasser l'état de perfection, c'est abdiquer tous ses droits et n'en plus reconnaître d'autres que ceux de Jésus qui exige un service d'amour exclusif et absolu ; condition *sine qua non* de bonheur et de persévérance.

Entendez l'appel embrasé du grand saint Augustin, et faites-en la règle de votre vie : « O âme faite à l'image de Dieu, rachetée par le sang de Jésus-Christ, épouse de Jésus-Christ par la foi, enfant d'adoption du Saint-Esprit, ornée de

vertus, destinée à être avec les anges ; aime Celui qui t'a tant aimée ; occupe-toi de Celui qui ne pense qu'à toi ; cherche Celui qui te cherche ; aime Dieu ton divin amant ; veille avec ton Dieu qui veille sur toi ; travaille avec lui, car il ne travaille que pour toi ; sois pure avec Celui qui est pur par excellence, sainte avec le Saint des saints ».

Peut-il, en vérité, y avoir un bonheur comparable à celui de n'avoir plus d'esprit que pour penser à Jésus, de cœur que pour L'aimer, de volonté que pour Le servir, de vie que pour la Lui sacrifier ? Tout abandonner pour posséder Jésus, mourir à soi-même pour vivre de Jésus, n'avoir plus au cœur que la passion de Jésus, ne plus connaître d'autre joie que celle d'aimer Jésus, de glorifier Jésus et de s'immoler pour Jésus : c'est le bonheur, c'est la sainteté.

12. — *Compagnie de Jésus-Eucharistie.*

Une des plus grandes joies de la piété, dans le monde, c'est de pouvoir s'acheminer souvent vers une église ou une chapelle de communauté et d'y aller visiter le divin Prisonnier du Tabernacle. Les moments passés à ses pieds sont les plus doux et les plus réconfortants. L'âme y puise la consolation avec la force, la lumière avec la paix, la constance avec la fidélité. Mais ces heureux moments sont isolés et plutôt rares ;

les obligations sociales et les devoirs d'état sont là qui vous appellent et vous éloignent forcément du lieu saint.

Dans l'état religieux il n'en est pas ainsi. Jésus-Eucharistie se fait le compagnon habituel, l'ami de tous les jours, l'hôte adoré qui vit dans le voisinage immédiat, que l'on peut aller saluer facilement et avec qui l'on a le bonheur de s'entretenir fréquemment.

De son Tabernacle, Jésus projette sa lumière dans les maisons qui l'abritent et les remplit d'une atmosphère divine qui révèle sa présence. Par son action toute-puissante Il agit dans les esprits et les cœurs, Il s'insinue en quelque sorte dans les divers services de la Communauté et fait sentir partout la douce influence de son voisinage.

La pensée qu'Il est là, tout près, qu'Il y vit intensément d'amour pour nous et que nous allons Le retrouver toujours le même, toujours disposé à nous entendre, toujours prodigue de ses dons, toujours heureux de nous revoir et toujours désireux de nous entendre dire que nous L'aimons et ne voulons que Lui : cette pensée encourage, réconforte, réjouit et nous excite à nous montrer plus généreux et plus fidèle.

Oh ! que le Psalmiste a raison de s'écrier : « Un jour dans votre demeure vaut mieux que mille autres » (Ps. LXXXIII, 11). En vérité, si le

bonheur existe quelque part sur la terre, c'est bien dans les communautés religieuses où le ciel est si près et où le Roi des anges et des saints a établi sa demeure dans la compagnie des privilégiés de son Cœur.

Qui dira les communications intimes qui s'établissent entre Jésus et l'âme par le seul fait de cette cohabitation et de cet échange continuel d'amour qui en est le suave résultat ! Quel céleste commerce et quelle étonnante intimité divine sur la terre d'exil ! Saint Alphonse de Liguori y voit une tendresse divine poussée jusqu'à la familiarité : « Chaque maison religieuse, dit-il, est une douce retraite où Dieu se communique à ses amis avec la plus tendre familiarité. Les âmes qui aiment ardemment Jésus-Christ, ne sauraient désirer un meilleur paradis sur la terre, que de se trouver en présence de leur Seigneur au Sacrement de l'autel, où il demeure constamment pour l'amour de qui le cherche et le visite ».

Ce bienfait inappréciable de la présence eucharistique de Jésus acquiert une valeur plus grande encore dans les Communautés où se fait l'Exposition quotidienne du Très Saint Sacrement. Outre cette manifestation plus solennelle de Jésus sur son trône, donnant officiellement audience au milieu d'un culte festival, l'organisation d'un service spécial d'adoration ramenant régulièrement les adorateurs à ses pieds rend la

vie religieuse plus attrayante et plus sanctifiante.

Nous ne pouvons mieux faire que de terminer par ces paroles enflammées du Bienheureux P. Eymard : « Tant que nous n'aurons pas pour Notre Seigneur au Très Saint Sacrement un amour de passion, nous n'aurons rien fait. Lui, nous y aime avec passion, à l'aveugle, sans penser à Lui : il faut Lui rendre la pareille ! Voyez les saints ; leur amour les transporte, les fait souffrir, les embrase ; c'est un feu qui les consume, use leurs forces et finit par les faire mourir. Heureuse mort ! Oh ! oui, aimons l'Eucharistie avec passion ! »

Bienheureux, ajoutons-nous, ceux qui comprennent assez l'Eucharistie pour tout quitter et se consacrer irrévocablement à son service !

13. — *Signe de prédestination.*

Personne sans doute ne peut être absolument sûr de son salut éternel. Néanmoins, il est des moyens de sanctification et des états de vie qui sont une précieuse garantie morale de fidélité et de persévérance finale. Aucun n'offre plus de sécurité que l'état religieux. Le dépouillement universel qui y est exigé allège déjà considérablement la marche et permet d'arriver à un sommet plus élevé, d'où il est plus facile de s'envoler vers le ciel. La vie de renoncement qu'on y mène prédispose l'âme à une union plus étroite

avec Jésus, union que la mort même ne saurait briser. L'esprit d'amour et de sacrifice, sur lequel est fondé l'état de perfection, transforme peu à peu l'âme en Jésus qui en devient le centre et la vie, et la fait sienne pour la vie éternelle.

On conçoit difficilement qu'une âme qui a persévéré jusqu'à la fin dans la pratique de toutes les vertus que réclame la perfection de l'état religieux, puisse ne pas être sauvée. Sa vocation la fait vivre déjà dans le vestibule du ciel, comment n'y entrerait-elle pas ? « La religion est la porte du paradis », selon que s'exprime saint Laurent Justinien ; le religieux a comme un droit d'y pénétrer, car, ajoute-t-il, « être religieux, c'est un signe que l'on est déjà choisi pour être le compagnon des élus ».

Passer sa vie dans l'éloignement des choses terrestres et dans la contemplation des vérités éternelles, tenir constamment les yeux de son âme fermés du côté de la terre et ouverts du côté du ciel, marcher avec persévérance dans la voie du sacrifice et de la mortification, s'appliquer avec ferveur à l'accomplissement parfait de ses devoirs d'état, travailler sans relâche à mourir à soi-même, n'avoir plus au cœur que le désir ardent d'aimer Jésus et de s'en aller à Lui pour Le posséder sans fin, vivre et mourir dans ces sentiments des saints, et ne pas s'en-

voler de sa cellule au ciel, est-ce bien possible ?

Quand saint Bernard affirme que « la route est facile de la cellule au ciel ; et qu'il n'en est presque jamais aucun qui de sa cellule descende en enfer », il parle d'expérience et ne fait qu'exprimer, sous une autre forme, l'enseignement formel de Jésus Lui-même promettant la vie éternelle à ceux qui quittent tout pour Le suivre. « Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou sa femme et ses fils, ou ses champs, à cause de mon mon, recevra le centuple et possédera la vie éternelle » (Mat., xix, 29).

Telle est la principale assurance du religieux, assurance qui doit sans cesse relever son courage et l'engager à demeurer fidèle coûte que coûte à sa vocation. « Dieu ne peut mentir, dit à ce sujet saint Jean Chrysostome ; il a promis la vie éternelle à qui abandonne le monde ; vous avez tout quitté, qui donc vous empêche de compter avec confiance sur cette promesse ? »

Bienheureux ceux qui se préoccupent ainsi de leur salut éternel et qui mettent en Jésus toute leur confiance. Purs pendant la vie, paisibles et abandonnés à la mort, ils peuvent s'écrier avec saint Bernard : « O vie pleine de sécurité, où la conscience est pure, où l'on attend la mort sans crainte, où l'on se complaît à la désirer et où on la reçoit avec amour ».

CHAPITRE NEUVIÈME

Les doux engagements de l'état religieux

1. — *Les vœux de religion.*

La vie religieuse n'est pas une vie simplement vertueuse, comme on peut, avec de la bonne volonté et de l'énergie, en mener une dans le monde ; mais elle est un état où la pratique de la vertu prend le caractère de l'immolation complète de soi-même et atteint jusqu'au sommet de la perfection.

Les vœux de religion sont les glaives de l'amour qui donnent la mort à la victime, pour la transformer ensuite en Jésus à qui elle s'offre en sacrifice. A ce titre, les vœux sont une source de grâces et un sujet de joies ineffables, qui font de l'état religieux une école de sainteté et un véritable paradis sur la terre.

C'est sous cet aspect plutôt que sous celui des sacrifices qu'ils imposent, qu'il faut les considérer. « Qu'importe, en effet, la croix sur les épaules, quand on a Jésus dans le cœur ! » comme dit un pieux auteur. Qu'importe la blessure au cœur qui aime, quand il y voit un moyen de

prouver son amour ! Qu'importe le monde entier, lorsqu'on échange ce qui passe pour ce qui demeure éternellement ! Qu'importe la mort à une âme qui la désire pour y trouver la vie !

Celui qui embrasse l'état religieux prétend donner à Jésus une plus grande marque d'amour, tout en s'assurant de plus puissants secours de sanctification : et cela lui suffit amplement. Voulant se sanctifier davantage, il en prend les moyens, car il n'ignore pas, comme dit saint Thomas, « qu'il est plus louable et plus méritoire d'accomplir un acte par suite d'un vœu que de le faire sans vœu ». Et c'est dans l'exercice plénier de sa liberté qu'il agit, suivant ce qu'enseigne le même saint Docteur : « Dieu nous invite à faire des vœux ; il ne nous ordonne point d'en faire, mais de les tenir... Le vœu dépend donc de notre volonté libre ». Mais il aime, et, selon la belle expression de saint Augustin, « les trois vœux de religion sont pour lui trois clous d'amour qui l'attachent à la croix ».

L'amour se prouve par le sacrifice, et plus il est ardent, plus il cherche à se sacrifier. Le sacrifice qui consiste à renoncer au monde et à soi-même, pour s'attacher à Jésus seul, en comprend une multitude d'autres ; et c'est pourquoi l'âme religieuse trouve dans son état un aliment si puissant à son amour. « Celui qui se consacre à Dieu par des vœux, dit saint Augustin, fait un

sacrifice, en ce qu'il meurt au monde pour vivre en Dieu ». Et saint Anselme nous l'explique admirablement : « C'est donner davantage, dit-il, de donner l'arbre avec ses fruits plutôt que les fruits seuls. Celui qui ne fait pas de vœu, donne les fruits seuls des vertus ; celui qui s'engage par vœu, donne à Dieu avec les fruits, l'arbre lui-même, c'est-à-dire sa liberté et sa volonté, afin qu'il ne puisse vouloir ni agir autrement que de la manière promise ».

Ce don total de tout soi-même constitue le bonheur comme la perfection du religieux. Choisi par Jésus pour Le suivre de plus près et L'imiter en tout, il aspire à se donner et à se livrer sans réserve ; et c'est parce que les vœux répondent à ce besoin de son cœur, qu'il les fait avec empressement. Victime avec Jésus, il veut mourir avec Lui ; et, dit saint Grégoire, « quand on a voué au Dieu tout-puissant toutes ses possessions, toute sa vie, tous ses sentiments, c'est un holocauste ». Holocauste d'un très grand mérite, car lorsqu'une âme s'est liée par les vœux, il ne lui reste plus rien. C'est la pensée que développe saint Thomas. « L'état religieux, dit-il, est un holocauste par lequel on s'offre à Dieu tout entier, avec tout ce qu'on possède : les biens extérieurs, par le vœu de pauvreté volontaire ; le bien de son propre corps, par le vœu de continence ; le bien de l'âme par l'obéissance, en lui

faisant le sacrifice de sa volonté propre, qui est la faculté par laquelle l'homme se sert de toutes les puissances et de toutes les habitudes de l'âme ».

Ne possédant plus rien et ne s'appartenant plus elle-même, l'âme religieuse vole libre et légère dans la voie de la perfection. Comprenant de plus en plus le peu qu'elle a donné et le trésor qu'elle a trouvé, elle chante sa joie à tous les échos et elle répète, avec le Psalmiste, ses doux et perpétuels serments : « J'accomplirai mes vœux au Seigneur à la face de son peuple, dans les parvis de la maison du Seigneur, dans l'enceinte de tes murs, ô Jérusalem » (Ps. cxv, 18, 19).

2. — *Le vœu de pauvreté.*

Les choses de la terre n'ont pas de valeur aux yeux d'une âme qui ne soupire plus qu'après la possession et l'amour de Jésus. Plus cet amour divin croît en elle, et plus elle se détache ; elle regarde comme une infidélité d'aimer quoi que ce soit en dehors de Jésus, selon ces belles paroles de saint Augustin : « Celui, ô mon Dieu, qui aime avec vous quelque chose qu'il n'aime pas pour vous, vous aime moins ». Dès lors, tout ce qu'elle peut sacrifier, elle le fait de bon cœur. Ce dépouillement total, par la pauvreté volontaire, est nécessaire, d'après saint Thomas, à

l'acquisition de la charité parfaite que l'âme religieuse doit à son Bien-Aimé : « Pour acquérir la perfection de la charité, dit-il, le premier fondement est la pauvreté volontaire, qui fait que l'on vit sans rien posséder en propre ».

En effet, plus une âme est détachée des biens de ce monde et débarrassée des soucis terrestres, plus elle se consacre au Seigneur et se voue aux œuvres de sainteté qu'inspire et alimente son amour. Rencontrant moins d'obstacles sur sa route, elle suit plus fidèlement la voie de la perfection ; libre au dehors et paisible au dedans, elle est uniquement attentive à servir Celui qui est devenu son unique trésor. « La pauvreté, dit saint Jean Climaque, est une abdication des sollicitudes du siècle, un chemin sans obstacles vers Dieu, l'expulsion de toute tristesse, le fondement de la paix, la pureté de la vie ; elle nous exempte du soin des choses d'ici-bas, et nous conduit à l'observation parfaite des commandements de Dieu. »

En faut-il davantage pour aimer la pauvreté et pour regarder comme une grâce de choix d'être appelé à la pratiquer ? Plus on renonce aux biens terrestres, moins on éprouve de désirs de posséder ; et lorsque l'âme est devenue indifférente à tout, c'est alors qu'elle est parfaitement heureuse et vraiment riche, comme s'exprime saint Ambroise : « Combien est riche celui qui

connaît Dieu, qui travaille pour l'éternité ; qui a la paix de l'âme, la tranquillité, le repos ; qui ne désire rien, qui ne se trouble de rien, qui ne se dégoûte pas des choses qu'il a et qui n'en cherche pas de nouvelles ».

Comme l'on comprend l'enthousiasme de saint François d'Assise, cet admirable amant de la pauvreté, lorsqu'il écrivait dans ses Règles : « La pauvreté est un trésor caché, pour l'achat duquel il faut vendre tout le reste et mépriser ce qu'on ne peut pas vendre. Tous les biens de la terre ne sont rien comparés à la valeur de la pauvreté ».

L'expérience prouve, en effet, que les vrais riches ne sont pas ceux qui possèdent les richesses, mais plutôt ceux qui en sont détachés. « Moins on désire les richesses, dit saint Bernard, plus on est libre, maître de soi-même et vraiment riche ; l'homme détaché de tout, possède tout et le possède pleinement ; l'avare a faim des choses de la terre comme un mendiant, en les possédant, il les mendie ; le fidèle les méprise comme un maître, en les méprisant, il les possède ». En cela, il ne fait que commenter la parole de l'Apôtre : « Nous sommes pauvres et nous enrichissons les autres ; nous n'avons rien et nous possédons tout » (II Cor., vi, 10).

La raison de cette richesse qui est le partage des âmes vouées à la pauvreté volontaire, c'est

qu'elles possèdent des biens impérissables, selon ce que dit le Sauveur dans l'Evangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez des trésors dans le ciel » (Mat., xix, 21), « où ni la rouille ni les vers ne rongent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent » (Mat., vi, 20).

Notre patrie est le ciel ; envoyons-y devant nous des trésors qui nous en ouvriront l'entrée et nous seront un sujet de jouissance éternelle. « Quelle folie, s'écrie saint Jean Chrysostome, de placer vos richesses sur la terre, là où vous ne resterez pas, et de ne pas les placer là où vous irez pour toujours. Placez vos trésors dans votre patrie, qui est le ciel. »

Jésus a assuré les pauvres volontaires que, par leur détachement, non seulement ils retrouveront là-haut le prix de leurs sacrifices, mais qu'ils achèteront même le royaume des cieux, ce qui donne une valeur inestimable à la pauvreté : « Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux » (Mat., v, 3). Aussi, a-t-Il une tendresse particulière pour eux, selon ce que dit saint Paul : « Vous connaissez la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, s'est fait pauvre pour vous, afin que vous fussiez riches par sa pauvreté » (II Cor., viii, 9). Sa manière d'enrichir ceux qui se font pauvres pour son amour, c'est de leur donner son ciel :

« Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres en ce monde dit saint Jacques, pour être riches dans la foi et héritiers du royaume que Dieu a promis à ceux qui l'aiment » (Jac., ii, 5).

Mais le ciel, c'est Jésus, c'est la possession éternelle de Jésus ! La pauvreté nous met donc en mains la monnaie avec laquelle nous achetons Jésus, selon la belle expression de saint Augustin : « Qu'y a-t-il de plus glorieux pour l'homme que de vendre ses biens et d'acheter Jésus-Christ ? »

Heureuses les âmes qu'aucune attache aux choses terrestres ne retient plus ici-bas et à qui la pauvreté donne des ailes pour voler vers la patrie, comme s'exprime saint Bernard : « La pauvreté a de grandes ailes avec lesquelles on s'élève rapidement jusqu'au séjour des saints ».

Le Docteur angélique voit même dans la pauvreté comme un germe et un gage de béatitude, parce qu'il n'y a pas de pauvreté sans amour, et que c'est l'amour qui fait le bonheur éternel : « On est mis en rapport, dit-il, avec la béatitude future par la charité. Et parce que la pauvreté volontaire est un moyen efficace de parvenir à la charité parfaite, il s'ensuit qu'elle est très puissante pour obtenir la béatitude céleste ».

Bienheureux dans le temps, bienheureux dans l'éternité : voilà la richesse et la gloire des âmes qui font le vœu de pauvreté !

3. — *Le vœu de chasteté.*

L'âme qui aime assez Jésus pour abandonner le monde et se retirer dans la vie religieuse, ne se contente pas de sacrifier les biens terrestres ; son cœur réclame d'autres immolations, et ce sont des biens plus personnels qu'elle sent le besoin d'offrir à son Bien-Aimé. Renonçant aux affections les plus légitimes, imposant à son corps comme à son cœur une loi inflexible de mortification et de renoncement, elle fait de tout elle-même un holocauste, qu'elle consacre par le vœu de chasteté.

Rien ne rend une âme libre comme le sacrifice des jouissances sensibles ; d'un trait elle vole vers Jésus, et Jésus apprécie d'autant plus son don, que c'est le cœur qui le Lui fait. C'est la pensée qu'exprime saint Jérôme : « Si le Christ a un amour particulier pour les vierges, c'est qu'elles Lui offrent librement ce qu'Il ne leur a pas demandé ».

Aussi Jésus illumine-t-Il la voie des vierges et les attire-t-Il tendrement à Lui. « La chasteté, dit saint Jean Chrysostome, est une voie qui conduit à Jésus-Christ ». Et, dans cette voie, on se rapproche de Jésus dans la mesure de sa pureté, selon ces paroles de saint Paulin : « Plus on est chaste de corps, plus on est près de Jésus-Christ par les sens ; plus on est chaste de cœur,

plus on est digne de recevoir Jésus-Christ ».

Les vierges, en effet, ne se donnent à Jésus que pour Le posséder plus pleinement. Par leur pureté elles L'attirent en elles, et par leur amour elles s'unissent à Lui ; et c'est en toute vérité, comme dit saint Jean Chrysostome, que « celui qui a le cœur chaste donne l'hospitalité à Jésus-Christ ».

Mais pour être ainsi les temples de Dieu, comme parle saint Paul : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu habite en vous » (I Cor., iii, 16), l'âme chaste comprend qu'elle doit faire une guerre à mort à la concupiscence. Elle entend la recommandation de l'Apôtre : « Ceux qui sont au Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences » (Gal., v, 24), et les supplications du Psalmiste : « Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu ; délivrez-moi des suggestions de la chair et du sang » (Ps. l, 12, 16). Elle sait combien la vertu court de dangers dans le monde, et elle appelle Jésus à son secours, avec cette ardeur que donne l'évidence du péril, et peut-être hélas ! le souvenir amer de la chute : « Retirez-moi de la fange ; que je n'y demeure pas enfoncé » (Ps. lxviii, 15).

S'armant de courage, elle prend le moyen le plus énergique et le plus efficace de se conserver chaste et pure, suivant le conseil de saint Paul :

« Je châtie mon corps et je le réduis en servitude » (I Cor., ix, 27).

Appelée à vivre dans la compagnie du Jésus des vierges, sa vie tout entière doit être un hommage à la pureté immaculée de son divin Epoux, lequel doit en quelque sorte se refléter dans la chasteté de son épouse. Mais Jésus rayonne et inocule la vie, et saint Paul nous dit expressément qu'il n'y a que les âmes chastes qui vivent vraiment : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez » (Rom., viii, 13).

Rien n'est susceptible d'élever et de transformer une âme comme la chasteté. Saint Augustin dit à bon droit : « Chacun est tel que son amour : vous aimez la terre ? vous serez terre ; vous aimez Dieu ? vous serez Dieu ». Et saint Paul avait commenté à l'avance ces paroles, lorsqu'il disait : « Ce que l'homme aura semé, il le recueillera. Celui qui sème dans sa chair moissonnera de la chair la corruption ; mais celui qui sème dans l'esprit, moissonnera de l'esprit la vie éternelle » (Gal., vi, 8).

C'est pourquoi la chasteté tient une telle place parmi les vertus, qu'elle les embellit toutes et qu'elle leur est indispensable. Saint Grégoire a raison de dire que « toutes les autres vertus sont nulles, si elles ne sont approuvées par le témoignage de la chasteté ». Une âme chaste appartient

plus au ciel qu'à la terre. Elle pratique les vertus dans un détachement et une liberté qui ne sont connus que des âmes pures ; ses aspirations la portent d'instinct vers les hauteurs, et elle tend à monter toujours, selon l'expression du même saint : « Ceux-là volent vers Dieu, qui ne touchent pour ainsi dire pas à la terre, parce qu'ils n'y désirent rien ». C'est ce qui fait également dire à saint Bernard que « la chasteté est une vertu qui représente ici-bas et dans cette vie mortelle l'état glorieux de l'immortalité ».

Les Pères, les Docteurs et les saints ont tous à l'envi proclamé l'excellence, la beauté et la sublimité de la chasteté ; et le plus bel éloge qu'ils en ont fait, c'est de lui décerner un caractère plutôt angélique qu'humain. En effet, les vierges vivent dans un corps mortel comme les anges qui sont de purs esprits ; la mortification absolue des sens ne les fait vivre que par l'esprit, et leur cœur se nourrissant de l'amour unique de Dieu, ils se nourrissent de lui comme le font les esprits angéliques. « La chasteté, dit saint Augustin, est une vertu angélique, elle unit l'homme au ciel et le fait concitoyen des anges ».

Thomas a Kempis va jusqu'à dire qu'au ciel les anges et les vierges sont élevés à la même dignité : « Celui qui mène une vie chaste sur la terre, dit-il, mérite d'être mis au rang des anges dans le ciel ». Et le grand saint Bernard, dans

un parallèle entre la chasteté virginale et la chasteté angélique, ne craint pas d'exalter la première à cause de son plus grand mérite : « L'homme chaste et l'ange diffèrent l'un de l'autre par la félicité, mais non par la vertu ; si la chasteté de l'ange est plus heureuse, celle de l'homme témoigne d'un plus grand courage ».

Si la chasteté est si excellente et si agréable à Dieu, comme le dit saint Cyprien : « La pureté est à elle-même son plus bel ornement, elle nous rend agréable à Dieu et nous unit à Jésus-Christ », quelle ne sera pas sa récompense ! Dès cette vie, elle procure des joies ineffables et elle remplit l'âme de délices toutes divines : « O chasteté, s'écrie saint Ephrem, tu remplis de félicité le cœur qui te possède et tu es les ailes de l'âme qui s'élève aux cieux ».

La félicité éternelle consistera dans la vision de Dieu ; le bonheur du temps doit être calqué sur celui de l'éternité, et c'est pourquoi rien n'est désirable et précieux ici-bas comme de connaître Dieu et d'en jouir. Or, la pureté d'une manière générale, et la chasteté plus particulièrement, nous assurent cette grâce incomparable, selon la parole de Jésus Lui-même : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu » (Mat., v, 8). Saint Augustin commentant ce passage, fait cette comparaison : « De même que la lumière du soleil ne peut être vue que

par des yeux purs, ainsi Dieu ne peut être vu que par une âme pure ».

Avec quelle ardeur l'âme religieuse ne doit-elle pas, dès lors, embrasser l'état de virginité, et se montrer toujours délicatement fidèle à observer son vœu de chasteté ! Tous les moyens capables de la garder chaste doivent être employés, sans en négliger aucun ; car cette vertu est fragile, et si la simplicité de la colombe en est le symbole, la prudence du serpent en est la sauvegarde. Mais de tous les moyens il n'en est pas de plus puissant que l'amour. C'est l'amour qui donne à Jésus les vierges, c'est l'amour qui les Lui garde fidèles. « La chasteté, dit saint Bernard, sans la charité, est une lampe sans huile ; ôtez l'huile, la lampe ne luit plus ; ôtez la charité, la chasteté ne plaît plus à Dieu. »

Aimer assez Jésus pour se contenter de Lui, embrasser la chasteté pour n'aimer que Lui : voilà l'unique ambition et l'incomparable bonheur des âmes qu'enchaînent les doux liens de la vocation religieuse.

4. — *Le vœu d'obéissance.*

Il est une troisième chaîne d'amour qui lie l'âme religieuse à Jésus et la consacre pour jamais à son service : c'est le vœu d'obéissance. C'est beaucoup de donner à Jésus les biens de la fortune et les biens du corps, mais ce n'est

pas assez. Tant que l'homme reste maître de sa liberté et de sa volonté propre, il n'est pas totalement donné et livré. Se possédant en propre, il peut encore disposer de lui-même, avoir des préférences et les satisfaire, former des plans et les réaliser, exprimer des désirs et les suivre, en un mot, apprécier les choses d'après son sens propre, agir et vivre à sa guise.

Il en est qui font volontiers le sacrifice de tout le reste, pourvu qu'ils conservent leur liberté ; et l'on voit même de pauvres gueux en haillons et sans aucune satisfaction sur cette terre, qui ne se croient pourtant pas malheureux, parce qu'au moins ils sont libres et qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent.

Saint Thomas a raison de dire que « l'homme n'aime rien tant que la liberté de sa volonté ». Et c'est ce qui explique pourquoi tant d'âmes hésitent devant ce sacrifice de la vocation religieuse.

Pourtant, c'est la volonté propre qui est la cause de tant d'erreurs et de chutes, et qui perd les âmes. « L'homme ne devient esclave de ses passions que par la volonté propre », dit encore saint Thomas. L'homme est fait pour se soumettre à Dieu ; aussi s'éloigne-t-il de lui dans la mesure où il se gouverne lui-même et suit les penchants de sa nature. C'est ce qui fait dire à saint Laurent Justinien que « la volonté propre est l'ennemie jurée de Dieu ».

Avec quel empressement, dès lors, les âmes appelées à l'état religieux ne doivent-elles pas embrasser la vie d'obéissance ! Qu'elles considèrent, à vrai dire, comme n'ayant rien donné au Seigneur, tant qu'elles ne se sont pas livrées elles-mêmes, en enchaînant leur volonté propre. « Il est bien plus glorieux, dit saint Bonaventure, de renoncer à sa volonté qu'à ses richesses. » Et cette gloire, elles la doivent désirer pour l'honneur de leur Maître, à qui seul elles appartiennent sans retour.

Donner sa volonté, c'est donner presque sa vie, parce que c'est donner ce à quoi l'on tient le plus, et c'est se réduire, par amour pour Jésus, à un quasi état de mort. Voilà pourquoi saint Jean Climaque dit que « l'obéissance est le sépulcre de la volonté, car on ne résiste plus, on ne discerne plus quand on est mort ».

Cette supériorité du vœu d'obéissance sur les deux autres vœux est indiscutable. « De tous les vœux de religion, dit le Docteur angélique, le vœu d'obéissance est le principal ; c'est par lui que l'homme offre à Dieu sa volonté tout entière, bien plus excellente que tous les biens du corps et de la fortune. » C'est également pour cela qu'il est dit dans nos Saints Livres que « l'obéissance vaut mieux que tous les sacrifices » (I Rois, xv, 22) ; passage que saint Grégoire explique comme suit : « Le prophète s'exprime ainsi, parce que le sacri-

fice des victimes est l'immolation d'une chair étrangère, tandis que l'obéissance est l'immolation de la volonté propre ».

Rien d'étonnant, après cela, que « l'homme obéissant ne connaisse et ne remporte que des victoires », suivant ce qui est dit dans les Proverbes (xxi, 28), et qu'il vole dans la voie de la perfection, car, selon saint Ephrem, « plus on s'efforce de maîtriser et d'anéantir sa volonté propre, plus on avance dans la perfection ».

Les docteurs et les auteurs de la vie spirituelle voient dans l'obéissance le moyen le plus efficace de parvenir à la sainteté. Saint Bonaventure la fait consister tout entière dans cette vertu : « Toute la perfection de la religion, dit-il, consiste dans l'abnégation de la volonté propre ». Cela s'explique en ce que, comme dit saint Bernard, « lorsque nous nous soumettons, nous nous domptons nous-mêmes au fond du cœur ». Saint Vincent Ferrier va jusqu'à dire que le martyre seul l'emporte en mérite sur la vie d'obéissance : « Après le martyre, ce qu'il y a de plus méritoire, c'est d'entrer en religion et de renoncer pour Dieu à sa volonté propre ».

Ce renoncement à la volonté propre par la pratique de l'obéissance, est vite récompensé, car il procure à l'âme une grande liberté et un précieux soulagement. N'ayant plus à se diriger

elle-même, elle ne connaît plus les hésitations et les anxiétés du doute et de l'indécision. Auparavant, la responsabilité lui pesait souvent ; maintenant elle en est soulagée. Saint Laurent Justinien dit à bon droit qu'« il se débarrasse d'un lourd fardeau celui qui renonce à sa volonté propre ».

C'est le Seigneur qui, en quelque sorte, porte l'âme ainsi dépouillée d'elle-même, et qui l'établit dans une grande sécurité, en la confiant aux représentants de son autorité dans les Supérieurs qu'il lui donne. Saint Jean Climaque dit justement : « Vivre dans l'obéissance n'est autre chose que déposer son fardeau sur les épaules d'autrui, nager avec le soutien d'une main étrangère, être porté sur les eaux afin de ne pas se noyer, et traverser sans danger, par la voie la plus courte et la plus commode, le grand et périlleux océan de la vie ».

Forte de son abnégation totale, l'âme qui fait le vœu d'obéissance n'a plus rien qui la retienne sur la terre ; et c'est pourquoi elle s'élève sans cesse vers le ciel. C'est à Jésus qu'elle a tout donné, c'est à Jésus qu'elle appartient. Tout l'attire vers Lui ; elle Le cherche sans cesse et elle Le trouve. Jésus est descendu du ciel pour faire la volonté de son divin Père ; elle, elle monte au ciel par la même voie, c'est-à-dire, non en faisant sa volonté, mais celle de Jésus

à laquelle elle a enchaîné la sienne. C'est ce qui fait dire, d'une façon imagée, à saint Bonaventure, que « l'obéissance est comme un oiseau qui vole avec ses deux ailes, l'aile de la pauvreté et l'aile de la chasteté, se dirigeant vers les cieux ».

Cette fusion de la volonté de l'homme dans celle de Dieu, établit entre eux des rapports d'une douceur et d'une intimité inexprimables ; et c'est pourquoi l'auteur de l'*Imitation*, laissant parler Jésus, recommande si instamment la perfection de l'obéissance : « Mon fils, quittez-vous et vous me trouverez ; autrement, comment pourriez-vous être à moi et moi à vous, si vous ne vous dépouillez pas, au dedans et au dehors, de toute volonté propre ? »

Mais s'il est vrai qu'aucune vertu n'est réelle sans la charité, comment le don total de soi-même, par le sacrifice de sa liberté et de sa volonté, pourrait-il exister, se maintenir et se perfectionner, sans un amour ardent pour Jésus ? Le seul vrai et efficace moyen d'aller jusqu'à cet héroïsme de la vertu et d'y vivre, c'est d'aimer. On ne fait le sacrifice de tout ce que l'on aime que quand on a au cœur un autre amour plus fort qui réclame cet holocauste ; et les obéissants ne peuplent les cloîtres que parce que l'amour du divin Crucifié les a ravis et réduits à l'état de victimes.

L'apôtre saint Pierre fait clairement entendre que l'obéissance est inséparable de l'amour, quand il dit : « Rendez vos âmes pures par une obéissance d'amour » (I Pier., i, 22). Non seulement l'amour donne la mesure de l'obéissance, selon ce que dit saint Ambroise : « Personne n'obéit mieux que celui qui obéit par amour » ; mais il n'y a que ceux qui aiment qui obéissent vraiment : « Celui qui aime, dit-il encore, fait volontairement ce qui lui est commandé ; au contraire, celui qui craint, n'obéit que par nécessité ». En même temps que l'amour rend l'obéissance douce et fait obéir de bon cœur, d'après le Pape saint Léon : « L'amour de l'obéissance adoucit l'ordre d'obéir ; on n'obéit plus par une dure nécessité, dès qu'on aime ce qui est prescrit » ; l'amour est l'unique moyen de la rendre glorieuse et agréable à Dieu. « Il n'appartient qu'à la charité de rendre l'obéissance agréable et acceptable à Dieu », dit saint Bernard.

L'obéissant n'a qu'à jeter les yeux sur son divin Modèle pour comprendre jusqu'à quel point Dieu se complaît dans les âmes obéissantes et quelle récompense il leur réserve. Parce que Jésus « s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers » (Phil., ii, 8-10).

Mais si notre divin Sauveur est allé si loin dans l'obéissance, qu'Il a sacrifié sa vie, c'est parce qu'Il aimait sans mesure son divin Père et qu'Il faisait sa nourriture de sa sainte et adorable volonté.

Que ceux qui embrassent l'état religieux et se lient par le vœu d'obéissance, aient toujours devant les yeux l'obligation sacrée qu'ils contractent d'aimer assez Jésus pour vivre libres et abandonnés à son bon vouloir manifesté par leurs supérieurs, suivant la recommandation de l'Apôtre : « Obéissez à ceux qui sont placés à votre tête et soyez-leur soumis » (Hébr., xiii, 17), et qu'ils mettent tout leur zèle à mourir à eux-mêmes, afin de trouver le bonheur et la paix dans leur obéissance d'amour, comme le leur promet le prophète Isaïe, quand il dit : « Si vous évitez de faire votre volonté et si vous l'oubliez, vous vous réjouirez dans le Seigneur » (Is., lviii, 13, 14).

Puissent-ils dire, à l'exemple de ce saint solitaire sur le point d'expirer, comme nous le lisons dans la vie des Pères du désert : « Je meurs content, parce que je n'ai jamais fait ma volonté ».

Mourir à soi-même, pour que Jésus seul vive dans notre volonté : voilà le triomphe de l'obéissance parfaite !

CHAPITRE DIXIÈME

Objections et préjugés contre la Vocation Religieuse

Nous ne parlons pas ici des objections soulevées par les incroyants, les mauvais catholiques et les mondains, lesquels ne comprenant rien aux choses surnaturelles, ne peuvent en aucune manière formuler une appréciation judicieuse en une pareille matière ; aussi n'y a-t-il aucune attention à prêter à leurs réflexions.

Nous voulons parler des objections qui ont plus ou moins cours parmi les gens qui font profession de religion, et même qui appartiennent à ce qu'on appelle le monde pieux. Il n'est pas rare de rencontrer, dans ces milieux, des inconscients remplis de préjugés et même des adversaires réfléchis de la vocation religieuse. Les âmes qui se sentent appelées à la vie religieuse peuvent en être impressionnées et se laisser tromper ; surtout si ces oppositions viennent de personnes qui par leur qualité ou leur état exercent une certaine autorité.

Nous ne pouvons mettre les âmes trop en garde contre l'influence de ces principes pernicieux qui tendent à détruire la pratique des conseils évangéliques dans la sainte Eglise de Dieu.

Nous nous contentons d'indiquer ici les objections les plus ordinaires.

Première objection. — *On peut se sauver aussi bien dans le monde que dans la vie religieuse.*

Oui, si on y est à sa place, chacun ayant les grâces de son état pour assurer son salut éternel. Non, si on est appelé à une vie plus parfaite. D'abord on ne peut pas s'y sauver aussi facilement, puisque de nombreuses grâces destinées à son salut se trouvent dans une autre voie que l'on n'a pas suivie et qui, faisant défaut, peuvent exposer à des infidélités telles que le salut en soit compromis.

La vocation comprend tout un ensemble de dons surnaturels et de considérations personnelles ayant trait au tempérament physique, moral et spirituel, qui réclame un milieu approprié et que l'on ne peut impunément changer de théâtre et d'atmosphère. A chaque plante il faut donner un terrain approprié, sinon elle s'étiole et se dessèche.

Comment supposer qu'une âme qui a des aspi-

rations de solitude plus grande, de prière plus assidue, de vie plus parfaite, puisse trouver dans le monde les secours correspondant à ces dons de la grâce ? Saint Cyprien dit avec raison que « l'assistance du Saint-Esprit nous est communiquée selon l'ordre et la disposition de Dieu, et non selon notre caprice ». C'est donc avant tout et uniquement la volonté de Dieu qu'il faut consulter dans l'affaire de sa vocation. Et si Jésus appelle à renoncer à tout, il ne faut pas se faire des réserves ; s'Il invite à se séparer du monde et à se rapprocher de Lui, il ne faut pas prétendre qu'en ne répondant pas à ses avances, l'on puisse quand même se conserver aussi fidèle à son service.

« Il en est plusieurs, dit le Pape saint Grégoire, qui ne peuvent en aucune manière se sauver, s'ils ne renoncent à tout. » C'est aussi la doctrine de saint Alphonse de Liguori, dans sa théologie morale. « Il ne paraît pas douteux, dit-il, qu'ils n'exposent fort leur salut, ceux qui étant certains d'être appelés à la vie religieuse, s'efforcent de se persuader qu'en restant ou en rentrant dans le siècle, ils pourront se sauver aussi facilement qu'en religion. » Ailleurs, il développe ainsi la même pensée : « Remerciez le Seigneur de vous avoir invité à le suivre ; mais tremblez, si vous ne correspondez pas à cette grâce privilégiée. Lorsque Dieu vous appelle à le servir de

plus près, c'est un signe qu'il veut votre salut ; mais il veut que vous vous sauviez par la seule voie qu'il vous a lui-même indiquée et choisie. Si vous prétendez vous sauver par celle de votre propre choix, vous vous mettez en grand danger de vous perdre ; car en restant dans le siècle tandis que Dieu vous veut en religion, vous serez privé des secours efficaces qu'il vous avait préparés dans sa maison, et, sans ce secours, vous ne vous sauverez point. »

Pratiquement, dans une affaire de cette importance, allons au plus sûr. Ne nous exposons, à aucun prix, à nous créer des inquiétudes angoissantes et des remords éternels.

Nous pourrions ajouter une dernière considération, de grande valeur pour une âme qui tient à être fidèle à son Dieu. Lors même qu'en toute rigueur l'on pourrait se sauver indistinctement dans le monde et dans le cloître, lorsqu'il est constaté qu'il y a appel à la vie religieuse, il vaudrait toujours mieux faire son salut là où Dieu nous veut que là où il ne nous veut pas.

Deuxième objection. — *Il est bon de connaître le monde, avant d'entrer en religion.*

Ceux qui tiennent un pareil langage ne réfléchissent pas à ce qu'il y a d'illogique et d'insensé dans leurs maximes ; comme si l'on se mettait dans le feu, pour expérimenter que le feu brûle ;

comme si l'on goûtait au poison, pour savoir qu'il nous est nuisible.

On ne raisonne pas habituellement ainsi, quand il s'agit d'éviter un mal physique ou de fuir une contagion, ou de compromettre sa fortune. N'y a-t-il pas lieu, au contraire, d'apporter plus de soin encore pour préserver les âmes de la contagion du péché ?

Qu'aura-t-on gagné quand une âme se sera brûlé les ailes, qu'elle aura perdu son innocence, qu'elle se sera rempli l'imagination de représentations malsaines, qu'elle aura fourni à sa mémoire une réserve de mauvais souvenirs, et qu'elle conservera pour la vie l'empreinte des séductions du monde qui l'auront peut-être un moment séduite ?

Qui donc pourrait avoir la légèreté de compromettre ainsi le salut d'une âme, sous prétexte que sa vocation sera plus éprouvée lorsqu'elle connaîtra le bien et le mal, lorsqu'elle pourra établir des comparaisons quasi expérimentales entre le péché et la vertu, entre les attraits trompeurs du monde qui ont pourtant des charmes et les austérités du cloître qui ne parlent que de sacrifice ? Est-il nécessaire de tant savoir, lorsque la connaissance devient un danger ? Ne vaut-il pas infiniment mieux se hâter de fuir pour échapper au péril et s'empresser de donner à Jésus une âme *neuve* en qui Il prendra ses complaisances ?

Ecoutez ce qu'écrivait saint Jean Chrysostome à une mère imprudente et inexpérimentée : « C'est précisément parce que votre fils est jeune et faible, qu'il a besoin de moins s'exposer et de s'entourer de plus de moyens de défense... Vous agissez à rebours, vous voulez attirer dans la mêlée du monde ceux qui, à raison de leur âge, de leur faiblesse, de leur inexpérience, ont plus à redouter les périls du combat ? »

La conséquence de semblables principes est inévitable : la majorité de ceux que l'on voudrait ainsi exposer au danger, succomberaient. Et ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que souvent ceux qui s'exposent de la sorte tombent dans les plus grands désordres et demeurent dans l'état lamentable du péché. Saint Thomas condamne une semblable pratique et en montre l'illogisme. « A celui, dit-il, qui pour l'amour du Christ veut embrasser la pauvreté, qui oserait conseiller de vivre d'abord dans les richesses, en observant les lois de la justice, comme si la possession des richesses préparait à la pratique de la pauvreté, quand, au contraire, elle y apporte un obstacle ?... Faudra-t-il dire à un jeune homme : Vivez dans la compagnie des personnes de sexe différent ou des libertins, afin de vous exercer ainsi à la chasteté que vous garderez ensuite en religion, comme s'il était plus facile de pratiquer cette vertu dans le monde que dans le cloître ?...

Ceux qui prônent une telle doctrine sont semblables aux généraux qui exposeraient d'abord aux plus rudes combats les jeunes gens qui débutent à peine dans la carrière militaire. »

TROISIÈME OBJECTION. — *Il est utile d'essayer ses forces et de s'appliquer à observer les préceptes avant de pratiquer les conseils.*

Ce raisonnement aurait une apparence de vérité, si les conseils s'observaient distinctement et indépendamment des préceptes ; mais il n'en est pas ainsi, puisque la pratique des conseils ne va pas sans l'observance des préceptes. En effet, comment se rendre à l'invitation de Jésus proposant à l'âme une vie plus parfaite, et négliger en même temps les devoirs essentiels qu'il impose ?

Mais là n'est pas directement le sens de l'objection. On prétend qu'avant de prendre de plus grands engagements, l'on doit s'exercer à se maintenir fidèle à des devoirs moindres. Ceux qui raisonnent ainsi, tiendraient-ils le même langage si, dans un commerce quelconque, il s'agissait de gagner tout d'un coup une somme considérable ; voudrait-on la sacrifier pour se contenter d'une moindre ?

Rien ne justifie ce principe qu'il faille avancer graduellement dans la pratique des vertus, pas plus que dans le gain des choses temporelles. Lorsqu'il s'agit du salut et de la sanctification,

il est sage d'employer tous les moyens qui s'offrent à nous pour en assurer le succès. Or, une âme qui se sent appelée à la vie religieuse, se tromperait si elle se contentait pour un temps de pratiquer les devoirs généraux, sous prétexte qu'elle sera ensuite plus fidèle aux devoirs spéciaux de sa vocation.

Le Docteur angélique, après avoir posé le principe « qu'il ne faut pas que celui qui veut arriver à un état supérieur commence par un état moindre ; par exemple, qu'il n'est pas nécessaire que celui qui veut être clerc s'exerce dans la vie laïque », en fait l'application à la vie religieuse : « Quoique l'observation des préceptes prise en général précède les conseils dans l'ordre de la nature, il n'est pas pour cela nécessaire qu'elle les précède selon le temps. Il n'est donc pas nécessaire que l'on observe les préceptes dans le siècle avant d'entrer en religion, surtout parce que la vie du siècle ne dispose pas à la vie religieuse, mais qu'elle l'entrave plutôt ». « L'habitude de la vie du monde, dit-il encore, crée à l'homme un obstacle pour l'observation des conseils ».

Il ne faut pas oublier que toute la perfection, comme toute la vie chrétienne, repose sur la charité. Vouloir être plus parfait, c'est vouloir aimer davantage ; aspirer à la vie religieuse, c'est aspirer à un amour plus grand. Serait-il admis-

sible, dès lors, qu'on veuille demeurer dans un état d'amour moindre, comme si on était plus sûr qu'après cela on arriverait à un degré d'amour supérieur ? Saint Thomas traite cela d'imbécilité : « Qui donc, dit-il, est assez sot pour arrêter quelqu'un qui veut aimer Dieu et le prochain parfaitement, et l'obliger de s'exercer auparavant à une charité moins parfaite ?... Y a-t-il lieu de craindre que l'homme n'en vienne trop tôt à un amour parfait pour Dieu ? »

Concluons donc, avec le Docteur angélique : « qu'il est ridicule de prétendre qu'il faut écarter de la vie religieuse ceux qui ne se sont pas exercés à la pratique des préceptes ». « En sorte que, entrer en religion, c'est avantageux non seulement à ceux qui sont exercés dans la pratique des préceptes, afin de les conduire à une plus grande perfection, mais encore à ceux qui n'y sont pas exercés, afin qu'ils évitent plus facilement le péché et acquièrent la perfection ».

Quatrième objection. — *On ne peut entrer en religion, si les parents s'y opposent.*

Si l'opposition des parents provient de leur état d'extrême pauvreté qui crée à l'enfant une nécessité de les assister, il y a là un devoir de droit naturel dont l'Eglise tient tellement compte qu'elle en fait un empêchement canonique pour entrer en religion. Encore faut-il que cette néces-

sité des parents soit bien avérée ; sans quoi l'enfant n'est pas tenu en conscience de les écouter. Saint Thomas dit à ce sujet : « Si les parents ne sont pas réduits à un état tel qu'ils aient un grand besoin de leurs enfants, ceux-ci peuvent entrer en religion, et même contre leur gré, parce que, après l'âge de puberté, tout homme est libre pour ce qui regarde le choix d'un état, surtout en ce qui appartient au service de Dieu. »

Si cette opposition se manifeste plutôt sous forme d'avis et de conseil, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. L'enfant, par déférence, pèse les motifs de l'intervention paternelle ou maternelle, mais conserve toute sa liberté.

Mais les parents n'ont pas le droit de s'opposer formellement à la vocation religieuse de leurs enfants, leur autorité ne va pas jusque-là. Il est ici question d'affaires d'âmes qui regardent le salut éternel et l'accomplissement des volontés divines ; c'est un terrain sur lequel le droit naturel n'autorise pas les parents à entrer. Ils ne peuvent donc prétendre pouvoir s'ingérer avec autorité dans ces choses de conscience ; mais, s'ils sont chrétiens, ils doivent plutôt favoriser la liberté spirituelle de leurs enfants. Qu'ils réfléchissent au mal énorme qu'ils leur feraient, s'ils parvenaient, par leur opposition, à les détourner de leurs saintes résolutions et à les maintenir dans un état qui ne serait pas celui

que Jésus leur a destiné, et où, par conséquent, ils seraient exposés à se perdre. Qu'ils entendent ici les paroles terribles lancées contre eux par saint Bernard : « O père dur, ô mère dénaturée ! Parents cruels et aux entrailles sans pitié ! vous n'êtes pas des parents, mais des bourreaux, vous qui mettez votre douleur à voir le salut de votre fils, et votre consolation à le voir se perdre ».

Les enfants, tout en conservant pour leurs parents le respect et l'amour qui leur sont dûs, doivent se tenir en garde contre ces influences humaines et par trop naturelles, et considérer la question de leur vocation dans l'unique lumière de la volonté divine. Saint François de Sales les en avertit en ces termes : « Vous avez tort d'appeler volonté de Dieu les empêchements qui sont mis à l'exécution de cette aspiration, et pouvoir de Dieu, le pouvoir de ceux qui vous empêchent de le réaliser... Si, en l'affaire de votre vocation, vous voulez croire ceux que Dieu vous a donnés pour guides dans les choses domestiques et temporelles, vous vous trompez vous-même, puisqu'en ces choses ils n'ont point d'autorité sur vous ». Et il ajoute judicieusement que « s'il fallait écouter les avis des parents, la chair et le sang, en pareille matière, il se trouverait peu de gens qui embrasseraient la perfection de la vie chrétienne ».

CINQUIÈME OBJECTION. — *Après tout, si la vocation est véritable, on ne peut la perdre.*

Langage plutôt léger que réfléchi. La grâce ne nous est donnée que pour y correspondre ; nous n'avons pas plus le droit de la rendre infructueuse que de la laisser perdre. Quand Jésus appelle une âme à la vie parfaite, elle ne peut différer sans raison de répondre à son appel ; sinon elle s'expose à voir la grâce de cet appel s'affaiblir et même disparaître.

Au commencement l'appel est réel et la vocation est véritable ; l'appel demeurera, mais par négligence ou infidélité, la vocation peut se perdre. C'est dans ce sens que Jésus dit qu' « il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » (MAT., XX, 16).

Il en est de la vocation religieuse, comme de tant d'autres choses dans l'ordre de la nature et de la grâce. Une plante mise dans un terrain propice, vit et se développe ; dans un terrain qui ne lui convient pas, elle se dessèche et meurt. Les tempéraments physiques ne se font pas à tous les milieux, et, suivant les cas, ils s'étiolent ou se fortifient. Une âme appelée, par une grâce spéciale, à s'éloigner du monde et à se consacrer au Seigneur dans la vie religieuse, ne trouve pas dans le siècle l'aliment qui lui est nécessaire ; rien d'étonnant qu'elle y soit exposée à dépérir.

Tous n'ont pas l'énergie des saints pour résister toujours aux suggestions du démon et aux séductions du monde. Les assauts répétés de l'ennemi et les tendances naturelles au bien-être, au plaisir et à la jouissance, finissent souvent par avoir raison des volontés les mieux disposées. C'est pourquoi il n'est que sagesse de se mettre bien vite à l'abri et de ne pas s'illusionner tellement sur ses forces morales qu'on puisse se croire capable de s'exposer au danger sans périr.

Quand les hommes conseillent de ne pas se hâter d'entrer en religion et que, par un faux raisonnement, fruit de l'irréflexion ou de l'inexpérience, ils cherchent à persuader les âmes qu'une vocation, si elle est vraie, ne se perd pas, ils se font inconsciemment les instruments du démon qui ne réussit que trop, par ce moyen, à perdre les âmes.

Saint Jean Chrysostome découvre ainsi cet artifice du démon : « Quand le démon ne peut détourner quelqu'un de la résolution de se consacrer à Dieu, il cherche au moins à lui persuader d'en différer l'exécution ; et il croit avoir gagné beaucoup quand il a obtenu un délai d'un jour, d'une heure même, car si pendant ce jour ou cette heure une nouvelle occasion se présente, il lui sera moins difficile d'obtenir un plus long terme.

« L'esprit malin procède ainsi jusqu'à ce que le sujet appelé de Dieu, se trouvant plus faible et moins assisté de la grâce, finit par céder tout à fait et par abandonner sa vocation. Oh ! combien de fois, pour de tels retards, l'ennemi est parvenu à faire perdre la grâce de la vocation à ceux qui l'avaient reçue. »

Le manque d'empressement pour répondre à la grâce si grande de la vocation blesse, en outre, le Cœur de Jésus ; et si cette infidélité se prolonge, Jésus alors se retire, et quand l'âme veut revenir vers Lui, elle ne Le trouve plus. « Différer d'être fidèle à la grâce de la vocation, dit saint Alphonse, c'est déplaire beaucoup à Dieu, qui resserre ensuite sa main et retient ses grâces, en sorte que celui qui tarde de correspondre à sa vocation, parvient avec peine à la suivre et l'abandonne aisément. »

Pour éviter ce malheur, que tous, au lieu de détourner de la vie religieuse, engagent plutôt à entrer sans retard dans la voie qui conduit à la perfection. Ils feront ainsi des saints et se prépareront à eux-mêmes une couronne dans la gloire pour avoir secondé les desseins miséricordieux de Jésus, selon ces paroles du prophète Daniel (XII, 3) : « Ceux qui en auront conduit plusieurs dans le chemin de la justice, brilleront comme les étoiles dans toute l'éternité ».

SIXIÈME OBJECTION. — *Les vocations religieuses sont au détriment du Clergé séculier qui a tant besoin de Prêtres.*

Tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'il manque des ouvriers pour travailler dans la vigne du Seigneur et que c'est faire œuvre souverainement agréable à Jésus que de se préoccuper, par tous les moyens possibles, de multiplier les Prêtres dans la Sainte Eglise. Mais est-ce à dire, pour cela, que ce doive être au détriment des vocations religieuses? Il y a bien des moyens de favoriser les vocations sacerdotales et l'on doit mettre tout en œuvre pour développer les vertus dans les jeunes cœurs, leur inspirer le désir du Sacerdoce et les former à un aussi sublime ministère. Néanmoins personne n'a le pouvoir de diriger l'action de Jésus dans une âme et ne peut s'arroger le droit, même avec un but très louable, d'y orienter la grâce.

L'esprit souffle où il veut, nous dit Jésus; si donc il pousse vers un état plutôt qu'un autre, nous n'avons qu'à le seconder, surtout s'il s'agit d'une plus grande perfection à acquérir et, dès lors, d'une plus grande gloire pour Dieu. C'est là le premier raisonnement à se faire, en face d'une vocation religieuse. Si Jésus fait tant que d'appeler, c'est que c'est mieux ainsi; son invitation devient pour l'appelé une manifestation

de sa volonté et doit primer toutes les autres considérations. Il connaît tous les besoins de son Eglise, et s'il Lui plaît d'envoyer ses ouvriers travailler dans telle partie de sa vigne plutôt que dans telle autre, qui donc oserait trouver à redire ? Ne s'attend-il pas, au contraire, à ce que tous secondent son action, sans autre pensée que celle de favoriser ses desseins de sagesse et de miséricorde ?

Souvent on ne considère pas assez cet aspect surnaturel de la question, et on ne regarde que les besoins du ministère paroissial. Il manque des Prêtres, dit-on, pour le service des fidèles et l'évangélisation des âmes, et les vocations religieuses contribuent à en tarir la source; n'est-il pas juste de s'opposer à leur recrutement ? Il est difficile de croire à la sincérité de ceux qui raisonnent ainsi, car ils ne peuvent ignorer que Dieu bénit en vocations sacerdotales plus nombreuses les populations qui fournissent davantage de sujets pour l'état religieux.

Serait-il déplacé de citer ici le passage si justement sévère de saint Jérôme à Vigilance, cité par saint Thomas dans sa Somme théologique ? « Quoique votre langue de vipère fasse endurer aux religieux les morsures les plus cruelles par les arguments que vous faites contre eux, en disant : Si tous se retirent dans le cloître et dans la solitude, qui célébrera dans les églises ? qui

s'occupera de gagner à Dieu les hommes qui vivent dans le siècle? qui pourra exhorter à la vertu ceux qui pèchent? En effet, d'après cela, si tous délirent avec vous, qui pourra être sage? On ne devra pas approuver la virginité ; car si tous restent vierges et que personne ne se marie, le genre humain périra. Mais la vertu est rare, ce n'est que le petit nombre qui la recherchent. Il est donc évident que cette crainte est insensée ; c'est comme si l'on craignait de puiser de l'eau dans un fleuve, de crainte de le tarir. »

D'ailleurs, l'argument allégué est spécieux. Au premier abord, il paraît assez juste, par le fait que si bien des vocations ne se dirigeaient pas vers l'état religieux, elles seraient acquises, par là même, au clergé diocésain ; mais, à la réflexion, on se rend vite compte que c'est une perte plutôt apparente que réelle pour le diocèse, puisque tant de communautés religieuses y opèrent un grand bien par des œuvres multiples, que souvent le clergé séculier n'est pas en mesure de faire.

De nos jours, on revient beaucoup aux anciennes traditions qui consistent à confier le ministère paroissial aux Ordres ou Instituts religieux ; et ainsi ce que perd un diocèse en laissant entrer un sujet en communauté, il le récupère amplement par les familles religieuses qu'il reçoit dans son sein.

N'oublions pas non plus qu'il y a des vocations religieuses qui s'imposent, pour des motifs personnels d'ordre spirituel ; et, comme nous ne les connaissons pas, ne commettons pas la légèreté de blâmer ceux qui se font religieux et n'essayons pas de les détourner en faveur du clergé séculier. Prions plutôt le Seigneur, qui est libre dans ses choix et qui seul a le contrôle absolu des âmes, de garder chacun fidèle à la vocation qu'il a reçue, selon la recommandation de l'apôtre saint Pierre : « Appliquez-vous davantage à affermir par les bonnes œuvres votre vocation et votre élection » (II Pier., i, 10).

CHAPITRE ONZIÈME

Responsabilités qu'encourent ceux qui s'opposent à la Vocation Religieuse

La vocation religieuse est une grâce trop grande et un moyen de sanctification trop précieux, pour que l'on puisse s'y opposer et la combattre sans commettre une faute grave. Détourner une âme d'un plus grand bien, est sûrement une faute ; mais l'empêcher de se diriger vers une voie qui, de sa nature, peut la conduire à la perfection, en est une plus grande.

Qui peut calculer les conséquences désastreuses pour une âme qui a manqué sa vocation et qui marche dans une direction opposée à celle à laquelle Jésus, dans sa bonté et sa miséricorde, l'avait appelée ? Outre les grâces perdues et laissées infructueuses, à combien de dangers cette âme ne sera-t-elle pas exposée, dangers contre lesquels elle ne sera pas suffisamment protégée et qui l'entraîneront peut-être à des chutes irréparables. Qui donc en portera la terrible responsabilité, sinon ceux qui l'auront détournée et retenue dans le siècle ? Si cette âme commet des fautes graves, par suite de son in-

fidélité, ces fautes ne retomberont-elles pas sur ses mauvais conseillers? Et si elle se perd éternellement, ne pourra-t-elle pas se tourner vers eux et les accuser de l'avoir perdue?

Si ceux qui parlent si légèrement contre la vocation religieuse ou qui, par des motifs humains ou des raisonnements purement naturels, mettent obstacle à l'entrée en religion, réfléchissaient tant soit peu au mal réel qu'ils commettent et à la condamnation qui les attend, comment oseraient-ils agir de la sorte? Ils ne peuvent se justifier sous le prétexte qu'ils ont simplement manqué de réflexion dans leurs paroles et leurs actes; car, dans une matière de cette importance, la réflexion et le surnaturel sont de rigueur. Puisque la vocation religieuse vient de Jésus, que c'est Lui qui en gratifie les âmes dont Il veut se faire des épouses, il n'y a qu'à Le bénir et à Lui prêter son concours, sous peine d'avoir le malheur d'être en désaccord formel avec Lui. « Celui, comme s'exprime saint Anselme, dont la bouche et les mains détournent une âme qui veut s'attacher à Dieu, et la portent au siècle, que lui arrivera-t-il? Ces terribles paroles de Jésus-Christ ne s'accompliront-elles pas en lui: Celui qui n'est pour moi est contre moi; et celui qui ne recueille pas avec moi dissipe »?

Quand nous parlons de péché grave chez ceux

qui détournent une âme de la vie religieuse, nous entendons parler de gravité dans le sens théologique du mot. C'est l'avis des deux plus grandes autorités théologiques — dogmatique et morale — saint Thomas et saint Alphonse de Liguori. Le premier dit textuellement : « Celui qui empêcherait l'entrée en religion de quelqu'un qui voudrait y entrer et en trouverait le moment favorable, pècherait gravement ». Saint Alphonse n'est pas moins explicite : « Plusieurs auteurs, dit-il, regardent comme coupables de péché mortel, non seulement les parents, mais même les étrangers qui écartent les autres de l'état religieux ».

Le même saint docteur prétend que les parents se chargent alors doublement la conscience, et par manque de charité et par infidélité à leur devoir d'état : « Je pense que les parents qui sont dans ce cas commettent un double péché grave ; car, outre le péché contre la charité, ils commettent une autre faute contre leur devoir d'état ; ils sont tenus, en effet, sous peine de faute grave, de travailler aux progrès spirituels de leurs enfants ».

Peu importe les motifs mis en avant pour détourner de la vie religieuse ; la gravité de l'acte en lui-même demeure toujours. C'est évidemment tromper une âme et commettre une grave injustice que de la priver d'un bien aussi

précieux que celui de l'état religieux. C'est l'opinion de Suarez qui dit : « Je pense que celui qui trompe quelqu'un pour le détourner d'entrer en religion pèche mortellement. Il commet une grave injustice à l'égard de celui qu'il trompe et quelquefois à l'égard de la communauté dont il l'éloigne ».

Il n'est pas nécessaire pour cela que l'on soit appelé à donner un conseil autorisé qui décide du parti à prendre ; il suffit que l'on intervienne de son propre gré et que, sans mission aucune, on cherche à influencer en sens contraire ; ce qui devrait faire réfléchir bien des gens, laïques et autres, qui s'érigent en conseillers improvisés et parlent à tort et à travers contre la vocation religieuse. C'est encore le sentiment du même docteur : « On se rend coupable de ce péché non seulement quand on trompe celui qui demande conseil, mais encore quand, de son propre gré, on s'ingère à donner un mauvais conseil au prochain, à le tromper et à étouffer ainsi le projet qu'il médite. Car la malice de cette faute ne consiste pas principalement à abuser de la charge de conseiller (quoique cette circonstance ne serve pas peu à augmenter la gravité du péché), elle consiste plutôt dans la fraude qui entraîne pour le prochain un dommage considérable ».

Lorsque l'on se permet, en outre, de donner une mauvaise impression de la communauté où

quelqu'un se propose d'entrer, et d'en diminuer l'estime qu'il pourrait en avoir, la faute est double et les conséquences plus funestes ; car, en plus du tort fait à la communauté, il arrive souvent qu'une âme détournée d'entrer dans une communauté qu'elle avait choisie, abandonne ensuite complètement l'idée de la vocation religieuse. Pour l'avoir légèrement ou malicieusement écartée d'une communauté qui ne lui est pas sympathique, le détracteur est devenu la cause de la perte de la vocation. Les paroles suivantes de Suarez donnent à réfléchir : « Le péché de fraude qui est grave en lui-même, peut s'accroître d'une autre sorte de malice, par exemple, lorsque pour détourner quelqu'un par la fraude de son désir de se faire religieux, on médit gravement de l'état religieux en général ou de tel Ordre en particulier ».

Les parents sont plus particulièrement intéressés dans la vocation religieuse de leurs enfants ; mais ils ne doivent pas oublier que s'il leur est permis de leur donner des conseils inspirés par des motifs surnaturels, ils ne peuvent, en aucune manière, s'opposer en conscience à leur vocation, selon ce que dit saint Alphonse : « Il faut tout à fait admettre (ce qui est le sentiment commun des docteurs) que ces parents pèchent gravement qui détournent leurs enfants

de l'état religieux, soit par les prières, les promesses ou d'une autre manière ».

La question d'intérêt matériel n'a évidemment rien à voir dans la vocation, qui est d'ordre purement spirituel. Les frais d'éducation et autres, faits par les parents, n'ont aucun rapport avec le choix que Jésus peut faire d'une âme qu'Il veut se réserver pour Lui seul. Toute la sollicitude des parents doit se porter avant tout vers l'avantage spirituel de leurs enfants, heureux qu'ils doivent être de sacrifier des biens temporels pour leur procurer des biens éternels. Suarez dit justement à ce sujet : « Lors même que les parents ont fait de grandes dépenses pour élever leur enfant, espérant avec son aide accroître leur fortune ou leur considération, ils n'ont pas lieu de se plaindre si cet enfant les quitte pour se faire religieux ; car ils ne pouvaient ou ne devaient pas espérer que leurs dépenses et leurs travaux produisissent de plus heureux fruits ».

En dernier ressort, la responsabilité vis-à-vis de la vocation religieuse incombe au confesseur, lequel moins que tout autre, à cause de la fonction surnaturelle qu'il remplit, ne peut y apporter d'obstacle. Saint Alphonse, dans la Pratique du confesseur, l'en avertit : « Si l'intention de celui qui veut se faire religieux est bonne, et qu'il n'existe aucun empêchement, le confesseur,

ni un autre, comme saint Thomas l'enseigne, ne peut, sans une faute grave, empêcher ni détourner le pénitent de suivre cette vocation ».

Donc, si chaque âme est tenue de répondre à l'appel de Jésus, qui choisit qui Il veut, et si, comprenant la grâce qui lui est faite, elle doit accourir au port de la vie religieuse, où, loin du monde et seule avec Dieu elle ne s'occupera plus que des choses éternelles ; tous ceux qui sont animés de l'esprit de Dieu doivent s'en réjouir et favoriser de toutes leurs forces ces pieux desseins, et craindre par-dessus tout les châtiments réservés à ceux qui s'opposent aux volontés divines et au salut des âmes.

CHAPITRE DOUZIÈME

Principaux motifs d'entrer en religion

Les motifs d'entrer en religion varient suivant les aspects divers sous lesquels se présente la vie religieuse. Les uns prennent leur source dans la raison seule, d'autres dans le cœur, d'autres enfin dans les besoins intimes de l'âme. Il suffit, en effet, pour embrasser l'état religieux, que l'on juge que c'est le parti le plus sûr, lors même qu'on n'en sentirait pas l'attrait ; de même que l'amour ardent de Jésus et le vif désir de vivre avec Lui dans une plus grande intimité exemptent de toute autre considération.

Les motifs cependant n'ont pas tous la même valeur. Il en est qui s'imposent impérieusement, et d'autres qui laissent plus de liberté. De même que quelques-uns apparaissent dans une telle évidence, qu'il n'est pas besoin d'un long examen pour prendre une décision ; tandis que certains autres restent dans une demi-lumière et ont besoin d'être mûris davantage.

Quoiqu'il en soit, il est sage de n'en rejeter aucun *a priori* quand ils se présentent à l'esprit,

et de prendre la peine de les analyser pour chercher à y découvrir une lumière surnaturelle et, s'il y a lieu, une manifestation de la volonté divine. Rejeter sans réflexion une idée ou une inspiration de vie religieuse serait s'exposer à laisser passer une grâce à laquelle beaucoup d'autres sont attachées. D'autant plus que la plupart du temps c'est par degrés que la lumière se fait dans l'esprit et que la grâce divine opère dans l'âme.

Il ne faudrait pas davantage attendre que l'on éprouve un attrait sensible pour la vocation, avant de l'étudier. Quoique cet attrait existe souvent et qu'il soit un fort indice de vocation, il n'est pas nécessaire. C'est la doctrine communément reçue. « La bonne vocation, dit saint François de Sales, n'est autre chose qu'une ferme et constante volonté que la personne appelée a de vouloir servir Dieu en la manière et aux lieux auxquels sa divine majesté l'a appelée..., tellement que pour avoir une marque de bonne vocation, il ne faut point une constance sensible, mais qui soit effective. » Et Suarez dit excellemment de son côté : « On peut avec raison consulter quelqu'un pour savoir s'il est avantageux d'entrer en religion sans inclination surnaturelle, ou sans un désir particulier de la vie religieuse, et par le seul choix efficace qu'on fait de l'état religieux, après avoir réfléchi et de-

mandé conseil. Que ce seul choix ainsi fait suffise et qu'il soit souvent utile d'entrer en religion sous sa seule influence, c'est ce que prouvent l'expérience et la raison ».

Ce qui est indispensable, c'est que toutes les considérations relatives à la vocation religieuse soient faites dans un esprit surnaturel, en vue de la gloire de Dieu et des intérêts de son âme. On ne se fait religieux que pour aimer Dieu davantage, éviter plus facilement le péché, pratiquer plus généreusement la vertu, et faire toutes choses avec une plus grande perfection, selon ces paroles de saint François de Sales : « On entre en religion non seulement pour aimer Dieu, mais pour le mieux aimer ; non pour être sauvé, mais pour être mieux sauvé ; non pour plaire à Dieu, mais pour lui mieux plaire ».

Il est donc souverainement important que cette question de la vocation religieuse soit étudiée en vue de l'éternité, et dans les dispositions que l'on voudrait avoir sur son lit de mort. Nous dirons plus loin dans quelles conditions cette étude doit se faire, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour s'assurer de la volonté de Jésus à ce sujet. Nous nous contenterons ici d'indiquer les principaux motifs déterminants de la vocation religieuse. Encore, ne le ferons-nous que brièvement, plusieurs considérations relatives au même sujet ayant été déjà faites

ou devant l'être dans le cours de cet ouvrage.

L'ordre suivi dans l'énumération des motifs n'a rien de mathématique, quoiqu'il existe une certaine gradation d'importance et de perfection, qu'il est facile de saisir.

Premier motif. — *Sauver son âme.*

Assurer son salut éternel, telle doit être la première préoccupation de tout chrétien. C'est la fin à atteindre ; il est de la première importance de savoir en prendre les moyens. Il n'entre ici aucune considération humaine ; il ne s'agit que des intérêts éternels de son âme. C'est une question purement personnelle, dans laquelle personne n'a le droit de s'ingérer. Quand arrivera le moment du jugement qui décidera du sort éternel, chacun aura à répondre pour soi-même. Quand tout, de la terre et de la vie, aura disparu sans retour, il ne restera pour décider de son éternité que ses œuvres, bonnes ou mauvaises.

Vouloir assurer son bonheur éternel, ne doit-ce pas être la grande et constante pensée d'une âme vraiment chrétienne ? La vie n'est donnée que pour cela ; nous ne la recevons que pour mériter, par nos vertus, la récompense des élus. Tout le reste étant nécessairement subordonné à ce devoir capital et essentiel, il devient souverainement important d'embrasser l'état de vie

qui nous conduira plus sûrement au ciel. « Si vous voulez, dit saint Alphonse, choisir l'état de vie le plus sûr pour arriver au salut, — ce qui est tout pour nous, — considérez que votre âme est immortelle, et que la fin pour laquelle Dieu vous a mis en ce monde n'est certainement pas d'y acquérir des richesses et des honneurs, ni d'y mener une vie commode et agréable ; mais c'est uniquement pour mériter la vie éternelle par la pratique de la vertu. »

Or, selon saint Grégoire le Grand, « il y en a un grand nombre qui ne peuvent nullement se sauver s'ils ne renoncent à tout ». A ceux-là, le devoir est tout tracé : la vie religieuse est leur planche de salut. Mais il n'est pas nécessaire que la chose soit aussi évidente, il suffit que l'état religieux offre à une âme une sécurité beaucoup plus grande de se sauver, pour qu'elle y trouve une raison plus ou moins grave de l'embrasser.

Les cloîtres se peuplent d'âmes généreuses qui préfèrent sacrifier toutes les jouissances terrestres pour s'assurer les éternelles. Ne faut-il pas les en louer, et n'est-il pas à désirer qu'elles soient imitées par une multitude d'autres qui s'étiolent et se fanent dans le monde, au lieu de se préparer à augmenter le nombre des bienheureux ?

Que l'avertissement de Jésus résonne aux oreilles des indécis et les arrache aux attaches

terrestres : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » (Mat., xvi, 26).

Deuxième motif. — *Se soustraire aux dangers du monde.*

Ce motif est plus ou moins lié au premier. Il en est néanmoins distinct, car malgré la triste réalité des dangers du monde, il en est qui par leur situation et leurs devoirs d'état sont obligés d'y rester, tandis que la nécessité de sauver son âme ne souffre aucune exception.

Pour un très grand nombre, les dangers du monde sont un obstacle insurmontable au salut ; pour tous ils sont plus ou moins un sujet de tentation et une occasion de chute. Le mieux évidemment est de s'y soustraire et de chercher à se mettre à l'abri de tant de sollicitations malsaines qui surgissent du milieu du monde comme des miasmes délétères qui empoisonnent les âmes.

Comment se conserver pur au milieu d'un monde sensuel et corrompu ? Comment vivre détaché des biens de ce monde, dans ce courant qui emporte les hommes à la course à l'argent et aux honneurs ? Comment élever son âme vers les choses éternelles qui demeurent, dans une atmosphère de bien-être terrestre et de jouissance effrénée comme celle qui a envahi la société ?

Saint Alphonse a raison de dire que « l'air du

monde est un air infect pour l'âme; les conversations sociales, les mauvais exemples, les mauvais propos sont autant d'appâts qui nous attirent vers la terre et nous éloignent de Dieu ; chacun sait que les mauvaises occasions sont la cause la plus ordinaire de la perte des âmes ».

Dès lors, qui donc pourrait blâmer une âme qui, pour se préserver de si grands maux, prend le moyen radical de s'en éloigner et de s'en séparer à tout jamais ? A vrai dire, on ne peut jamais le faire trop tôt. Il ne faut pas attendre d'avoir fait une expérience malheureuse de ces tentations infernales que recèle le monde, pour aller ensuite panser ses blessures à l'abri de nouvelles atteintes. Prévenons le mal et félicitons les âmes clairvoyantes et délicates qui, pour fuir l'air empesté du monde, vont s'enfermer dans les lieux bénis où elles s'appliquent à mener ici-bas une vie angélique, prélude d'une vie éternellement bienheureuse au ciel.

TROISIÈME MOTIF. — *Faire pénitence de ses péchés.*

Hélas ! il n'y a pas que des justes sur cette terre ; au contraire, le nombre des pécheurs est grand. A ces derniers aussi, les portes de la vie religieuse s'entr'ouvrent, s'ils veulent y entrer. Ce qu'ils ont adoré, ils peuvent le brûler ; ce qu'ils ont brûlé, ils peuvent l'adorer. La miséri-

corde se dresse noble et tendre devant eux, pour les bénir et les embrasser. Le Jésus qui a tant aimé les pécheurs les regarde avec une particulière tendresse ; et s'ils veulent répondre à ses divines avances, Il va leur mettre dans les mains un moyen efficace de réparer leurs fautes, Il va les introduire dans son intimité pour en faire des saints, comme Il l'a fait de tant d'autres pénitents.

Le souvenir des fautes passées pèse lourdement sur les âmes repentantes ; le grand moyen de l'alléger, c'est de multiplier les actes de vertu qui leur font contrepoids et les expient. La vie religieuse en donne de continuelles occasions, et dans des conditions bien plus favorables que dans le monde. « Mon frère, s'écrie saint Jérôme, que faites-vous dans le siècle? Combien de temps encore les ombres des toits vous écraseront-elles ? Resterez-vous longtemps encore captif dans la prison enfumée des villes ? Redoutez-vous la peine ? Mais quel athlète fut jamais couronné sans combat ?... Au jour du jugement vous partagerez la gloire de ceux qui vivent présentement dans les saintes fatigues de la pénitence. »

Il n'y a pas de lieu plus propice pour pleurer ses fautes que le cloître. « L'état religieux, dit saint Thomas, est le lieu le plus convenable pour faire pénitence. » Que les pécheurs y entrent en

foule, et ils seront vite purifiés. Il n'y en a pas davantage de plus solidement édifié pour se préserver de nouvelles chutes. Ceux qui ont beaucoup péché y apprendront à beaucoup aimer, et ceux qui craignent de ne pouvoir persévérer dans leur conversion y trouveront des moyens efficaces de se conserver dans l'amitié de Dieu et de reconquérir, par la pénitence, leur innocence perdue.

QUATRIÈME MOTIF. — *Fuir les futilités du monde.*

Combien d'âmes qui éprouvent le vide que laisse dans le cœur la futilité des choses de la terre ! Il y a dans le monde tant de frivolités ; on s'y occupe de tant de bagatelles ; on s'y entretient de tant de choses inutiles ; on y perd un temps si considérable ; on y est assujetti à tant de futilités ; on y vit esclave de tant de convenances mondaines ! Que de vies qui ne s'écoulent que dans ces riens, lesquels n'en sont pas moins des chaînes qui rendent les âmes captives !

Il n'y a rien d'étonnant que certaines âmes s'en fatiguent et en sentent le néant. Quand elles réfléchissent que la vie passe si vite, « c'est une vapeur qui s'évanouit », dit l'apôtre saint Jacques (JAC., IV, 15), et que « le temps, selon l'expression du Psalmiste, est comme un tourbillon, comme la paille que le vent emporte » (Ps. LXXXII, 14),

elles éprouvent du dégoût pour un monde qui tue ainsi le temps et paralyse les âmes, et elles aspirent à vivre de sérieux et de vérité. C'est alors que la vie religieuse leur apparaît dans toute sa lumineuse beauté, leur offrant des joies durables en retour de tant de joies trompeuses et éphémères, leur assurant des réalités éternelles à la place des biens imaginaires d'un monde vain et insensé.

Le besoin d'échanger ce qui passe avec ce qui demeure, d'employer fructueusement le temps au lieu de le gaspiller, de vivre une vraie vie au lieu d'une vie factice, de donner à son âme une nourriture solide pour remplacer les vanités dont le monde l'amuse : en voilà assez pour soupirer après le bienheureux séjour de l'état religieux. Il n'y a rien à perdre, mais tout à gagner ; et, comme le dit saint Bernard, « si pour Dieu on évite et fuit sur la terre la société des hommes, par Dieu on aura dans le ciel la société des anges. »

Si la vanité de ce monde fait malheureusement beaucoup de victimes, elle est aussi un objet de mépris pour un grand nombre, et l'occasion pour eux de s'élever jusqu'à la perfection de l'état religieux. Puissent les nombreux déçus de tant de mensonges et de frivolités consacrer au Seigneur les années que sa bonté a illuminées des clartés de son amour et de sa vérité !

CINQUIÈME MOTIF. — *Se soumettre à une règle et se laisser conduire.*

Il est un certain nombre d'âmes qui rencontrent des obstacles à leur sanctification, moins dans les dangers extérieurs qu'en elles-mêmes. L'intention est bonne, le désir de la sanctification sincère, les dispositions surnaturelles, mais il manque de la consistance, de l'énergie, de la suite, disons le mot, de la pondération et du jugement pratique.

Ou le tempérament est porté à la mollesse, ou la légèreté conduit à l'inconstance, ou le caprice rend désordonné, ou l'impressionnabilité paralyse les énergies, ou la mobilité compromet les meilleures dispositions, ou le zèle même devient exagéré. Il y a un vice ou de formation initiale, ou d'habitudes incontrôlées, ou de tempérament irréformable, qui nuira toujours à la sanctification personnelle et au bien que l'on pourrait faire. La volonté mal affermie reste chancelante, les décisions suivent le cours des impressions, les bons désirs se succèdent sans arriver à la réalisation, les ambitions sont élevées et demeurent inefficaces, faute de suite et d'énergie pour employer les moyens. La recommandation suivante de saint Bernard convient admirablement à ces esprits imprécis et désordonnés : « Montrez-vous discret, modéré et ordonné en toutes

choses ; tout ce qui est dénué de modération et de stabilité, toute confusion et tout désordre déplaisent à Dieu ».

Quand les enfants sont jeunes et sans expérience, ils ont besoin d'un tuteur pour les protéger et d'un guide pour les conduire. Il en est de même pour ceux qui ne peuvent se conduire sagement eux-mêmes et qui, pour rester fidèles à leurs résolutions et rendre leur vie féconde, ont besoin d'être encadrés, soutenus et entraînés par les autres.

La vie religieuse est leur salut. Saint Thomas l'insinue indirectement, quand il dit : « De même que la précipitation provient du défaut de conseil et l'inconsidération du défaut de jugement, ainsi l'inconstance provient du défaut de commandement ». En effet, la régularité de la vie de communauté, si utile à tous, leur devient quasi nécessaire ; elle les corrige du désordre qu'ils apportent habituellement dans la distribution de leur temps et de leurs travaux. L'obéissance les rend méthodiques et leur évite les écarts d'une liberté qui dégénère souvent en fantaisies et en inutilités. La vigilance des supérieurs les préserve des excès du zèle et des initiatives inconsidérées. Dans un semblable milieu, de tels sujets peuvent produire beaucoup pour la gloire de Dieu, tandis que dans le monde ils sont exposés à donner bien moins et à ne rien faire de du-

rable ; surtout, ils peuvent se réformer et persister dans leurs efforts de sanctification, au lieu que laissés à eux-mêmes ils n'expérimentent que trop les effets de leur instabilité et de leur impondération.

C'est une grande grâce que Jésus fait à ces âmes, quand Il les appelle à la vie religieuse. L'expérience prouve que plusieurs, sans ce secours, se perdraient. Il faut avoir l'humilité et la sincérité de se connaître tel que l'on est. Il n'y a pas de honte à faire connaître son mal au médecin, lorsqu'on veut être guéri. Il n'y en a pas davantage à s'avouer à soi-même ces lacunes de tempérament, de caractère et d'éducation, puisqu'il s'agit de prendre les moyens de les combler, et ainsi de rendre sa vie plus glorieuse à Dieu et plus méritoire pour le ciel.

Pendant sa vie, Jésus s'entourait de malades et d'infirmes, et son bonheur était de les guérir. Dans le nombre, il y en avait qui n'étaient que partiellement paralysés. C'est le cas dont il s'agit ; l'imprécision de l'esprit, l'inconstance du cœur et la versatilité des résolutions sont des liens qui paralysent la bonne volonté. Pour les délier et rendre normal le mouvement de la vie spirituelle, Jésus offre les secours et les remèdes de la vie religieuse : *« Venite ad me omnes et Ego reficiam vos »* (MAT., XI, 28).

SIXIÈME MOTIF. — *Acquérir la perfection.*

Bien des motifs font naître dans l'âme le désir de la perfection. Les grâces reçues, les fautes à réparer, l'imitation des saints, les inspirations de Jésus, l'amour qu'on Lui porte, le désir de Lui ressembler, la soif des âmes, etc. Le nombre des âmes qui aspirent à la perfection est grand, le nombre de celles qui en prennent les moyens l'est moins. Cela tient à l'inconstance humaine et au manque de générosité dans l'effort ; mais il faut aussi l'attribuer souvent à la situation dans laquelle on se trouve et à l'atmosphère morale et spirituelle dans laquelle on vit.

Il ne fait de doute pour personne qu'il est plus difficile de pratiquer la vertu et de devenir parfait dans le monde qu'en communauté. C'est pourquoi les âmes qui ont soif de perfection tournent leurs regards vers l'état religieux. Elles y entrevoient, avec la préservation des dangers du monde, de nombreux et puissants moyens d'entretenir leur ferveur et de raviver dans leur cœur l'amour divin, principe et aliment de la sainteté. C'est ce qu'exprime saint Thomas : « L'état religieux, dit-il, a été principalement établi pour arriver à la perfection par des exercices qui éloignent tout ce qui fait obstacle à la charité parfaite... C'est une école ou un exercice pour parvenir à la perfection de la charité ».

Le désir de la perfection comporte nécessairement celui du sacrifice et du renoncement. Il est de toute nécessité de faire mourir la nature, si l'on veut devenir des hommes spirituels. La vie dans le monde se prête difficilement aux exigences de l'amour divin, qui réclame le dépouillement complet du vieil homme et recherche les immolations transformatrices de la sainteté. Pour pratiquer les conseils évangéliques et faire abdication totale de toutes les joies purement terrestres, il faut un milieu adapté et des moyens appropriés.

Quand on veut se faire saint, on sent le besoin de se corriger, de réprimer ses inclinations, de se vouer à la souffrance, de se crucifier ; sans quoi, il ne peut y avoir ni imitation ni amour véritable du Maître auquel on se consacre. C'est donc une grande grâce de trouver un état qui, d'après saint Thomas, « est un holocauste par lequel on s'offre à Dieu tout entier, avec tout ce qu'on possède » ; et où, comme s'exprime saint François de Sales, « on ne demande rien moins de vous que d'être crucifiés, car, en la religion on détruit et on fait mourir la nature, on contrarie les affections et inclinations, pour faire vivre et régner la grâce ».

On y entre pour trouver Jésus seul et se contenter de Lui ; non pas qu'on soit déjà parfait pour y être introduit, mais bien pour le devenir

par la fidélité aux devoirs de la vie religieuse. Le même saint François de Sales nous en trace un tableau frappant, dans son style imagé et original : « Savez-vous ce que c'est que le monastère ? C'est l'académie de la correction exacte, où chaque âme doit apprendre à se laisser traiter, raboter et polir, afin qu'étant bien lissée et explanée, elle puisse être jointe, unie et collée plus justement à la volonté de Dieu... Le monastère, c'est un hôpital de malades spirituels qui veulent être guéris, et pour l'être, s'exposent à souffrir la saignée, la lancette, le rasoir, la sonde, le fer, le feu et toutes les amertumes des médicaments. »

Il n'est pas étonnant que les âmes sincèrement désireuses de se sanctifier et ne désirant mettre aucune borne à leur amour pour Jésus qui les invite à Le suivre jusqu'au Calvaire, quittent le siècle, abandonnent parents, amis, honneurs, richesses, jouissance et liberté, pour se retirer dans la solitude et la paix de la vie religieuse, où, seules avec Dieu seul, elles ne se préoccupent plus que des choses éternelles. Pour trouver Jésus, il faut sacrifier tout ce qui n'est pas Lui. Pour jouir pleinement de Jésus, il faut avoir vidé complètement son cœur et y avoir donné toute la place à son unique et divin Bien-aimé. Voilà ce qui fait les délices des âmes consacrées à Dieu.

SEPTIÈME MOTIF. — *S'assurer de faire en tout la volonté de Dieu.*

Quand il s'agit de tendre à la perfection, le plus grand obstacle, c'est la volonté propre, comme le plus sûr moyen d'y parvenir, c'est de la sacrifier sans merci. C'est en cela surtout que consiste, d'après saint Thomas, l'excellence de l'état religieux. Et c'est précisément parce qu'on a souvent expérimenté les écarts dont la volonté propre est la source et tous les ennuis qui proviennent de l'usage de sa liberté, que l'on est désireux de sacrifier l'une et l'autre, en se liant par les douces chaînes d'or de la vie religieuse, comme s'exprime saint François de Sales : « Les mondains. dit-il, sont attachés à la loi de Dieu par des chaînes de fer ; les religieux (et ceux qui ont soin de leur perfection) le sont par des chaînes d'or ».

Cette servitude toute d'amour n'enlève rien à la grandeur du sacrifice, et le même saint a raison de dire que « c'est un plus grand martyre de persévérer toute sa vie en obéissance, que non pas de mourir tout d'un coup par le glaive ». Mais ce qui donne le courage d'endurer ce martyre, c'est la persuasion qu'en ne faisant plus sa volonté propre on fait la volonté de Dieu. L'état religieux surnaturalise et grandit tout ce qu'on fait. Rien n'y est plus laissé à l'arbitraire ; tout

porte le cachet de la volonté divine. C'est Jésus qui commande et dirige par les supérieurs, c'est sa volonté qui est exprimée par les constitutions, les ordonnances et les divers règlements de la communauté. « La boussole divine, dit encore le saint évêque de Genève, c'est Notre Seigneur, la barque ce sont les Règles, ceux qui la conduisent sont les Supérieurs. »

Peu importe ce qui lui est commandé, le religieux sait qu'il fait toujours la volonté de Dieu et qu'il ne peut jamais se tromper en la faisant. Quelle consolation pour une âme qui aime Jésus, d'être toujours ainsi sous la dépendance et la conduite personnelle de Celui à qui elle s'est consacrée sans retour! Quelle sécurité dans l'emploi des moyens de sa perfection, et quel puissant secours pour s'habituer à mourir à elle-même et à surnaturaliser les moindres actes de sa vie!

Cette réconfortante perspective pousse bien des âmes vers le port assuré de la vie religieuse. Abdiquer sa volonté propre pour ne plus faire en tout que la volonté de Dieu, c'est déjà se soustraire à une grande responsabilité et s'assurer des jours de paix et de bonheur. Il n'y a plus place pour l'inquiétude, car on se laisse conduire en tout. On ne connaît plus ni les désirs ni les préférences, car on ne veut que ce que Dieu veut et ce qu'il nous demande par l'obéissance.

« Celui qui n'a pas la fièvre de la volonté propre, dit saint François de Sales, se contente de tout, pourvu que Dieu soit servi ; il ne se soucie pas de quelle manière Dieu l'emploie ; pourvu qu'il fasse la volonté divine, tout lui convient. »

Ce genre de vie maintient l'âme dans un esprit surnaturel constant, et c'est une des raisons qui la rendent parfaite. Aussi, on peut assurer sans crainte qu'une âme qui persévère dans cette voie arrivera infailliblement à la perfection. Elle est établie en Dieu et elle y demeure, selon ce que dit l'apôtre saint Jean : « Le monde passe... mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (I Jean, ii, 17). A l'exemple de Jésus, qui faisait sa nourriture de la volonté de son Père et qui est mort pour l'accomplir, « Père, non ma volonté, mais la vôtre », elle vole au sacrifice de la vie religieuse, pour de là s'envoler au ciel, comme le lui a promis Jésus : « Celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux » (Mat., vii 21).

Huitième motif. — *Vivre de solitude et de prière.*

Les bruits du monde fatiguent et nuisent à la paix de l'âme. Les exigences des relations sociales deviennent souvent une lourde servitude. Les joies terrestres, même les plus pures, finis-

sent parfois par lasser. Tout au moins, le vide que laissent naturellement dans l'âme les choses d'ici-bas, fait soupirer après la solitude où l'âme se retrouve seule avec son Dieu et peut s'occuper librement des choses éternelles. « Je conduirai l'âme dans la solitude et je parlerai à son cœur », dit le Seigneur, dans le prophète Osée (II, 14).

L'auteur de l'Imitation dit sagement que « celui qui se propose et désire de parvenir aux choses intérieures et spirituelles, doit imiter Jésus et s'éloigner de la foule ». C'est le premier sentiment qu'éprouve une âme qui veut devenir intérieure : se séparer du monde et se débarrasser de ses mille soucis, sans quoi la parole de Dieu ne peut se faire entendre, ou si elle est entendue, elle n'est pas suffisamment comprise.

Saint Bernard fait la même recommandation : « Si quelqu'un désire entendre la voix de Dieu, qu'il se retire dans la solitude. Si vous préparez votre oreille intérieure à la voix de Dieu, à cette voix plus douce que le miel, fuyez les embarras extérieurs, afin que, l'âme dégagée et libre, vous puissiez dire avec Samuel : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute ».

La solitude est le secret des grandes choses ; son langage est pour l'âme toute une prédication, selon ces paroles de saint Jérôme : « La solitude est par elle-même une prédication à la vertu ;

on se prépare le ciel, quand on s'éloigne du monde ». Celui qui y persévère se rapproche toujours davantage de Jésus, qui habite les lieux solitaires où Il se communique aux âmes. « Plus une âme, dit saint Ignace, garde la solitude et se dégage de tout le reste, plus elle se met en état de chercher et de trouver son Créateur. »

Les charmes de la solitude ne sont bien compris que de ceux qui les ont expérimentés. Cette vie seul à seul avec Dieu, dans le secret de sa cellule, est vraiment un avant-goût du ciel, et l'on comprend que saint Jérôme ait pu écrire : « Regardez votre cellule comme un paradis », et que saint Basile se soit écrié : « O cellule où se négocie le ciel ! Heureux commerce, où l'on échange la terre avec le ciel, ce qui passe avec ce qui ne passe jamais ».

Quand saint Bernard dit « qu'on monte directement de la cellule au ciel », c'est parce que l'union qui s'est établie entre Jésus et l'âme dans la solitude a créé entre eux une intimité que la mort même ne peut briser et qui réclame de se continuer dans l'éternité.

Cette vie d'intimité avec Jésus est le fruit de la prière tout autant que de la solitude ; c'est pourquoi ces deux attraits ne vont pas l'un sans l'autre. Qui désire être solitaire, est en même temps porté à la prière ; qui se complaît dans la

prière, cherche la solitude. C'est la prière qui remplit la solitude, comme c'est la solitude qui prédispose à la prière.

La vie religieuse a cela de particulier que, outre la séparation du monde et la solitude, elle consacre de longs moments à la prière et rend plus intimes les rapports avec Dieu. Le précepte de Jésus : « Il faut toujours prier et ne se lasser jamais » (Luc, xviii, 1), s'y accomplit tout naturellement par le mouvement régulier des nombreux exercices de piété qui font partie du règlement quotidien.

A l'exemple du roi-prophète, le religieux peut s'écrier : « O Dieu, ô mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore, mon âme a soif de vous... Seigneur, je pousse des cris vers vous ; ma prière s'élève à vous avant l'aurore ».

« Jésus, lisons-nous en saint Marc (i, 25), se levait de grand matin et s'en allait prier dans un lieu désert » ; Il se retirait souvent à l'écart et sur les montagnes, pour se livrer à la prière. Admirable modèle que le religieux a sans cesse devant les yeux et qu'il s'applique à imiter, attiré par les douceurs incomparables de ces divins colloques avec le Dieu de son cœur. Ses chants sont des prières et ses prières des chants, selon la gracieuse comparaison qu'en fait saint François de Sales : « Les religieux et les religieuses, dit-il, qu'est-ce autre chose sinon

des oiseaux enfermés dans leurs monastères, comme dans des cages, pour chanter sans cesse les louanges de Dieu ? Certes nous pouvons bien dire que tous leurs exercices sont autant de cantiques nouveaux qui annoncent les divines miséricordes et qui provoquent continuellement les hommes à louer la divine bonté ».

Une âme de solitude et de prière est une âme qui se sanctifie. Voilà pourquoi celles qui tendent à la perfection vont s'abriter dans les cloîtres à l'ombre des autels.

NEUVIÈME MOTIF. — *Vivre dans une intimité plus grande avec Jésus.*

Une âme qui aspire à la perfection est sans cesse à la recherche de Jésus. Elle pense à Lui, elle Le désire, elle L'appelle, elle se plaît dans sa compagnie, elle soupire après une union toujours plus grande avec Lui et elle n'a de repos qu'elle ne soit parvenue à cette intimité ineffable que Jésus Lui-même appelle l'union dans l'unité : « Père, je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité » (JEAN, XVII, 23).

Pour chercher Jésus, elle s'éloigne du monde ; pour Le trouver, elle pénètre dans le sanctuaire de la vie religieuse ; pour Le posséder, Lui seul, elle se dépouille de tout le créé ; pour jouir de Lui, elle renonce à toutes les joies terrestres ; pour croître dans son amour, elle se renonce, se

sacrifie et s'immole ; pour ne faire qu'un avec Lui, elle s'abandonne à son action divine qui la transforme en Lui.

Peut-il y avoir une fin plus sublime à atteindre ? Peut-on rêver un plus divin idéal ? Peut-on trop tôt quitter le monde et s'envoler dans les asiles bénis où Jésus attend amoureusement les âmes privilégiées dont Il a résolu de se faire des épouses ?

C'est surtout l'amour divin qui détache du monde et donne le courage de faire tous les sacrifices. Il n'y a pas de plus belles vocations que celles que l'amour inspire, que l'amour dirige et que l'amour couronne. Jésus en est le principe et la fin ; Il est l'unique désiré, l'unique aimé, l'unique possédé.

« Ou rien, ou Dieu, s'écrie saint François de Sales, car tout ce qui n'est pas Dieu, ou n'est rien, ou est pire que rien. » Et comme dans l'amour divin, il n'y a pas à craindre de dépasser les bornes, selon ce qu'il dit encore : « Quel bonheur d'aimer sans crainte d'excès ! Or, il n'y en a jamais quand on aime Dieu », il n'y a pas davantage de raison de limiter l'union que l'âme veut contracter avec Jésus.

Mettant en pratique la recommandation du divin Maître, qui invite à « demeurer dans son amour » (Jean, xv, 9), elle y trouve son repos et son centre de vie, selon ce que dit saint

Jean (I JEAN, IV, 16) : « Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui ».

Il n'y a pas ici-bas de perfection plus élevée, d'après saint Antonin : « Faire de l'union avec Dieu la vie de son âme, dit-il, est le comble de la perfection ». Il ne peut donc y avoir de motif plus noble et plus parfait d'embrasser la vie religieuse que celui d'atteindre à un amour plus ardent et à une union plus étroite avec Jésus.

Puisse Jésus multiplier dans son Eglise ces âmes bienheureuses éprises de la sainte passion de l'amour crucifié et de l'intimité divine !

DIXIÈME MOTIF. — *Le zèle du salut des âmes.*

L'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu. Plus on aime Dieu, plus on éprouve le désir de le glorifier par le salut et la sanctification des âmes. « Le zèle, dit saint Thomas, vient de l'intensité de l'amour » ; c'est pourquoi les saints qui aiment si ardemment, ne connaissent aucune borne à leur dévouement et à leur esprit de sacrifice. Pour une âme à sauver, ils donneraient leur vie ; à l'exemple de Jésus qui est mort pour tous et pour chacun en particulier.

Calquant leur amour du prochain sur le modèle de celui de Jésus, les âmes éprises de la gloire de leur Maître et du salut des âmes aspirent à se dépenser et à s'immoler. Les paroles

du Sauveur résonnent sans cesse à leur oreille : « Allez, enseignez toutes les nations » (MATT., XXVIII, 19), et elles scrutent l'horizon pour savoir où elles vont diriger leurs pas. La prière, le sacrifice, l'apostolat les attirent ; désireuses de s'y consacrer tout entières, elles vont ou s'enfermer dans les cloîtres, à l'exemple de la grande sainte la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou se vouer aux œuvres multiples et diverses auxquelles sont consacrés tant d'Instituts religieux, ou s'enrôler sous la bannière des missionnaires que la soif des âmes conduit jusqu'aux extrémités du monde.

On comprend que des désirs de zèle aussi ardents réclament des théâtres d'action plus vastes et des moyens de sanctification plus grands. La vie religieuse, avec ses organisations spéciales et ses immenses secours, fournit les unes et les autres.

Aux âmes apôtres par la prière et le sacrifice, elle donne le monde entier comme champ d'action : dans la solitude, le silence et l'union à Jésus, ces privilégiées du cloître deviennent les précieuses coopératrices des missionnaires et de tous les prédicateurs de la parole de Dieu, selon que l'écrivait aimablement saint François de Sales à une religieuse : « Nous ressemblons aux orgues, où celui qui met le souffle fait en vérité presque tout, et n'en porte point la louange.

Priez donc souvent pour moi, et vous prêcherez avec moi ».

Aux âmes apôtres par l'action extérieure, elle confie des ministères appropriés à leurs talents et à leurs aptitudes, et elle en garantit le succès par la sauvegarde des ordonnances régulières et de l'obéissance.

Quand on réfléchit « qu'un seul homme plein du zèle de Dieu suffit pour corriger tout un peuple », comme s'exprime saint Jean Chrysostome, que saint François de Sales a converti plus de soixante-dix mille hérétiques, qu'un saint François-Xavier a évangélisé des nations entières de païens, et que sainte Thérèse, du fond de sa cellule, a sauvé autant d'âmes ; quand on se reporte à quelques années en arrière et que l'on contemple une humble petite Carmélite, Thérèse de l'Enfant-Jésus, laquelle, en ce siècle de plaisir et de jouissance, exerce sur les âmes cet ascendant mystérieux, fruit de son amour pour Jésus, qui en a fait la plus grande thaumaturge du monde et que l'Eglise vient de proclamer la patronne universelle des missions catholiques : on se réjouit à bon droit de voir le zèle des âmes s'emparer de tant de jeunes cœurs, les arracher au monde et les vouer à tous les apostolats dans la vie pénitente et active des communautés religieuses.

Ne confondons pas néanmoins le zèle des âmes

avec l'action purement extérieure et la vie du missionnaire en pays infidèle. L'apostolat peut s'exercer d'une manière discrète et même cachée aux yeux du grand public, de même qu'il peut avoir des modes variés qui ne comportent extérieurement aucun éclat. Il est des œuvres de zèle, au milieu des villes, qui n'attirent aucunement l'attention, ou qui par leur nature doivent être ignorées ; comme il en est d'autres qui, à cause de leur objet, peuvent paraître entourées d'un certain mystère qui n'en fait ressortir que davantage la délicatesse.

L'important, c'est que le salut des âmes soit l'inspiration de tout apostolat, et que l'amour de Jésus en soit la flamme.

CHAPITRE TREIZIÈME

Erreurs et faux prétextes pour retarder l'entrée en religion

Il est évident qu'il peut exister parfois des raisons sérieuses de retarder l'entrée en religion. Il faut savoir agir, dans ces circonstances, avec sagesse, prudence et esprit surnaturel, sans se décourager et sans davantage se relâcher en rien de ses désirs et de ses résolutions. Nous verrons plus loin que ces épreuves, permises par Jésus, peuvent grandement contribuer à affermir la vocation des âmes généreuses qui cherchent sincèrement à accomplir les desseins de Dieu sur elles.

Il n'est pas moins évident que la vocation religieuse n'apparaît pas pour tous sous le même aspect, et que même les âmes qui y sont appelées n'ont pas toujours des idées justes à ce sujet. Le démon, le monde et la nature agissent ou séparément ou simultanément pour obscurcir les esprits et troubler les cœurs. Si on a le malheur de se laisser influencer par les faux prétextes qu'ils mettent en avant pour retarder

l'exécution de ses résolutions, on tombe souvent dans un vrai labyrinthe d'hésitations et on finit par douter des inspirations premières et des lumières qui les ont accompagnées.

Saint Alphonse, dont la science et l'expérience sont connues, pense pareillement : « Qui pourrait dire à combien d'âmes vraiment appelées de Dieu, l'ennemi est venu à bout de faire perdre la vocation, au moyen de tous ces délais et ces tergiversations ».

Il y a à cela deux raisons : la première, c'est que, le temps faisant son œuvre, la ferveur diminue avec la lumière ; et c'est pourquoi saint Jérôme crie à l'âme ainsi exposée : « Hâtez-vous, je vous en prie, coupez plutôt que de délier la corde qui tient votre navire attaché au sol ». La tentation de revenir sur les motifs qui ont tout d'abord déterminé la décision et de les mettre tant soit peu en doute, se présente alors naturellement ; et qui peut prévoir l'effet de cette première infidélité ? « Quiconque, dit Jésus, en saint Luc (IX, 62), ayant mis la main à la charrue, vient à regarder en arrière, n'est pas apte au royaume de Dieu ». Et, ajoute saint Thomas : « Il regarde en arrière celui qui cherche à s'accorder un délai ».

Jésus n'est pas tenu de nous conserver toujours les mêmes lumières. Il a ses heures, à nous d'en profiter. Si le désir de la perfection

s'attiédit dans une âme, Jésus voile dans la même proportion l'éclat de la vérité ; et voyant moins clair, on s'expose à faire fausse route. « Les lumières que Dieu nous envoie, dit saint Alphonse, sont passagères et non permanentes. C'est ce qui fait dire à saint Thomas que les divines invitations à une vie plus parfaite doivent être suivies sans retard ».

Saint Jean Chrysostome, de son côté, écrit : « Quand Dieu nous favorise de semblables inspirations, il veut que nous n'hésitions pas un instant à les suivre. Pourquoi cela ? Parce que le Seigneur aime à voir en nous cette docilité ; plus elle est prompte, plus il ouvre la main pour nous remplir de ses bénédictions. Les délais, au contraire, lui déplaisent beaucoup ; alors il resserre sa main et retient ses grâces, de sorte que celui qui tarde à répondre à sa vocation, parvient avec peine à la suivre et l'abandonne aisément ».

La seconde raison, c'est que, restant dans le monde lorsqu'on a reçu l'appel divin d'en sortir, on en subit plus ou moins la mauvaise influence, et, à son insu d'abord, puis volontairement ensuite, on lui accorde plus qu'il ne faut et on expose ainsi sa vocation. Les libertés que l'on se donne finissent peu à peu par contrebalancer les désirs de perfection ; mélange malheureux de sentiments et de satisfactions, où Jésus a moins

à gagner que le monde. Ce qui fait dire justement à saint Isidore d'Espagne : « Il en est beaucoup qui désirent aller à la grâce de Dieu, mais qui craignent de se priver des amusements du monde ; l'amour de Jésus-Christ les appelle, mais l'amour du siècle les retient. »

En voilà assez, après ce que nous avons déjà dit au chapitre VI, § 5, pour démontrer d'une manière générale les graves conséquences des retards apportés à la réalisation de la vocation religieuse. Ces considérations sont, par elles-mêmes, une réponse suffisante aux justifications que les adversaires voudraient apporter. Voyons cependant en particulier les prétextes plus ordinaires que l'on allègue.

PREMIER PRÉTEXTE. — *Délibérer longtemps.*

Il ne faut assurément pas agir à la légère dans une question aussi importante que celle de la vocation religieuse. Il ne faut pas non plus tomber dans un excès contraire et vouloir prolonger outre mesure le temps de la réflexion. Quand une fois on a senti l'appel et constaté suffisamment la volonté de Jésus à ce sujet, il vaut mieux se préoccuper de prendre les moyens d'y correspondre aussitôt que possible, plutôt que de revenir sans cesse sur des considérations déjà mûries et sur des vérités convenablement établies.

Puisqu'« il est certain que l'entrée en religion est un plus grand bien », dit saint Thomas, et que, par tout ce que nous avons dit, la vocation religieuse est une des plus grandes grâces que Jésus puisse faire à une âme, comment expliquer que l'on soit si peu empressé et que l'on veuille se montrer aussi défiant et aussi exigeant avant de délibérer. S'il était question d'éviter un grand préjudice pour son âme, ce serait un devoir; mais quand il s'agit d'assurer à son âme d'immenses avantages spirituels, cela ne se comprend plus.

Saint Alphonse exprime ainsi son étonnement : « Chose étonnante, dit-il, quand il s'agit d'entrer en religion pour mener une vie plus parfaite et plus assurée contre les dangers du siècle, les gens du monde prétendent que pour prendre une telle résolution, il faut délibérer longtemps et ne pas se hâter de l'exécuter, afin de s'assurer si cette vocation vient réellement de Dieu et non du démon. Mais ils ne parlent point ainsi, lorsqu'il s'agit d'accepter une charge, où l'on court tant de danger de se perdre. Le langage des saints est tout différent ».

Si l'on voulait objecter qu'il est préférable de délibérer longtemps pour ne pas s'exposer à sortir de l'état religieux, après y être entré, le Docteur angélique répond : « Il ne faut pas se laisser détourner ni différer d'entrer en religion, sous

prétexte de délibérer longtemps, parce que quelques-uns ont quitté le monastère et sont devenus pires qu'auparavant ; autrement il faudrait ne pas embrasser la foi, parce qu'il est écrit : Il vaudrait mieux ne pas connaître la voie de la justice, que de l'abandonner après l'avoir connue ».

En outre, le mauvais exemple des autres ne doit pas nous empêcher de faire le bien ; et quand il s'agit de vocation, c'est une question trop personnelle pour qu'elle soit mise en comparaison avec d'autres vocations qui demandent toutes d'être traitées chacune en particulier. Les mêmes grâces peuvent produire des effets diamétralement opposés, suivant les conditions et les dispositions des âmes.

Répétons ici l'invitation de Jésus appelant ses apôtres : « Venez, suivez-moi ». S'ils n'avaient pas immédiatement correspondu à l'appel de leur Maître, ils n'auraient jamais été ses apôtres.

Deuxième prétexte. — *Exiger la certitude.*

Il est bon d'employer les moyens surnaturels de connaître la volonté de Jésus, lorsqu'il s'agit d'embrasser l'état religieux, comme dans toutes les questions où les intérêts sacrés de l'âme sont en jeu. C'est pourquoi il faut prier, réfléchir, au besoin consulter ; mais sans se mettre en peine d'user de moyens extraordinaires et sans oser imposer à Jésus des conditions ni exiger de Lui

des lumières exceptionnelles et des manifestations éclatantes de sa volonté.

Ici le jugement est de mise, autant que la sagesse et l'humilité. Il est bien préférable de marcher sur la terre ferme et de s'avancer dans la voie battue, que de désirer l'extraordinaire, où l'imagination et le sentiment ont souvent autant de part que la réalité. Se montrer exigeant à l'égard de Jésus, pour qu'Il nous fournisse des preuves évidentes de sa volonté, ce serait indélicat et déplacé ; indélicat, car lorsqu'on est ainsi l'objet des prédilections divines, il n'y a pas lieu d'exiger tant de garanties ; déplacé, car un don aussi gratuit que celui de la vocation religieuse interdit à l'âme qui en est l'objet cette espèce de marchandage qui semble dire : prouvez-moi que vous m'offrez ce don et je l'accepterai.

La doctrine de saint Ignace sur ce point est très claire : « Que celui qui désire que Dieu lui fasse connaître ce qu'il veut de lui, n'aille pas s'imaginer qu'il lui tombera du ciel des lettres pour lui révéler les ordres de Dieu à son égard ; mais que, consultant les conseils évangéliques de l'éternelle vérité et appréciant, en vue de la fin pour laquelle il a été créé, les conséquences des diverses alternatives entre lesquelles il a à choisir, il juge du parti qu'il doit adopter et de celui qu'il doit repousser ».

Ce qui paraît étonnant de la part des âmes qui

ont reçu une inspiration de la grâce à embrasser l'état religieux et qui cherchent à avancer sûrement dans cette voie, c'est que pour aller là où Jésus les appelle et leur promet des grâces de choix, elles sont plus hésitantes et plus exigeantes pour acquérir la certitude de cet appel à la sainteté, qu'elles ne le sont pour savoir si Jésus les veut dans le monde, où leur salut est beaucoup plus exposé. Il y a là une véritable inconséquence qui démontre combien il est déraisonnable de prendre ainsi position en faveur du monde contre la vie religieuse.

Saint Ignace, après avoir dit qu'« il faut des signes plus évidents pour décider que la volonté de Dieu est qu'on demeure dans un état où il suffit de garder les commandements que pour entrer dans la voie des conseils, puisque Notre Seigneur a engagé ouvertement à suivre les conseils, tandis qu'il a déclaré qu'il y a de grands dangers à courir au sein des richesses et des délices », s'exprime ainsi : « Quant à ceux qui voudraient qu'un ange descendît du ciel, pour les assurer qu'ils peuvent entrer en religion avec sécurité, ils auraient bien plus besoin d'un ange pour les faire demeurer dans le monde, avec l'assurance de s'y sauver, tant et si grands sont les périls qu'on y rencontre, tandis qu'au contraire les secours y sont rares et peu proportionnés aux dangers qu'on y court ; au lieu que

dans les cloîtres il est facile à celui qui observe sa règle, non seulement de se sauver, mais de devenir saint ».

Saint François de Sales tient le même langage : « Pour savoir si Dieu veut nous voir entrer en religion, il ne faut pas attendre qu'il nous parle *sensiblement* ou qu'il nous envoie quelque ange du ciel pour nous signifier sa volonté ».

Ces témoignages autorisés suffisent pour nous faire comprendre l'inconvenance qu'il y aurait à vouloir exiger de Jésus une certitude de vocation qu'il n'entre pas dans ses desseins de nous donner, et pour nous tenir en garde contre les maximes du monde à l'égard de l'état religieux.

TROISIÈME PRÉTEXTE. — *Beaucoup consulter.*

Sur le point de poser un acte aussi important que celui de tout quitter pour se consacrer au service exclusif de Jésus dans l'état religieux, un conseil sage et surnaturel peut être d'une très grande utilité.

Il ne s'agit point ici de consulter qui que ce soit sur l'excellence intrinsèque de l'état religieux, ce qui ne peut être mis en doute, selon ce qu'exprime le Docteur angélique, lorsqu'il dit que « dans les choses certaines, on n'a pas besoin de conseil, et qu'il est certain que l'entrée en religion, considérée en elle-même, est un bien meilleur, puisque Jésus Lui-même l'a con-

seillée ». Néanmoins l'exécution de ce dessein peut varier selon les circonstances et les personnes ; et c'est pourquoi les aspirants à la vie religieuse ouvrent leur âme à leur directeur de conscience, et le consultent sur le parti à prendre. Connaissant son pénitent, ses défauts et ses vertus, ses inclinations bonnes ou mauvaises, son caractère et son tempérament, le directeur est en mesure, aidé de la prière, de donner une direction sûre et éclairée.

Si l'on n'a pas de directeur attitré, ou si l'on ne croit pas devoir se contenter du sentiment de son confesseur habituel, il faut s'adresser à un homme de Dieu en qui on mette toute sa confiance. « Choisissez un conseiller entre mille », est-il dit dans l'Ecclésiastique (vi, 6). Néanmoins faut-il encore prendre conseil auprès de ceux que l'on sait favorables à la vocation religieuse, sans quoi ils auront vite fait de détourner des saintes aspirations, comme le remarque justement saint Bernard : « Combien, dit-il, qui perdent la vocation sous l'influence de la sagesse maudite du monde, qui éteint en eux le feu sacré dont Dieu voulait les embraser ».

C'est l'enseignement formel des docteurs. D'après saint Thomas, « si on est arrêté par quelque empêchement particulier, il est nécessaire de délibérer à cet égard et de consulter ceux dont on espère du secours et dont on ne

craint pas les entraves ». Suarez s'exprime aussi clairement : « Entre les choses qui sont principalement à observer, quand on demande conseil sur l'entrée en religion, la première c'est qu'on s'adresse à ceux qui peuvent aider ce dessein et non à ceux qui peuvent lui nuire ».

S'il est bon et sage de consulter pour être mieux éclairé et plus affermi dans ses résolutions de vie parfaite, cela n'implique pas l'utilité de multiplier les consultations ; ce qui, au contraire, ne fait que compliquer la situation et aboutir souvent à un pur insuccès. Ces questions d'âme sont trop délicates et trop graves pour les exhiber au premier venu et en faire comme un article d'exposition. Outre que c'est complètement inutile de redire toujours la même chose, il s'établira forcément deux opinions contraires parmi ceux qui seront consultés, qu'ils soient ecclésiastiques ou séculiers, et alors comment pouvoir suivre une direction éclairée ? Le résultat inévitable, c'est qu'après avoir jeté son âme dans le désarroi, on finira par abandonner tout désir sérieux de vie religieuse.

Les saints et les directeurs expérimentés de la vie spirituelle s'élèvent à bon droit contre cette erreur pernicieuse de ne vouloir se décider à entrer en religion qu'après avoir beaucoup consulté. « Il ne faut pas un examen de dix ou douze docteurs, dit ironiquement saint François de

Sales, pour voir si l'inspiration est bonne ou mauvaise, s'il faut la suivre ou non ». « La vie religieuse, dit-il ailleurs, étant conseillée par Notre Seigneur en l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations ? »

Le grand danger, c'est de rencontrer l'obstacle là où l'on cherche le secours. Les esprits inconsidérés qui vont de la sorte, pour ainsi dire, colporter leur âme, en recueillent souvent le contraire de leurs espérances, — comme le remarque saint Thomas : « Les ennemis de l'état religieux disent que personne ne peut entrer dans la voie des conseils s'il n'a consulté beaucoup de monde. Tout homme sensé comprend quels obstacles à la perfection soulève une telle doctrine. En effet, les hommes qui n'écoutent que la chair et le sang, et qui sont toujours en plus grand nombre, détournent les autres des choses spirituelles, plutôt qu'ils ne les y exhortent ».

Il est un autre motif, souvent inconscient, ou que ne veulent pas s'avouer clairement ceux qui agissent ainsi : c'est leur hésitation à l'égard de la vocation religieuse et une certaine espérance de rencontrer un directeur qui, s'il ne les en détourne pas, tout au moins sanctionne leur retard, et, par là, les tranquillise. Ceux-là ne méritent pas d'être éclairés ; ils se trompent eux-mêmes et à l'avance ils font partie de ceux dont parle Jésus « qui sont appelés mais non élus »,

On peut leur appliquer ce que saint Alphonse dit de ceux qui prient, non avec l'intention de connaître la volonté divine sur eux, mais avec le désir d'amener Jésus à penser comme eux : « Celui qui prie Dieu de l'éclairer sur le choix d'un état, sans être dans l'indifférence, et qui, au lieu de se conformer à la volonté de Dieu, demande plutôt que Dieu se conforme à la sienne, ressemble à un pilote qui feint de vouloir, mais qui en réalité ne veut pas que son vaisseau avance ; il commence par jeter l'ancre à la mer, et ensuite il tend les voiles. Le Seigneur ne communique pas sa lumière aux personnes ainsi disposées. Si, au contraire, vous le suppliez avec une généreuse indifférence et avec la résolution de suivre sa volonté, il vous fera connaître clairement l'état qui est le meilleur pour vous ».

Quatrième prétexte. — *Devoirs exagérés envers les parents.*

Sans revenir sur ce que nous avons déjà dit des parents, dans le chapitre des objections contre la vocation religieuse, et sans empiéter sur ce que nous dirons encore dans les causes d'infidélité à la vocation, nous croyons bon de dire un mot sur ce sujet relativement au retard apporté à l'entrée en religion.

Les parents sont certainement ceux qui ont le plus de droit à la reconnaissance et à l'affection,

Tout ce que les enfants peuvent faire pour eux est digne de louange et en harmonie avec ce qu'ils leur doivent. Cependant rien, en cela, ne doit nuire aux intérêts sacrés des âmes. C'est pourquoi les devoirs d'affection filiale sont subordonnés à la vocation religieuse, quand elle existe. Si, en se faisant religieux, on cessait d'aimer ses parents, il y aurait contradiction entre deux devoirs ; mais il n'en est pas ainsi, et, tout au contraire, les services spirituels que les enfants rendent à leurs parents dans la vie religieuse l'emportent sur les services temporels qu'ils peuvent leur rendre dans le monde.

C'est donc répondre à une première objection qui semblerait justifier les retards d'entrée en religion, sous prétexte de l'affection due aux parents, selon l'enseignement de saint Thomas : « Le précepte qui ordonne d'honorer ses parents s'étend non seulement aux secours temporels, mais encore aux secours spirituels et au respect qu'on leur doit. C'est pourquoi ceux qui sont en religion peuvent accomplir ce précepte en priant pour leurs parents, en leur témoignant du respect et en les aidant autant que des religieux peuvent le faire ».

A plus forte raison, l'opposition des parents à l'entrée immédiate en religion ne peut être une indication des volontés divines ; et ce serait se faire grandement illusion que de confondre ainsi

deux devoirs, dont l'un est forcément subordonné à l'autre, et de trouver une lumière divine là où il n'y a qu'un sentiment naturel.

Le saint et savant Evêque de Genève va nous donner sur ce point la vraie doctrine. « Vous avez tort, dit-il à l'une de ses dirigées, d'appeler volonté de Dieu les empêchements qui sont mis à l'exécution de cette aspiration, et pouvoir de Dieu, le pouvoir de ceux qui vous empêchent de le réaliser ». Ailleurs, il est plus explicite : « Vous craignez que votre désir de vous retirer du monde ne soit pas selon la volonté de Dieu, puisqu'il ne se trouve pas conforme à la volonté de ceux qui ont de sa part le pouvoir de vous commander et le devoir de vous conduire. Si vous parlez de ceux que Notre Seigneur vous a donnés pour vous commander dans les choses domestiques et temporelles, vous vous trompez vous-même de les croire dans les choses dans lesquelles ils n'ont point d'autorité sur vous. »

En s'attachant fortement à Jésus et en ravivant dans son âme le désir de Lui plaire et de ne vivre que pour accomplir ses saintes et adorables volontés, on réussit à établir l'équilibre normal entre les divers sentiments du cœur et à marcher sans erreur et sans illusion dans la voie de la vérité et des vues divines. C'est le grand moyen de se conserver généreusement fidèle à sa vocation. Que tous l'expérimentent.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Récompenses de la fidélité à la Vocation Religieuse

La vocation religieuse étant fondée sur l'amour et le sacrifice doit nécessairement être la source de bien grandes grâces. L'amour est la cause génératrice de toutes les vertus et, par cela seul, il procure à l'âme des biens inestimables. Le sacrifice qui est à la fois une manifestation et un aliment de l'amour, fournit à la vertu un fondement de stabilité qui assure la perfection et garantit la persévérance. Ce qui fait dire à saint Bernard que « la religion est un véritable paradis où viennent en abondance les plus précieuses vertus ».

En aimant Jésus d'un amour crucifié, comme on L'aime lorsqu'on quitte tout et qu'on se renonce soi-même, pour se contenter de Lui et ne plus vivre que pour Lui, on est déjà récompensé par le fait du choix que Jésus a fait de nous et par l'honneur d'être consacré exclusivement à son service. Jésus cependant a daigné nous dire quelle admirable récompense Il réserve à ceux

qui veulent devenir plus particulièrement ses disciples. « Quiconque, dit-il, aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme et ses fils, ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle » (MAT., XIX, 29).

Quelle splendide promesse ! Quel étonnant échange : des biens éternels en retour de biens périssables ! « Pour un rien qu'ils quittent pour Dieu, dit saint François de Sales, Dieu leur donne des récompenses incomparables, tant en cette vie qu'en l'autre ».

Sans vouloir énumérer tous les bienfaits qui sont la conséquence de la fidélité à la vocation, nous indiquons ceux que nous regardons comme les principaux pendant la vie, à la mort et au ciel.

1. — *La paix.*

Jésus se plaisait à parler de paix et à la donner à ses Apôtres. Lorsqu'Il leur apparaissait après sa résurrection, c'était son salut ordinaire : « Que la paix soit avec vous ». Pendant sa vie, Il leur disait avec une certaine insistance : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix » (JEAN, XIV, 17), mais, ajoutait-il, « Je ne vous la donne pas comme le monde la donne ».

Cette paix de Dieu « qui dépasse tout sentiment », comme parle saint Paul (PHIL., IV, 7), c'est celle du religieux.

Paix, dans le calme de l'esprit qui n'est plus sollicité par les mille riens du monde, qui n'est plus troublé par le bruit des plaisirs et des affaires terrestres, qui s'est débarrassé des soucis et des sollicitudes, des vanités qui attirent et des préoccupations qui absorbent, pour ne plus se fixer que sur les choses éternelles.

Cette mort au monde que pratique le religieux est pour lui la cause d'une jouissance incomparable dans une liberté et une tranquillité d'esprit qui est un des trésors de la vie religieuse. « Le vrai religieux, dit, en effet, saint Antonin, est libre des inquiétudes du monde auquel il est mort, libre aussi des soucis des parents, afin qu'il puisse servir Dieu avec plus de tranquillité ».

Paix, dans le repos du cœur qui a brisé tous les liens qui le retenaient dans le monde, qui s'est vidé de toute affection purement humaine, qui s'est interdit toute attache aux choses d'ici-bas, et qui a recouvré, par tous ces sacrifices, une paix intime et profonde dans laquelle il se complaît et se repose. « Le seul contentement d'avoir tout quitté pour Dieu vaut mieux que mille mondes », dit saint François de Sales. C'est ce qui explique que rien ne manque au cœur du religieux. Il a trouvé plus pleinement son Dieu, il le goûte et s'en rassasie, sans plus se soucier de ce qu'il a laissé dans le monde. Jésus lui suffit.

2. — *La satisfaction d'avoir échappé aux vanités et aux dangers du monde.*

Nous n'hésitons pas à classer cette satisfaction spirituelle parmi les récompenses accordées dès cette vie aux religieux. Que le sacrifice de quitter le monde ait été pour eux plus ou moins grand, suivant les cas, pour tous il a eu comme résultat de les éloigner du danger et de les mettre à l'abri des atteintes du mal qui, dans le monde, fait tant de victimes.

En se rappelant les pièges tendus à l'innocence, les mille suggestions trompeuses d'un monde pervers et hypocrite, les vanités sans nombre qui encombrent la vie mondaine, la perte irréparable d'un temps aussi précieux que celui qui nous permet d'acheter le ciel, l'aveuglement et l'indifférence dans lesquels vit la majorité des hommes, en un mot, ce néant absolu de tout ce qui passe sans retour ; l'âme est comme prise de vertige en face d'une semblable coalition d'ennemis et de moyens infernaux, et elle ne trouve plus d'expressions pour bénir le ciel et pour apprécier la grâce immense qui lui a été faite.

C'est alors qu'elle s'attache plus que jamais aux engagements sacrés par lesquels elle s'est amoureusement liée à son Bien-Aimé, et qu'elle savoure avec délices les joies de sa compagnie et les suavités de ses divins entretiens. Toute

heureuse « d'avoir échappé aux filets du chasseur », comme disent nos saints Livres, elle regarde, de sa forteresse élevée, tous ces feux follets qui se croisent dans la plaine et elle plaint les pauvres mortels qui vivent encore au milieu de ces mensonges qui les amusent et de ces poisons qui leur donnent la mort.

« O enfants des hommes, s'écrie le psalmiste, pourquoi aimez-vous la vanité et vous attachez-vous au mensonge ? » (Prov., iv, 4). Ce qui fait dire à saint Bède : « Tous ceux qui aiment le monde sont des chercheurs de bagatelles ». Mais, selon saint Bernard, bagatelles qui donnent la mort : « Vivre pour le monde, c'est la mort ; seule l'âme qui est morte au monde vivra ».

Les religieux ne remercieront jamais assez Jésus de les avoir sortis du monde et de les faire vivre de lumière et de vérité. Qu'ils perdent le monde de vue et s'habituent à demeurer dans les hauteurs, comme les oiseaux du ciel qui voltigent dans les airs, selon l'aimable comparaison de saint Jean Chrysostome : « Ne descendons pas au milieu du monde, mais cherchons le ciel. Tant que les oiseaux se tiennent dans les airs, on ne les prend pas facilement ; tant que l'homme contemple le ciel et qu'il s'y élève, ses ennemis ne peuvent le prendre facilement dans leurs filets ni dans leurs pièges. Le démon et le monde sont des chasseurs ; plaçons-nous au-dessus d'eux

pour ne pas être arrêtés ni mis à mort par eux ».

3. — *La joie dans le sacrifice.*

Le bonheur n'est pas toujours dans la jouissance, il est parfois dans le sacrifice, comme lorsqu'on éprouve de la satisfaction de supporter quelque chose de pénible et de douloureux pour quelqu'un que l'on aime. Cette joie naturelle devient surnaturelle, et par conséquent plus pure et plus grande, quand les sacrifices sont faits par amour de Dieu.

Le religieux les a tous faits, et c'est pourquoi sa joie l'emporte sur toutes les joies naturelles et prend les proportions de son amour. Ne mettant plus aucune borne à l'amour qu'il porte à Jésus, qu'il a choisi pour son unique Bien-aimé, il n'en met pas davantage au désir qu'il a de souffrir et de se sacrifier pour Lui. Souffrir, pour lui, c'est aimer ; se sacrifier, c'est prouver son amour. Aimer et souffrir, souffrir et aimer, ce sont les deux ailes puissantes qui l'aident à voler vers la perfection.

Il trouve dans les sacrifices qu'il a faits, en abandonnant le monde et en renonçant à toutes les joies terrestres, le plus doux et le plus réconfortant souvenir, car c'est pour Jésus qu'il a tout sacrifié, et il met son bonheur à renouveler sans cesse cet holocauste qu'il a fait de tout lui-même. C'est ainsi qu'il entretient et ravive son amour,

et qu'il réalise la parole du Sauveur assurant que « son joug est doux et son fardeau léger » (MAT., XI, 30). Saint Augustin a raison de dire que « le joug de Jésus-Christ n'est pesant que pour ceux qui n'ont pas l'amour de Dieu ».

La vie du religieux étant une ascension constante dans la perfection, est forcément une vie de sacrifice et de mortification. Il s'agit d'imiter Jésus et de Le suivre jusqu'au calvaire. C'est l'ambition suprême de son âme, et c'est pourquoi il court au-devant des sacrifices et des immolations. Il est altéré de souffrance autant que d'amour. Il rencontre dans sa vie quotidienne et dans la pratique généreuse de ses vœux de perpétuelles occasions de se renoncer et de se sacrifier, et il y met toute son ardeur. Chaque renoncement nouveau accroît son bonheur, car son amour se nourrit de sacrifice.

Saint Alphonse a bien raison de dire que « les bons religieux, enfermés dans leurs cellules, quoique mortifiés, méprisés et pauvres, vivent plus contents que les gens du monde, malgré toutes leurs richesses, toutes leurs pompes et tous les plaisirs dont ils jouissent ».

Cela ne veut pas dire toutefois qu'il n'y a pas des moments de lutte et des heures de tristesse ; mais l'amour rend courageux et finit par rendre doux ce qui était amer, par faire goûter des charmes là où la nature n'éprouvait d'abord

qu'amertume et dégoût. C'est la leçon d'expérience que nous donne le même saint Docteur, qui s'y connaissait en fait de vocations : « Il est vrai, dit-il, que, dans les commencements, la privation des sociétés et des amusements du monde, les observances de la communauté, les règles paraissent des épines ; mais ces épines, quand on en supporte avec courage et amour les premières piqûres, se changent en fleurs et en délices célestes ».

Il ne faut donc pas confondre la joie sensible avec la joie intime de l'âme, pas plus qu'il ne faut faire consister l'amour dans la consolation mais, au contraire, dans la générosité et la constance de la volonté. Nous avons en cela un modèle parfait en Jésus, notre divin Maître, que saint François de Sales nous met opportunément devant les yeux. « L'amour de Dieu ne consiste point en consolation ni en tendresse ; autrement Jésus n'eût pas aimé son Père, lorsqu'il était triste jusqu'à la mort, et qu'il criait : Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Et c'était alors toutefois qu'il faisait le plus grand acte d'amour qu'il est possible d'imaginer ».

La récompense donnée aux religieux, de comprendre le prix de la souffrance et de les entraîner dans la voie de l'amour crucifié, est donc très grande. Elle leur présage des joies inesti-

mables et toutes divines, à l'exemple de saint Paul qui s'écriait : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations » (II Cor., vii, 4), et elle leur assure des joies éternelles dans la Patrie. « Heureux, dit l'auteur de l'Imitation, le religieux désolé, pour qui le monde n'est qu'un exil, le ciel la patrie, la cellule le paradis. »

4. — *L'épanouissement de l'âme.*

La tristesse n'a jamais habité les cloîtres. Il y a trop de vrai bonheur, quand on s'est éloigné radicalement du monde et consacré au service du Seigneur, que saint Paul appelle « le Dieu de toute consolation » (II Cor., i, 3), pour que l'âme, soulagée du poids des frivolités mondaines et n'ayant plus à s'occuper que des choses éternelles, ne soit pas profondément heureuse.

En fait, elle a tout quitté et elle ne désire plus rien : elle est en repos. Elle a rompu toutes les attaches, et elle s'élève vers les hauteurs de la perfection : elle est libre. Elle a fermé son cœur du côté de la terre et l'a ouvert tout grand du côté du ciel : Jésus vient y déverser ses joies ineffables et ses douceurs divines. Comme une fleur qui ouvre sa corolle pour recevoir la chaleur bienfaisante du soleil, elle aspire l'amour qui fait les saints et ravit les bienheureux.

Rien ne lui manque. Elle trouve tout en Jésus son époux ; sa compagnie fait ses délices, son

amour la transporte. Elle se sait aimée, malgré ses misères, et c'est ce qui soutient sa confiance. Sa vocation lui dit éloquemment jusqu'à quel point elle est privilégiée, et elle comprend qu'elle sera aimée sans fin, si elle est fidèle. Ces pensées lui sont une source de joies et de vrais ravissements. « Vivez plein de joie, lui crie saint François de Sales. Notre Seigneur vous aime, et Il vous aime avec d'autant plus de tendresse que vous avez plus d'infirmités ».

Chaque fois qu'un sacrifice nouveau se présente, la pensée de l'amour qu'elle a voué à Jésus ranime son courage, et, comme elle n'accepte aucun partage dans son cœur, sa joie est de multiplier, quoi qu'il lui en coûte, les privations et les dépouillements. Elle comprend que « pour être toute à Dieu, selon l'expression du même saint, il faut dire adieu dans son cœur à tout ce qui n'est pas Dieu ».

Tous ceux qui ont expérimenté la joie intime remplissant l'âme après un grand sacrifice accepté et offert généreusement à Jésus, peuvent se faire une idée des joies et des douceurs surabondantes qui inondent l'âme religieuse qui a tout donné et ne s'est plus réservé que le pouvoir d'aimer son Dieu.

Ce qui contribue puissamment à plonger l'âme religieuse dans une joie continuelle, c'est la pensée qu'elle n'appartient plus qu'à Jésus et que

rien ici-bas ne pourra la séparer de son Bien-Aimé. Les paroles enflammées de saint Paul lui deviennent un chant de reconnaissance et d'amour : « Qui donc nous séparera de l'amour du Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou la persécution, ou le glaive ? Mais en tout cela nous demeurons victorieux par Celui qui nous a aimés. Car je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, manifesté dans le Christ Jésus Notre Seigneur » (Rom., viii, 38, 39).

5. — *Les manifestations de Lui-même que Jésus fait à l'âme religieuse.*

« Ma fille, ne pense qu'à moi ; si tu le fais, je penserai sans cesse à toi », disait Jésus à sainte Catherine de Sienne. Dans le monde, au milieu de tant de soucis et de dissipation, il est difficile de fixer de la sorte son esprit sur Jésus ; une fois détaché de tous les embarras du siècle et après avoir conquis la pleine liberté de disposer de soi-même, le recueillement est plus facile, la possession des facultés de son âme rend le commerce avec Jésus plus habituel et plus fructueux.

Il s'établit entre Jésus et l'âme un va et vient continu de pensées, de désirs, d'amour et de tendresse, qui fait le charme de la vie et donne à la vocation religieuse le cachet d'une véritable béatitude.

L'amour dont Jésus est l'objet de la part de l'âme religieuse, et les tendresses divines dont celle-ci est comblée par Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, les porte impérieusement l'un vers l'autre. Le bonheur de l'âme est de penser à Jésus et d'en parler : « Si vous aimez bien Jésus, dit saint François de Sales, vous vous plairez à penser souvent à Lui, à Lui parler et à parler de Lui ». Le bonheur de Jésus est de prendre ses complaisances dans l'âme qui L'aime. « Le Seigneur déclare Lui-même qu'il chérit tellement une âme qui tend à la perfection, qu'il semble n'aimer que celle-là : Una est columba mea, perfecta mea », selon saint Alphonse ; lequel rapporte également que sainte Thérèse, apparaissant après sa mort à une de ses religieuses, lui révéla que Dieu aime plus une âme qui s'est donnée entièrement à lui, que des milliers d'âmes tièdes et imparfaites.

Mais l'amour du Cœur de Jésus ne va pas sans une manifestation de sa divine Personne. C'est Lui-même qui nous l'apprend et nous le promet. « Celui qui m'aime, lisons-nous en saint Jean (xiv, 21), sera aimé de mon Père, et je l'aimerai,

et je me manifesterai à lui ». Se manifester, pour Jésus, c'est se communiquer ; se communiquer, c'est se donner ; se donner, c'est aimer ; aimer, c'est s'unir ; s'unir dans les lumières de la vérité et dans les ardeurs divines de l'amour, c'est la béatitude.

Voilà ce que Jésus réserve aux âmes généreuses et aimantes dans l'état religieux. C'est déjà le ciel, puisque, comme Il l'enseigne, « la vie éternelle consiste à vous connaître, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (Jean, xvii, 3).

Jésus se plaît à se révéler à l'âme qui veut Le connaître. Lui-même ravive en elle l'ardeur de ces désirs, pour ensuite les récompenser par des lumières plus vives sur sa divine Personne et ses perfections infinies, par une intelligence plus grande de ses mystères, par une science plus profonde de ses enseignements, par une compréhension plus nette des secrets de son Cœur, par une manifestation plus intime de ses adorables volontés et par une participation plus abondante à la vie dont Il est la source et le principe essentiels.

Après cela, il n'y a plus place dans l'âme du religieux pour d'autres aspirations. Tous ses désirs sont comblés. Il ne veut plus connaître d'autre science, à l'exemple du grand Apôtre, que celle de Jésus. Il tient son âme fixée sur son

adorable Maître, et il attend qu'Il daigne soulever un peu plus le voile qui cache ses perfections infinies, afin de s'unir à Lui dans une plus grande lumière de vérité.

Cette récompense incomparable de la vocation religieuse met le couronnement aux grâces sans nombre dont l'état de perfection est la source. En vivant de sacrifice, de renoncement, de générosité, de délicatesse et de fidélité, l'âme ouvre les portes toutes grandes à l'amour, et l'amour l'introduit dans l'intimité du Bien-Aimé qui n'aspire qu'à se révéler à ceux qui Le cherchent et qui L'aiment.

Cette manifestation que Jésus fait de Lui-même s'adresse à la fois à l'esprit et au cœur. L'intelligence perçoit et est ravie d'admiration ; le cœur est attiré et se livre dans l'enivrement de l'amour. Dans un tel rayonnement de vérités lumineuses et de charité divine, la terre ressemble déjà au ciel et l'on est bien près d'entrer dans la pleine lumière de l'éternité.

6. — *Une sainte mort.*

La mort, dans la vie religieuse, a un cachet tout particulier de calme, de sérénité, de douce joie, de confiance et d'abandon, qui provient de la nature même de l'état religieux. Il n'y a plus pour le religieux mourant les sacrifices et les regrets qu'occasionnent la perte des biens de ce

monde. Il y a longtemps qu'il a joyeusement renoncé à tout ce qui est terrestre ; et ce dépouillement qui, pour le grand nombre, se fait à la mort, il a été fait par lui au moment où, comprenant toute la vanité des choses d'ici-bas, il les a échangées pour des biens impérissables et éternels.

Il n'y a pas davantage pour lui les déchirements du cœur qui se produisent à l'heure de la suprême séparation ; déjà il a renoncé aux affections humaines, et il s'est séparé des siens pour suivre de plus près l'unique Bien-Aimé à qui il a consacré sa vie.

Il n'éprouve pas, comme tant d'autres, l'impression pénible que la mort, de même qu'une main de fer, produit sur celui qu'elle saisit pour lui enlever la vie ; il s'est fait depuis longtemps à cette pensée, il n'en éprouve aucune surprise ; et pour que la mort ait moins à lui enlever, il a déjà abdiqué sa liberté en la soumettant à l'obéissance et il s'est préparé de longue date à se laisser prendre ce que seule la mort est capable de lui ravir.

Quel inappréciable avantage de pouvoir ainsi attendre la mort, après s'y être pieusement préparé. « Ceux qui partent à l'improviste, dit saint François de Sales, sont excusables de n'avoir pas pris congé de leurs amis, et de partir en mauvais équipage ; mais ceux-là ne le sont pas

qui ont su à peu près le moment de leur voyage. Il faut se tenir prêts, non pas pour partir avant notre heure, mais pour l'attendre avec plus de tranquillité ».

Pour le religieux, comme pour tous les mortels, la mort arrive parfois d'une manière soudaine ; « elle a, selon l'originale expression du même saint, des pieds de coton ; elle vient si doucement qu'on ne s'en aperçoit pas ». Mais elle ne lui est pas imprévue ; au contraire, toute sa vie il l'a eue devant les yeux, et il s'est appliqué à la pratique de toutes les vertus, afin de se mettre en état de bien mourir et de s'assurer les grâces si nécessaires à ce moment suprême.

Saint François de Sales nous représente cette pensée, dans un style imagé : « Nourrissez-vous souvent de cette bonne pensée, que nous marchons en ce monde entre le paradis et l'enfer ; le dernier pas sera celui qui nous mettra dans notre demeure éternelle ; et comme nous ne savons quel sera le dernier, pour bien le faire il faut s'appliquer à bien faire tous les autres ».

Voilà l'apprentissage qui se fait dans la vie religieuse et pour lequel il est si avantageux de tout sacrifier, avant que la mort nous force à le faire. Voilà également ce qui enlève à la mort bien de ses horreurs, comme il est dit au livre de la Sagesse (III, 1) : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et les horreurs de la mort ne

les atteindront pas ». Bien plus, la mort est douce à ceux qui s'y sont saintement préparés. « La mort de celui qui craint Dieu sera douce », lisons-nous dans l'Ecclésiastique (I, 13) ; et saint Augustin, renchérissant sur le texte sacré, dit que « les justes qui s'arment de patience pour vivre, trouvent des délices dans la mort ».

On comprend, après cela, que l'Eglise s'écrie avec le Psalmiste (CXV, 15) : « La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur » ; et, selon qu'il est écrit dans l'Apocalypse (XIV, 13) : « Combien sont heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! » Mais, dit saint Alphonse, « quels sont ces morts bienheureux qui meurent dans le Seigneur, sinon les religieux qui, à la fin de leur vie, se trouvent déjà morts au monde, puisqu'ils se sont détachés du monde et de tous ses biens, en faisant leurs vœux ».

Vraiment, il vaut la peine de se faire religieux, ne serait-ce que pour apprendre à bien mourir. Quelle récompense d'une sainte vie, que celle d'une sainte mort !

D'autant plus que l'habitude de la vertu et les charmes de la vie d'amour et d'intimité avec Jésus, font naître dans l'âme des désirs toujours plus grands d'une union plus étroite et définitive avec Celui qui ne peut être pleinement possédé que dans la vie éternelle ; et, avec saint Paul, elle s'écrie : « Pour moi vivre, c'est posséder

le Christ, et mourir m'est un gain » (Phil., i, 21).

7. — *Le ciel.*

La mort, toute sainte qu'elle soit, n'est pas le couronnement final d'une sainte vie ; elle n'est qu'un passage à une vie meilleure, à la vie éternelle dans le sein de Dieu. Le ciel, voilà le terme ! C'est pour y arriver que le religieux marche dans la voie étroite, suivant l'invitation du Sauveur : « Entrez par la porte étroite... elle est resserrée la voie qui conduit à la vie » (Mat., vii, 13, 14). C'est pour le mériter qu'il a embrassé une vie de sacrifice et de pénitence, car dit Jésus : « Le royaume des cieux souffre violence et les violents le ravissent » (Mat., xi, 12). C'est pour s'y préparer une gloire plus grande qu'il s'est évertué à acquérir des mérites par la pratique de toutes les vertus, mettant ainsi en réserve des trésors d'éternité que « ni la rouille ni les vers ne rongent, et que les voleurs ne peuvent dérober » (Mat., vi, 20).

C'est pour s'en assurer la possession, qu'il a voulu le payer à l'avance par la donation totale de tout lui-même, selon ce qu'écrit saint Augustin : « Le royaume des cieux se vend : le voulez-vous ? achetez-le... Le ciel vaut ce que vous valez. Donnez-vous vous-même, et vous l'aurez. »

C'est pour en faire en quelque sorte l'apprentissage, qu'il s'est voué à une vie de recueille-

ment et de prière, préludant ainsi aux occupations éternelles des bienheureux où la louange et l'adoration sont ininterrompues : « Et ils ne cessaient jour et nuit de dire : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu, le tout-puissant, qui était, qui est et qui vient » (Apoc., iv, 8).

C'est pour voir à découvert les merveilles de la Jérusalem céleste, qu'il a fermé les yeux à toutes les beautés terrestres et qu'il les a tenus fixés sur le Dieu de son cœur, selon ce que fait déjà entrevoir le grand apôtre : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point éprouvé ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (I Cor., ii, 9).

C'est pour jouir sans fin du Jésus qui a été la passion de sa vie, qu'il l'a préféré à tout et qu'il s'est consumé pour lui dans les ardeurs d'un amour tout divin. « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, s'écrie-t-il avec le psalmiste, et qu'ai-je demandé de vous sur la terre ? Ma chair et mon cœur défaillent, ô le Dieu de mon amour ; vous êtes, Seigneur, mon partage pour l'éternité » (Ps. lxxii, 25, 26). Et comme s'exprime saint Bernard : « Au ciel, la récompense est de voir Dieu, de vivre avec Dieu, de vivre de Dieu, d'être près de Dieu, d'être en Dieu, qui sera tout en tous ».

Aussi, l'âme religieuse, après avoir dépensé sa vie au service de Jésus, n'aspire plus qu'après la suprême récompense, qui est la possession

éternelle de son Bien-Aimé. L'exil lui paraît trop long, et elle s'écrie : « Ah ! qui me donnera les ailes de la colombe ? et je m'envolerai, et je me reposerai » (Ps. LIV, 7).

Ces soupirs vers la Patrie sont déjà une grande consolation de l'exil, et ils préparent au vrai et immortel bonheur, car, comme dit saint Augustin, « si espérer le ciel est si doux, combien plus le sera-t-il de le posséder ». Mais ces soupirs sont aussi sanctifiants qu'ils sont doux. « Levez les yeux au ciel, dit saint Cyrille, vivez de son souvenir ; et comme un voyageur qui y tend, que vos actes et vos pensées soient dignes du ciel ; que le ciel soit le but de vos efforts, de vos regards et de vos désirs ». C'est ce que fait le vrai religieux, car s'il ne le faisait pas, il ne persévérerait pas dans l'état de perfection qu'il a embrassé. Ce qui fait dire à bon droit à saint Bernard : « On monte ordinairement de la cellule au ciel, et presque jamais de la cellule on ne descend en enfer ; parce qu'il arrive bien rarement que l'on reste dans les cellules jusqu'à la mort, si l'on n'est prédestiné pour le ciel ».

Quelle douce assurance pour le religieux qui aura persévéré jusqu'à la fin, et quelle somme de gloire éternelle il peut acquérir par la fidélité aux obligations de son saint état ! « Le Seigneur rend à chacun selon la mesure de ses œuvres, dit saint Alphonse. Jugez d'après cela quelle

récompense inappréciable Dieu réserve dans le ciel aux bons religieux, eu égard aux grands mérites qu'ils acquièrent chaque jour ».

D'après le même saint Docteur, la vocation religieuse est à ses yeux une telle école de perfection, qu'elle fait autant d'élus qu'il y a de religieux fidèles, et il ne craint pas d'affirmer qu'ils sont destinés à remplacer au ciel les mauvais anges qui en ont été chassés. « Je tiens pour certain, dit-il, que les sièges des anges laissés vides par la défection de Lucifer et de ceux qui ont partagé sa révolte ne seront occupés que par des âmes religieuses. Parmi les soixante élus inscrits, le siècle dernier, dans le catalogue des saints et des bienheureux, il n'y en a guère que cinq ou six qui n'aient pas été religieux ».

Ames privilégiées, qui avez reçu la grâce de la vocation religieuse et qui y avez correspondu, bénissez le Seigneur, le ciel est à vous, et vous chanterez les miséricordes de Jésus, votre Sauveur, dans les siècles des siècles.

CHAPITRE QUINZIÈME

Causes d'infidélité à la Vocation Religieuse

Ces causes sont multiples et varient suivant les tempéraments, les circonstances, les milieux, les états et la catégorie des âmes. A vrai dire, on pourrait les ramener toutes à une seule : le manque d'amour de Dieu. C'est sur le degré d'amour que se calcule la fidélité des âmes ici-bas, comme c'est sur le degré de charité des élus au ciel que se mesure la gloire éternelle. C'est ce que nous enseigne saint Thomas : « Le degré de charité, dit-il, détermine le degré de perfection de la vision divine et la mesure du bonheur dont nous jouirons au ciel ».

Quand on aime rien ne coûte, on vole au devant des sacrifices, on s'élance vers le Bien-Aimé, on s'attache uniquement à Lui et on se repose en Lui. « C'est l'art des arts que d'aimer Dieu, dit saint Bernard. Il fait tendre à l'amour toutes les pensées de l'esprit, il dirige tous les mouvements du cœur vers le désir de l'éternité. L'homme qui aime Dieu se plaît dans son amour,

il y demeure avec bonheur ; il y apprend à ne plus s'occuper que de Dieu, et à ne se reposer qu'en lui ». Voilà, en effet, ce que donne la vie religieuse ; ceux qui aiment s'en emparent ; ceux qui n'aiment pas s'en rendent indignes.

De même que l'amour prend la forme de toutes les vertus pour élever l'âme jusqu'à la perfection, de même le manque d'amour revêt toutes les formes d'infidélité pour la conduire à la perdition. Quand il s'agit de la vocation religieuse, les formes d'infidélité les plus ordinaires sont les suivantes.

I. — *La légèreté et l'irréflexion.*

On s'est d'abord épris de la vocation religieuse ; on a semblé la désirer sincèrement et on a mis tout son zèle pour connaître la volonté de Jésus à cet égard. Puis, une fois la lumière reçue, on s'est montré moins ardent et moins généreux. A l'enthousiasme du commencement a succédé une certaine indifférence qui n'a pas tardé à prendre le caractère d'une réelle apathie. Affaire de sentiment et d'imagination. On n'a pas compris la gravité d'un appel à la vocation religieuse et on l'a traité légèrement, sans se soucier des conséquences spirituelles qu'entraîne pour l'âme une pareille infidélité.

Ces âmes sont profondément à plaindre ; elles ne comprennent ni Jésus, ni son amour, ni le

prix de son sang. Elles oublient aussi vite qu'elles promettent ; et elles sont trop irréfléchies pour suivre longtemps Jésus et s'attacher à ses pas.

II. — *L'inconstance.*

Chez d'autres, la réflexion existe et la vocation est appréciée à sa juste valeur. Tout a été pesé et mûri. On s'est donné sérieusement à Jésus et les commencements ont donné de grandes espérances. Mais l'âme manque de stabilité, et il lui est difficile de poursuivre longtemps le même idéal, sans qu'il y ait quelque fléchissement. Soit à cause des dispositions du dedans, soit à cause des influences du dehors, la première vigueur s'émousse et l'âme chancelle. On prétend voir moins clair, on se sent moins rassuré, on cède au doute intérieur et on cherche d'instinct un dérivatif à sa vocation. Pour peu que les occasions favorisent cet état d'esprit et que l'attente de l'entrée en religion se prolonge, on voit bientôt cette âme déchoir rapidement et devenir victime de son inconstance. La grâce a été reçue, mais elle a été perdue.

Ces âmes font le désespoir des directeurs de conscience, qui ne peuvent faire fond sur elles et sont désarmés, par leur versatilité, quand ils cherchent à les ramener au devoir. Hélas ! comme dit saint Bernard, « pour être sauvé il ne suffit pas de commencer, il faut persévérer ;

beaucoup, il est vrai, commencent bien, mais peu finissent de même ».

III. — *La multiplicité des soucis.*

Il en est qui ont le talent de s'entourer de mille soucis, mais non celui de s'en défaire. Voulant faire face à tout, ils ne font face à rien. Ils finissent par en être dominés, bien plus qu'ils ne les dominent; et alors ils n'en savent plus distinguer la valeur relative.

Si la grave question de la vocation religieuse vient à s'agiter pour ces âmes toujours en souci, elle court le risque de faire naufrage. On ne saura pas malheureusement lui donner le pas sur tout le reste; on voudra ménager les transitions; on n'osera pas briser trop brusquement tant de liens, on se croira obligé de poursuivre encore pendant quelque temps les œuvres ou les travaux en cours; bien plus, on aura la faiblesse de se prêter à certaines avances ou combinaisons nouvelles qui apporteront encore d'autres retards dans la réalisation de la vocation.

Bref, ces âmes ne savent pas se débarrasser des liens qui les enserrent et n'arrivent jamais à conquérir leur liberté. On peut, à bon droit, les classer parmi celles dont parle Jésus dans l'Evangile, lorsqu'Il dit que « les sollicitudes du siècle étouffent en elles la parole de Dieu » (MAT., XIII, 22).

Elles ont toujours des motifs pour se justifier, comme si pourtant elles n'avaient pas à traiter une affaire d'intérêt capital, à laquelle tout devrait céder sans discussion ni retard. Pendant ce temps, les jours et les mois s'écoulent, et Jésus attend ! Il est pour ainsi dire à leur merci.

Comment, dès lors, l'attrait premier de la vocation ne s'affaiblirait-il pas en elles, et ne serait-il pas exposé à disparaître complètement ? « Les sollicitudes du siècle, dit justement saint Grégoire, en ne permettant pas au bon désir de pénétrer dans le cœur, font périr, pour ainsi dire, le souffle vital ».

C'est à ces âmes toujours préoccupées et toujours indécises que s'adresse saint Ambroise, quand il dit : « Celui qui a choisi Dieu pour partage ne doit s'occuper que de Dieu, de peur que quelque autre occupation ne vienne l'en détourner ». Et comme elle est sage aussi la recommandation de saint Paul à son disciple Timothée : « Quiconque est enrôlé au service de Dieu ne s'embarrasse point dans les affaires séculières, s'il veut plaire à celui qui l'a enrôlé » (II Tim., II, 4).

IV. — *Les obligations exagérées.*

Une autre cause d'infidélité, plus subtile celle-là, parce qu'elle se présente sous les dehors d'un devoir à accomplir, mais non moins préjudi-

ciable à l'âme que Jésus appelle à la vie religieuse, consiste à se créer des obligations dont on se fabrique des chaînes qui ensuite nous retiennent dans le monde. Il semble illogique de réclamer de Jésus la lumière sur sa vocation et d'hésiter après à la suivre, sous prétexte qu'on n'est pas libre de rompre ses liens. Comme si la vocation ne devrait pas l'emporter sur tout le reste.

De la fidélité à la vocation et de la promptitude à y répondre dépend l'accomplissement des desseins de Jésus sur une âme, et, par voie de conséquence, la sanctification et le salut de cette âme. D'où vient donc qu'il arrive si souvent, même parmi les âmes éclairées et qui ont la mission de diriger les autres, qu'il y a, sur ce point, tant de faux raisonnements et d'illusions ?

Jésus a parlé, on devrait accourir. La vocation est indéniable, et on ne voudrait pas y être infidèle. Mais les objections se dressent ; la nature, le monde et le démon s'entendent pour les multiplier souvent et leur donner une importance qu'elles n'ont pas. Ce sont des parents qu'on ne peut abandonner, des neveux ou des nièces qu'il faut assister, des amis qu'on ne peut laisser dans l'embarras, des entreprises qui ont encore besoin de notre présence, des œuvres qui vont péricliter par notre absence, des collaborations promises qu'il serait nuisible de cesser, des affaires

de famille ou d'amitié qu'il faut poursuivre; et que sais-je encore, tant il est facile de se faire illusion, et, pour tout dire, de couvrir souvent sa lâcheté par l'apparence d'un devoir imposé.

Le mal vient de l'inintelligence qu'on a de l'importance capitale de la vocation et des exagérations trop faciles de responsabilité que l'on se crée. Que de vocations religieuses sombrent dans ces attentes prolongées, où l'on s'imagine si facilement voir la volonté de Dieu ! Car, chose étonnante, on a rêvé longtemps de la vie religieuse, on a fait de nombreuses démarches pour atteindre le but, et, quand il faut s'exécuter, on se soumet aisément à de longs mois et à des années d'attente pour faire face à de prétendues obligations qui, la plupart du temps, ne sont que des dehors trompeurs sous lesquels se déguisent inconsciemment l'insouciance et la lâcheté.

V. — *La crainte du sacrifice.*

Le nombre des âmes qui ont peur du sacrifice est grand; voilà pourquoi il y a si peu de saints. Il semble toutefois que ceux qui se sentent appelés à la vie religieuse devraient tous être animés de cet esprit de sacrifice qui fait le fond de l'état de perfection. Il en est qui le comprennent; ils voient dans la vocation à laquelle ils aspirent un état de vie tout de renoncement et d'im-

molation, et c'est ce qui les attire, parce qu'ils savent qu'ils trouveront ainsi un aliment puissant à leur amour.

Il en est d'autres qui ont moins compris ce caractère essentiel de la vie religieuse, et qui se sont plutôt laissés influencer par ce que l'on pourrait en appeler le côté poétique. Ils ont bien entrevu un genre de vie retiré, solitaire, régulier, de prière et d'action, sous une règle commune, sans soucis ni responsabilités, tout embaumé en quelque sorte de la paix et des délices de l'intimité avec Jésus ; mais ils n'ont pas suffisamment approfondi que la perfection réclame la mort totale à soi-même, dans un détachement universel, une immolation absolue et constante.

Et quand l'heure arrive de tout quitter, de changer ses habitudes, de se priver de certains adoucissements, de sacrifier les douceurs de l'amitié, de marcher sur son cœur, de se contraindre à un régime et à un genre de vie nouveaux, et d'aller s'ensevelir, loin du monde, avec Jésus seul, dans le secret d'une intimité qui fait pourtant le bonheur des saints, il y a un moment d'hésitation et d'appréhension. En face de chaque sacrifice se dresse une objection. On grossit les difficultés, et si on ne les considère pas toujours comme insurmontables, on les entrevoit du moins comme des obstacles momen-

tanés. Puis on hésite, on retarde, on prend son parti d'attendre à plus tard ; et c'est ainsi qu'on se rend infidèle à sa vocation.

Hélas ! Jésus a condamné d'avance ces âmes lâches et pusillanimes, et elles ne méritent pas que la grâce de la vocation religieuse leur soit conservée. « Celui, dit-Il, qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu » (Luc, ix, 62).

VI. — *Le détachement insuffisant du monde.*

La vocation religieuse est sûrement une des questions les plus graves qui puissent s'agiter pour une âme. Il en est cependant qui la traitent plutôt en amateurs qu'en gens sérieux et réfléchis. Ils la désirent, il est vrai, mais ils ne lui sacrifient pas toutes leurs satisfactions ; ils cherchent un service plus direct de Dieu, mais qui ne soit pas exclusif ; ils aspirent à une vie de piété, mais d'où ne seraient pas totalement exclus les plaisirs et les distractions du monde ; ils veulent bien être à Jésus, mais ils voudraient aussi appartenir un peu au monde et ne pas renoncer totalement à leurs habitudes et à leurs fantaisies.

C'est ce mélange de vues et de sentiments opposés qui fait leur malheur. Ils étouffent par là en eux les pures et saintes inspirations, ou ils les décolorent tellement qu'ils leur enlèvent leur

sens spirituel et les réduisent à des considérations purement humaines. C'est la manière dont les mondains rabaissent et avilissent les choses les plus élevées. Ils mêlent l'humain au divin, et ils se rendent incapables de distinguer ce qui est de Dieu et ce qui est du monde.

Désireux du spirituel, ils se donnent comme des allures de piété et de perfection ; mais trop terrestres pour se dégager du monde, de son esprit et de ses maximes, ils raisonnent sur les choses de la sainteté à la manière des gens qui ignorent les éléments de la vertu. Comment peuvent-ils appartenir à Jésus, qui veut être servi et aimé uniquement, lorsqu'il y a dans leur cœur tant de partages et d'attaches qui se heurtent ? « Si vous choisissez Dieu, dit saint Augustin, servez-le ; si vous choisissez le monde, pourquoi offrez-vous à Dieu un cœur qui n'est pas sincère ? »

Jésus n'a que faire, dans la vie religieuse, de ces âmes hésitantes, de ces esprits aveuglés et de ces cœurs partagés. Aussi, tous ceux qui entrent en religion, sans être complètement détachés du monde, et qui, en outre, prétendent ne pas rompre totalement avec lui, ne peuvent-ils y persévérer ; et leur départ est une vraie grâce pour les communautés, car de tels membres y seraient une source de désordres et de malédictions.

VII. — *L'affection trop grande des parents.*

Lorsque Jésus a des desseins d'amour et de miséricorde sur une âme, et qu'Il l'appelle à sa suite, Il lui impose nécessairement des sacrifices. Le premier est le détachement du cœur, par lequel l'âme se rend libre des affections terrestres et opère ensuite tous les dépouillements nécessaires pour marcher sur les traces de son divin Epoux. L'affection des enfants pour leurs parents ne peut échapper à cette loi du renoncement d'amour que Jésus réclame de ses disciples. Non pas que les enfants soient invités en aucune manière à ne plus aimer leurs parents ; mais en ce sens que l'amour de Dieu doit dominer l'amour des parents, et, à l'occasion, imposer en conscience des séparations.

L'ordre donné autrefois par le Seigneur à Abraham : « Quittez votre patrie, votre parenté, et la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai » (Gen., xii, 1), se répète pour les âmes appelées à la vie religieuse. C'est à elles que Jésus s'adresse plus expressément, quand Il enseigne qu' « Il est venu séparer l'homme de son père et la fille de sa mère » (Mat., x, 35), et que, prévoyant de la résistance de la part de quelques-unes, Il ajoute ces paroles capables de faire trembler : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi » (Ib., 37).

Jésus sait que le sacrifice sera pour plusieurs un sujet de tentation et de lutte, et c'est pourquoi Il les prévient qu'ils trouveront des adversaires à leur pieux dessein parmi ceux qui les aiment le plus : « L'homme aura pour ennemis ceux de sa maison », dit-Il (Ib., 36). Mais rien ne doit les arrêter, car, pour être son disciple, il faut « prendre sa croix et Le suivre » (Mat., vi, 24).

Ne pas écouter les enseignements formels de Jésus, c'est donc s'exposer à être infidèle à sa vocation. Il n'en faut pas davantage pour faire appel à la raison, afin qu'elle dirige les mouvements du cœur. Aimer ses parents outre mesure, au point de mettre cet amour en balance avec l'amour de Jésus, ce n'est pas les aimer vraiment ni s'aimer soi-même.

Prétendre subordonner l'amour de Dieu à celui de ses parents, c'est déjà être infidèle. Le danger est grand pour les cœurs trop tendres qui agissent plus par sentiment que par raisonnement et qui, par un excès de tendresse inconsidérée, se ferment à la lumière divine et aux saintes énergies.

Il est souverainement important de se méfier des affections trop vives de son cœur, surtout que l'affection filiale se dresse en face du sacrifice comme l'accomplissement d'un devoir sacré. Bien des âmes y sont trompées et s'exposent à un malheur éternel. Saint Alphonse parle d'une

triste expérience, quand il dit : « Combien de pauvres jeunes gens, à cause de leur affection pour leurs parents, ont d'abord perdu leur vocation, et ensuite leur âme ».

Les jeunes filles sont, sur ce point, plus exposées encore que les jeunes gens, et on ne peut trop les mettre en garde contre ces illusions du cœur et les infidélités coupables qui en sont la conséquence.

VIII. — *Les passions mal asservies.*

Il est une dernière catégorie d'âmes, dont les passions mal éteintes font une guerre acharnée à tout désir de perfection. Si dès le commencement on n'a pas le courage de maîtriser ces passions avec énergie et de les maintenir en servitude sous la domination impérieuse de l'amour divin, elles créent de grands ennuis, jettent l'âme dans des perplexités douloureuses, obscurcissent le sens des choses divines et finissent parfois par triompher complètement de la grâce de vocation et par retenir dans le monde ceux que Jésus avait appelés à s'en séparer. « Beaucoup veulent suivre la grâce divine, comme s'exprime saint Isidore d'Espagne, mais ils redoutent de manquer des plaisirs du monde ; l'amour de Jésus-Christ les appelle, mais l'amour du monde les rappelle ».

Qui veut se donner tout à Dieu, doit rompre

avec le démon ; qui aspire à n'aimer que Jésus et à ne vivre que pour Lui, doit faire mourir tous les penchants de la mauvaise nature ; qui désire embrasser l'état de perfection, doit s'éprouver sérieusement et s'être séparé du péché et des occasions du péché.

Si une légère infidélité dans la voie d'amour peut parfois mettre obstacle au courant des grâces de Jésus sur une âme, que dire d'une faute grave qui viendrait chasser Jésus d'une âme qu'Il appelle à devenir son épouse ? Les pécheurs, sans doute, peuvent être appelés, comme les justes, à l'état religieux ; c'est là le secret de la miséricorde infinie de Jésus. Mais après leur conversion, les âmes qui se destinent à la vie religieuse doivent faire une guerre à mort à leurs passions et remporter la victoire sur elles. Leur persévérance est à ce prix. « Restez fermes, leur crie saint Paul, et ne vous remettez pas sous le joug de la servitude » (Gal., v, 1). Sans quoi, les chutes répétées finiront par éteindre toute vie spirituelle, et Jésus s'éloignera emportant la grâce de la vocation.

Saint Augustin a raison de dire que « celui qui ne veut pas être l'esclave de la charité, le sera nécessairement de l'iniquité ». C'est à ce malheur effroyable, hélas ! que devra aboutir une âme appelée à la perfection, mais que ses passions auront mérité d'être chassée de devant la face du Seigneur.

CHAPITRE SEIZIÈME

Conséquences de l'infidélité à la Vocation Religieuse

La vocation religieuse est une grâce, tant à cause des dangers dont elle préserve, que des secours particuliers qu'elle procure ; on ne peut donc y être infidèle impunément. « Dieu, dit saint Alphonse, connaît parfaitement le prix de ses grâces ; c'est pourquoi il châtie avec rigueur quiconque les méprise ».

Elle est une grande grâce, en raison du choix privilégié que Jésus fait de l'âme qu'Il y appelle ; la négliger ou en abuser est une faute doublement grave. Jésus Lui-même nous en prévient : « A celui, dit-Il, qui a reçu beaucoup on demandera beaucoup ; et de celui à qui l'on a confié beaucoup, on exigera davantage » (Luc, xii, 48).

Elle est ce qu'on peut appeler « une grâce de vie », en ce sens qu'elle devient la source d'une quantité considérable d'autres grâces mises par Jésus à la disposition de « l'appelé », pour son salut et sa sanctification ; ne pas y correspondre, c'est se rendre grandement coupable et compro-

mettre ses intérêts éternels. « Plus la grâce accordée est grande, dit saint Alphonse, plus le Seigneur sera irrité contre celui qui néglige d'y correspondre, et son jugement en sera d'autant plus rigoureux au jour des comptes ».

L'infidélité à la vocation religieuse revêt un caractère particulier d'ingratitude. C'est évidemment méconnaître les dons de Jésus et mépriser les avances pleines de tendresse qu'Il fait à l'âme, en daignant se la consacrer et l'appeler à vivre plus étroitement dans son amour et son intimité. Comment supposer que Jésus y soit insensible, lorsque au contraire nos saints Livres sont pleins des menaces et des représailles exercées par le Seigneur contre les ingrats ? L'amour méconnu se tourne souvent en sentiments contraires ; ce qui fait dire à saint Bernard : « Rien ne déplaît tant à Dieu que l'ingratitude ; elle ferme le chemin à la grâce et, partout où elle règne, la grâce ne peut plus trouver accès ni prendre place ».

Là où auparavant il n'y avait que bonté et pieuses sollicitations, il n'y a plus que froideur et sévérité. « Si Dieu est bon pour les hommes reconnaissants, dit saint Jean Chrysostome, il demandera un compte sévère aux ingrats ». Les relations d'amitié sont alors forcément brisées. Le Seigneur se retire, selon ce qui est dit au premier livre des Rois (xv, 23) : « Parce que vous

avez rejeté la grâce du Seigneur, le Seigneur, à son tour, vous a rejeté ».

Ce ne sont pas là de vains mots ; l'expérience prouve que l'abus d'une grâce aussi grande que celle de la vocation religieuse peut jeter une âme dans les plus grandes perplexités et la conduire à tous les excès. De là, cet avertissement si fondé de saint Alphonse : « Remerciez le Seigneur de vous avoir invité à le suivre ; mais tremblez, si vous ne correspondez pas à cette grâce privilégiée ».

1. — *Malaise, tristesse, ténèbres.*

Il se rencontre des âmes infidèles à la grâce de la vocation qui vivent comme auparavant, sans aucun changement apparent, continuant à rire, à se distraire et à s'amuser. Ce sont peut-être les plus malheureuses, car elles ont étouffé le remords et elles cherchent à s'étourdir. Il faut les plaindre. Il peut se faire que plus tard elles se réveillent de leur torpeur et secouent leurs illusions ; elles trouveront sans doute alors un Jésus miséricordieux, mais combien seront différentes les relations amicales qu'elles pourront rêver avoir avec Lui.

Il en est hélas ! parmi elles qui ne connaîtront jamais le repentir efficace, et c'est ce qui devrait leur ouvrir les yeux avant de tomber dans l'infidélité ; car, dit à ce propos Jean Gerson : « Il

arrive souvent, par un juste jugement de Dieu, que celui qui a négligé ou repoussé la grâce ne trouve plus le moyen d'arriver plus tard jusqu'à elle ».

Par contre, il arrive fréquemment que la pensée de son infidélité crée dans l'âme un malaise qui paralyse ses élans et y jette un voile de tristesse que les années parfois ne savent dissiper. Combien de fois n'entendons-nous pas dire : « Ah ! j'ai perdu ma vocation. J'aurais dû me faire religieux, religieuse ». Cette exclamation répond la plupart du temps à une conviction personnelle ; car si, en réalité, il est parfois des vocations qui n'ont jamais été approfondies, il en est d'autres qui ont porté visiblement le sceau de l'appel divin ; et ce souvenir accompagne l'âme dans la vie pour mêler de l'amertume à ses joies. Nous n'oublierons jamais la réflexion attristée de ce confrère de classe que nous revîmes après de nombreuses années, dont la figure sombre et mélancolique nous frappa, et à qui nous demandâmes s'il était heureux dans la position honorable qu'il occupait dans le monde : « Non, dit-il, je suis malheureux, j'ai manqué ma vocation ».

Combien pourraient faire la même réponse ! Quand on a abusé d'une grâce si lumineuse, comme celle de la vocation religieuse, le ciel de l'âme s'assombrit. Les joies ne sont plus aussi

pures, la paix intérieure en est troublée, on ne voit plus aussi clair ni dans son âme ni dans les choses spirituelles ; et si on ne marche pas toujours à tâtons, il y a souvent des ombres épaisses qui jettent dans les incertitudes et les angoisses. C'est le châtiment dont parle saint Alphonse, quand il dit : « Lorsque le Seigneur daigne éclairer une âme et l'appeler à la vie parfaite, si elle ne répond pas à sa vocation, il la prive de sa lumière et l'abandonne au milieu des ténèbres ».

2. — *Chutes et malheurs.*

On comprend que l'infidélité à la grâce de la vocation religieuse puisse conduire parfois à tous les désordres. C'est assez souvent la manière de s'étourdir de ceux qui veulent étouffer les remords de la conscience. C'est aussi le châtiment que Jésus réserve à ceux qui ont méprisé son amour. Les exemples abondent, de ceux qui n'ont point voulu embrasser la vie religieuse, lorsqu'ils y étaient appelés, ou qui l'ont abandonnée après y être entrés, et qui ensuite se sont laissés entraîner dans le courant des plaisirs mondains et ont fait des chutes déplorables. On dirait que le démon exerce son empire sur ces malheureux en proportion de la gravité de leur faute.

Retenus pendant un temps par leurs désirs de

perfection, ils se sont maintenus dans le sérieux de la vie et dans l'esprit de prière et de sacrifice; mais ayant ensuite renoncé à leur pieux dessein, il se produit une détente plus ou moins rapide qui les porte à vouloir ressaisir une liberté qu'ils étaient résolus à sacrifier et dont ils sont grandement exposés à abuser.

Abandonnés de Jésus, dont ils ont méprisé les faveurs, ils se laissent vite fasciner par les séductions d'un monde corrompu et, ne mettant plus de frein à leurs passions, ils tombent souvent dans les derniers déréglements et deviennent un sujet de scandale. Le danger suprême est d'être frappé par la mort dans cet état; ce qui est assez fréquent, au dire de saint Alphonse dans sa théologie morale. « Prions Dieu avec instance, dit-il, de nous préserver du péril de résister à la vocation; car l'histoire nous rapporte des malheurs tragiques et sans nombre, qui ne sont que l'accomplissement des menaces lancées par nos saints Livres contre ceux qui sont infidèles à l'appel divin ».

3. — *Châtiments éternels.*

Il n'y a pas de doute que c'est souvent exposer gravement son salut que de ne pas correspondre à la grâce de la vocation religieuse. Tous les infidèles ne se damnent pas, mais tous sont exposés à se damner, d'après tout ce que nous

avons dit jusqu'à présent, soit parce que la volonté de Jésus est manifeste, soit parce que l'état religieux apparaît comme une sauvegarde nécessaire. Il n'en faut pas davantage pour faire réfléchir les esprits légers, les cœurs trop attachés aux créatures et aux biens terrestres, les volontés faibles et chancelantes qui hésitent et lésinent devant le sacrifice. Faute de réflexion sur les effets inévitables ou simplement possibles de leur infidélité, ils peuvent faire un irrémédiable faux pas à conséquences éternelles.

La doctrine de saint Alphonse est très précise sur ce point. Rappelons d'abord un passage déjà cité : « Ceux qui sont appelés sont tenus de se faire religieux, parce que Dieu leur refusera dans le monde les secours qu'il leur préparait dans la religion ; et bien qu'avec les grâces ordinaires, ils puissent se sauver dans le siècle, de fait, ils se sauveront difficilement ». C'est ce qui le fait s'écrier : « Ah ! combien n'en verrons-nous pas, de ces âmes malheureuses, qui seront réprouvées au jour du jugement, pour n'avoir pas voulu obéir à la voix de Dieu ! »

En maints endroits de ses ouvrages, ce saint docteur, si expérimenté dans les voies spirituelles, ne cesse de mettre en garde les jeunes gens et les jeunes filles contre l'infidélité à la vocation et ses terribles conséquences. Devant le sort éternel qui les attend, il les presse et

les supplie de s'épargner ce malheur. « Maintenant, dit-il, que le Seigneur vous met en main la faculté de choisir, faites donc votre choix, décidez vous-même ce que vous voulez devenir, ou un grand roi dans le paradis, ou un damné plus tourmenté que les autres dans l'enfer ».

Le souvenir de la perte de la vocation devient, en effet, un tourment spécial pour les réprouvés. « Quel sera, dans l'enfer, dit toujours saint Alphonse, le supplice d'un jeune homme appelé de Dieu, par une faveur singulière, à l'état religieux, lorsqu'il reconnaîtra qu'en obéissant à Dieu il eût acquis une belle place au paradis, et qu'il se verra, au contraire, relégué dans ce lieu de tourments, sans espoir de remède à sa ruine éternelle ! » « Il est certain, dit-il ailleurs, qu'alors le souvenir de la grâce de la vocation sera pour lui, dans l'enfer, un double enfer ».

Que ne doit-on pas faire pour éviter un tel malheur ! Devrait-il nous en coûter les plus grands sacrifices, soyons prêts à tout pour correspondre généreusement à la grâce de la vocation. Soyons assurés que l'infidélité sur ce point peut nous attirer les plus grands malheurs, et, en premier lieu, l'abandon de Jésus, comme ce divin Maître le fit entendre un jour à sainte Marguerite-Marie qui hésitait à se faire religieuse, bien qu'elle s'y sentît attirée : « Je suis le plus riche, le plus puissant et le plus parfait

de tous les hommes, pourquoi voudrais-tu pour un autre rompre avec moi ? Sache que si tu me fais ce mépris, je t'abandonne pour jamais ; mais si tu m'es fidèle, je ne te quitterai pas, et je te ferai remporter la victoire sur tes ennemis ».

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Qui doit entrer en religion ?

Pour entrer en religion trois conditions sont nécessaires : 1° l'*intention droite,* c'est-à-dire la ferme volonté d'être tout à Dieu ; 2° l'*idonéité,* c'est-à-dire les aptitudes et l'absence d'empêchements, tels que le manque de santé ou l'obligation de secourir ses parents ; 3° l'*admission des Supérieurs.* « Quand ces trois conditions existent, dit saint Alphonse, un novice ne doit avoir aucun doute sur sa vocation ».

Tous ceux donc qui se sentent attirés vers la vie religieuse et qui ont la possibilité d'y entrer, peuvent se croire appelés, sans qu'il soit nécessaire pour cela, comme nous l'avons déjà dit, que la volonté de Jésus se manifeste par des choses extraordinaires ou par une certitude morale qui exclut tout doute possible. D'autant plus que l'entrée en religion n'engage pas définitivement, et que la sagesse de l'Eglise impose le temps du noviciat pour mûrir davantage ses pensées et pour expérimenter ses forces et ses aptitudes.

1. — *Les pécheurs comme les justes sont appelés à la vie religieuse.*

Notons tout d'abord que si certaines infirmités physiques ou si des devoirs sacrés qui retiennent dans le monde sont des obstacles à la vie religieuse, il n'en est pas ainsi pour les infirmités de l'âme ; de sorte que malgré tout un passé de péché, une âme de bonne volonté et sincèrement résolue à faire pénitence et à marcher dans la voie de la perfection, est aussi apte à la vie religieuse qu'une âme pure ayant des habitudes de vertu.

Nous ne pouvons oublier que Jésus est venu pour sauver les pécheurs, et que, dès lors, il serait souverainement illogique de supposer qu'Il veuille leur interdire la pratique des conseils et leur fermer la voie la plus sûre à la réparation et à la pénitence. Une longue vie de péché n'est pas plus un signe de non vocation, qu'une vie toute de piété est un signe de vocation. Les justes et les pécheurs sont appelés au royaume des cieux.

Il appartient à Jésus seul d'appeler ceux qu'Il a choisis, comme d'ailleurs Il nous en donne un exemple frappant dans l'Evangile, selon la remarque qu'en fait saint Thomas dans sa Somme théologique : « Pour montrer, dit-il, que la perfection des conseils était utile aux innocents

et aux pécheurs, le Seigneur a appelé non seulement le jeune homme de l'Evangile qui était innocent, mais encore saint Matthieu qui était un pécheur ».

D'après le Docteur angélique, les pécheurs ont les mêmes droits que les justes d'entrer en religion, parce que dans le service de Dieu tout consiste à éviter le péché et à faire des progrès dans la vertu, et que la vie religieuse en est le grand moyen. « Il convient d'entrer en religion, non seulement à ceux qui se sont exercés à la pratique des préceptes pour parvenir à une perfection plus grande, mais encore à ceux qui ne s'y sont pas exercés, pour leur faire éviter plus facilement le péché et pour qu'ils approchent davantage de la perfection ».

Un autre motif d'embrasser l'état de perfection pour ceux qui ont beaucoup à réparer, c'est l'obligation de maintenir et d'accroître en eux la charité divine, sans laquelle il n'y a ni vertu possible ni repentir efficace. Or, la vie religieuse, par le fait qu'elle écarte tant d'occasions de péché et qu'elle développe considérablement l'amour de Dieu, favorise grandement la pénitence.

C'est encore saint Thomas qui nous l'enseigne : « L'état religieux, dit-il, a été principalement établi pour arriver à la perfection par des exercices qui éloignent tout ce qui fait obs-

tacle à la charité parfaite. Les obstacles étant détruits, à plus forte raison écarte-t-on les occasions du péché, qui est la ruine absolue de la charité. Par conséquent, puisqu'il appartient au pénitent d'effacer tout ce qui est une cause de péché, il s'ensuit que l'état religieux est le lieu le plus convenable pour faire pénitence ».

2. — *Ceux qui ont raison de craindre de ne pouvoir se sauver dans le monde.*

Si la vie religieuse est offerte aux pécheurs, elle devient nécessaire à ceux qui, sans ce moyen, sont presque sûrs de ne pouvoir se sauver en restant dans le monde. Il est des tempéraments sensibles qui ne peuvent être exposés à certains dangers, comme il est des volontés trop faibles qui ne peuvent subir les assauts répétés de la tentation.

L'expérience a prouvé, par exemple, que les mêmes occasions ont produit toujours ou presque toujours les mêmes chutes ; par suite de la gravité ou de la fréquence des chutes, il s'est établi comme une recherche inconsciente entre les penchants du dedans et les séductions du dehors, au point que toute résistance semble quasi impossible. Il n'y a plus alors qu'à fuir et aller se mettre à l'abri.

Heureux encore que l'état religieux puisse recevoir dans son sein ces âmes sans cesse ex-

posées à un naufrage éternel, et leur offrir des secours appropriés devenus pour elles d'une nécessité de salut.

D'après saint Alphonse, ce serait assumer une responsabilité terrible que de mépriser ce moyen que leur offre la miséricorde divine. « Si quelqu'un, dit-il, croyait qu'en restant dans le siècle, il se perdrait pour toujours, soit parce qu'il a fait dans les dangers du monde l'expérience de ses faiblesses, soit parce qu'il y manque des secours que lui fournirait l'état religieux, on ne peut l'excuser de péché grave s'il reste dans le siècle, parce qu'il se jette ainsi dans un danger grave de se perdre ».

Il n'est pas nécessaire toutefois d'avoir tristement expérimenté sa faiblesse personnelle et d'être fréquemment tombé dans le péché ; il suffit d'avoir une appréhension fondée et un sentiment intime que l'on ne pourrait se sauver dans le monde, pour se croire obligé d'embrasser la vie religieuse, afin d'assurer le salut de son âme. C'est encore le sentiment de saint Alphonse : « Si la conscience vous dit — et c'est ce qui arrive souvent — que vous serez abandonné de Dieu si vous n'obéissez pas à la vocation divine, que vous vous perdrez si vous restez dans le monde, etc., c'est dans ce cas un péché que de ne pas suivre l'attrait de la grâce ».

3. — *Ceux pour qui la vie de discipline et de régularité est une nécessité.*

Il est incontestable que toutes les âmes n'ont pas le même entrain pour la vertu ni la même énergie en face du sacrifice. Il en est qui apporteront même de l'héroïsme pour courir à l'accomplissement du devoir ; mais, par contre, il en est d'autres qui, sans cependant vouloir être infidèles, ne sauront point prendre les moyens que réclament leurs intérêts spirituels. Elles ont, en principe, de la bonne volonté, mais, en pratique, elles n'en font guère usage. Il leur faut quelqu'un qui leur montre la voie et les y accompagne. Si personne ne les pousse et ne les entraîne, elles restent sur place et n'avancent pas.

A ces âmes timides et indécises, il faut un tuteur qui les guide, un ami qui les influence, une sauvegarde contre le vague et l'irrésolution. Laissées à elles-mêmes, elles se déterminent difficilement, ou elles le font trop tard ou inconsidérément. Elles suivent plus leurs sentiments et leurs impressions que les lumières de la raison ; ce qui les expose à bien des faux pas et à bien des erreurs. Si elles ne sont aidées et dirigées, elles courent risque de ne rien produire de sérieux et de durable dans leur vie.

La vie religieuse, avec sa discipline et ses réglementations, avec la sage distribution des

emplois et la surveillance paternelle des Supérieurs, peut remédier grandement à ces lacunes regrettables.

Quand il n'y a plus qu'à obéir et à marcher dans une voie toute tracée, où chaque occupation a sa place et où le devoir quotidien est contrôlé par une autorité vigilante, la responsabilité des déterminations n'existant plus, on peut tirer utilement parti des ressources départies par la nature et par la grâce. C'est souvent le seul moyen d'arriver à un résultat appréciable.

Les âmes vraiment pieuses doivent avoir à cœur de rendre leur vie la plus fructueuse possible. Il y va de la gloire de Jésus, de leur sanctification personnelle et du salut des âmes. Cette seule considération suffit pour se résoudre à embrasser l'état religieux, lorsque dans un genre de vie moins parfait on est sûr de produire beaucoup moins pour soi et pour les autres.

Dans certains cas, cette résolution peut s'imposer comme un devoir impérieux, par exemple lorsque la nécessité d'une discipline régulière est manifeste pour ne point compromettre totalement les qualités et les talents, ou encore lorsque, par excès contraire, un zèle intempestif et inconsidéré fait oublier toutes les règles de la prudence et de la sagesse. Aux uns comme aux autres la vie religieuse est une sauvegarde indispensable et un port de salut.

4. — *Ceux qui aspirent à une vie de perfection qu'ils ne peuvent mener dans le monde.*

Le nombre des âmes qui aspirent à la perfection est restreint, relativement à la multitude de celles qui sont attachées aux biens et aux jouissances de ce monde. C'est pourquoi cette grâce est tellement précieuse qu'il faut prendre les moyens les plus sûrs de la conserver et de lui faire porter des fruits. Dans le monde, il est difficile de mener une vie parfaite qui satisfasse pleinement les aspirations de l'âme. On s'aperçoit bien vite que les désirs de sainteté sont pratiquement incompatibles avec les exigences de la vie sociale et même de la vie de famille.

L'âme a besoin de calme, de solitude et de prière et elle cherche à s'isoler du commerce des créatures. Désireuse de se renoncer et de prendre sa croix pour suivre Jésus de plus près, elle envisage le sacrifice comme la chose la plus désirable. Ne voulant plus mettre aucune borne à sa donation à Jésus, qu'elle a choisi comme son unique Bien-Aimé, elle ambitionne de mourir à tout pour se contenter de Lui. Aucun état, dès lors, ne lui apparaît plus propice à réaliser ses saintes ambitions que la vie religieuse. Elle s'y dirige comme d'instinct ; car, outre que c'est essentiellement un état de perfection, elle y

trouve tout ce qui peut augmenter sa ferveur et alimenter son amour.

Jésus prodigue ses dons à qui il Lui plaît. Quand Il en appelle à la vie parfaite, la sainteté devient souvent une condition de salut, selon ce qu'écrit saint Alphonse citant le témoignage d'un saint religieux : « Le P. Méremberg, dit-il, assure que plusieurs ne sont appelés à se sauver qu'en *saints* ; de sorte que s'ils ne s'appliquent pas à vivre en saints, s'imaginant se sauver en restant dans l'imperfection, ils ne feront même pas leur salut. » Et comme pour vivre en saints le détachement universel s'impose et que la vie religieuse en fournit les moyens par la pratique des vœux, il est tout naturel de considérer la vocation religieuse comme la manifestation évidente de la volonté et des desseins éternels de Jésus.

Les couvents ne devraient se peupler que de membres absolument décidés à devenir des saints. Ceux qui sentent en eux la volonté arrêtée de le devenir, n'ont pas à rechercher d'autres motifs à leur vocation ; c'est le motif que Jésus Lui-même a suggéré au jeune homme riche pour le déterminer à embrasser la voie des conseils : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez... venez et suivez-moi » (MAT., XIX, 21).

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Quand faut-il entrer en religion ?

1. — *A tout âge et en tout temps.*

Il n'y a pas d'âge ni d'époque déterminés pour entrer en religion. Tout dépend des inspirations de la grâce et de la liberté que l'on a de correspondre à l'appel du Seigneur. Ce qui revient à dire que l'on peut embrasser l'état religieux à tout âge et en tout temps. Personne n'a le droit d'imposer des règles à la sagesse divine, pas plus que de faire subir sans raison des retards aux avances miséricordieuses de la grâce.

Tant que l'on n'a pas la lumière suffisante sur sa vocation, il faut prier et réfléchir ; mais dès que l'appel divin est suffisamment connu, il n'y a plus qu'à se mettre en mesure d'y répondre. Nous avons des exemples admirables dans la promptitude des Apôtres à tout quitter pour suivre leur Maître. « Le Christ demande de nous une pareille obéissance, dit saint Jean Chrysostome, en sorte que nous ne tardions pas un instant ». « Ce qui nous apprend, dit à son tour saint Hilaire, à suivre le Christ sans nous laisser

retenir par les sollicitudes de la vie du siècle et par notre attachement à la maison paternelle ».

Nous avons déjà traité suffisamment ce sujet dans le chapitre treizième : *Erreurs et faux prétextes pour retarder son entrée en religion.* Nous y renvoyons le lecteur.

2. — *Dans la jeunesse de préférence.*

Une autre question se pose : est-il plus avantageux de se consacrer au Seigneur dans la jeunesse plutôt que dans un âge plus avancé ? Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement ; et cela, pour plusieurs raisons.

Premièrement. — « La jeunesse, dit un pieux auteur, est plus rapprochée de l'âge de l'innocence que toute autre époque de la vie ; elle est plus apte à recevoir les bonnes impressions et plus prompte à faire une bonne action. C'est l'âge chéri de Dieu ». Il n'est point douteux qu'une âme jeune est plus susceptible de sentir les touches de la grâce et qu'elle s'ouvre plus aisément aux sentiments généreux de la vertu et de l'amour divin.

L'Esprit-Saint, dans nos Livres sacrés, ne cesse d'attirer la jeunesse. « Mon fils, dit-il dans l'Ecclésiastique (vi, 18), dès la jeunesse reçois l'instruction, et tu obtiendras la sagesse jusqu'à tes derniers jours ». Il s'offre en récompense : « Ceux qui me cherchent de bonne heure, dès le

matin de leur vie, me trouveront » (Prov., viii, 17). Il annonce des jours de bonheur dans la pratique de la vertu : « Cherchez la vertu durant votre jeunesse, et vous la trouverez comme un fruit précoce ; vous serez comblé de bonheur » (Eccli., li, 18-20). Il promet des joies sans nombre, fruit des tendresses divines : « Celui qui plaît à Dieu dès sa jeunesse devient son Bien-Aimé » (Sag., iv, 10).

Deuxièmement. — La jeunesse étant l'âge où les passions se réveillent, il est souverainement important de lui fournir aussitôt des moyens de défense et de préservation. Pourquoi attendre que la fréquentation du monde ou l'abus de la liberté ait défloré des jeunes cœurs qui, dans la beauté de leur innocence et l'ardeur de leur générosité, auraient offert au Seigneur un service sans souillure ? Ne vaut-il pas mieux leur imposer de bonne heure le joug si doux de Jésus, plutôt que de leur faire porter le fardeau écrasant de leurs infidélités ?

Entendez Jérémie s'écrier : « Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès l'adolescence » (Lam., iii, 27), et saint Ambroise, appuyant sur la pensée du prophète : « Quand on captive sous le joug du Seigneur la jeunesse, qui est presque indomptable, tout devient délices ».

C'est assurer le salut d'un grand nombre de

jeunes gens et de jeunes filles que de les orienter vers la vie religieuse, où ils trouveront tant de moyens de se préserver, puis de combattre les assauts du démon, d'acquérir la vertu et de servir le Seigneur dans la pureté et la ferveur. C'est ce que décrit en termes frappants le même saint Ambroise : « Celui qui a porté le joug du Seigneur dès les premières années et qui a soumis sa jeunesse au frein d'une sage modération, sera merveilleusement victorieux de ses passions ; il possédera la tranquillité et la paix ; il dominera ses sens et les convoitises de la chair ; il saura combattre les diverses passions qui pourraient naître dans son cœur ».

Au moyen-âge, les parents confiaient souvent leurs enfants, dès l'âge le plus tendre, à la pieuse direction des moines dans les monastères ; ce qui est amplement justifié par ce que dit saint Thomas dans ses Opuscules : « Non seulement il est permis, mais même il est fort utile que, pour mériter parfaitement une plus grande grâce, quelques-uns, dès l'enfance, quittent le siècle et vivent dans la solitude d'un monastère... Cette doctrine ressort manifestement de ce qui se fait tous les jours parmi les hommes. Ne voit-on pas, en effet, qu'on applique de bonne heure les enfants aux devoirs ou aux arts dans lesquels ils passeront leur vie ? Pourquoi cette règle qui partout ailleurs a son application, ne l'au-

rait-elle pas quand il s'agit de l'état religieux ? »

De nos jours, d'après le même principe, les Congrégations religieuses ont multiplié les *Juniorats,* dans lesquels de nombreux enfants se préparent, par l'étude et la pratique des vertus, aux engagements futurs de la vie religieuse. Qui dira combien d'âmes ont été ainsi arrachées à l'influence perfide du siècle et sont devenues pour l'Eglise un sujet d'honneur et de consolation ?

Troisièmement. — La formation religieuse est plus facile chez les jeunes que dans un âge plus avancé. D'abord, il n'y a pas encore d'habitudes prononcées ni d'idées bien arrêtées, et, par là même, il y a moins à détruire avant d'édifier. L'esprit est plus maniable, le cœur plus libre, la volonté plus souple. Le terrain est tout préparé à recevoir la bonne semence ; et il est aisé d'inculquer les principes et l'esprit religieux dans ces jeunes cœurs qui s'ouvrent tout naturellement à la grâce et qui aspirent à vivre de vérité et de perfection.

En second lieu, la jeunesse possède de puissantes ressources d'ardeur et de générosité ; on en peut tirer un merveilleux parti dans l'état religieux, dont la perfection exige la mort totale à soi-même dans une vie toute d'amour et de sacrifice. Il y a là un véritable trésor de zèle et d'énergie à exploiter.

C'est le temps propice pour poser les fondements de la sainteté future. Mise en bonne terre et bien arrosée, cette jeune plante est capable de porter des fruits savoureux et d'embaumer les jardins de l'Eglise. Nous lisons dans nos saints Livres des paroles qui semblent trop leur convenir, pour ne point les leur adresser : « Ecoutez-moi, sujets divins, et fructifiez comme le rosier planté au bord des ruisseaux ; répandez une odeur parfumée comme le Liban. Donnez vos fleurs comme le lis, exhalez une douce odeur, parez-vous d'un vert feuillage, faites entendre un cantique de louange et bénissez le Seigneur dans ses œuvres » (Eccli., xxxix, 17-20).

3. — *Une fois les obstacles enlevés et la liberté reconquise.*

Il arrive cependant que l'on ne peut pas toujours réaliser immédiatement ses désirs de vocation religieuse, à cause des obstacles qui en retardent l'exécution. Cette épreuve doit être supportée chrétiennement, mais sans rien abandonner de ses pieuses résolutions ; et dès que les obstacles sont enlevés, il importe de se préoccuper d'avancer dans la voie où l'on a été momentanément arrêté. Le fait des années que l'on aura involontairement perdues ne change rien à l'appel divin et à l'obligation d'y correspondre.

Ce serait une grosse erreur de s'imaginer que l'on n'est plus obligé de tenir compte des inspirations divines, parce que l'on a été forcé pendant un temps d'en suspendre la réalisation ; comme si Jésus était à nos ordres, et n'avait plus le choix des heures et des moyens.

Ce n'est pas parce que Jésus permet un arrêt momentané dans le cours apparent de ses grâces, qu'Il change d'idée et modifie ses desseins sur une âme. Au contraire, ces épreuves qui apparaissent comme des obstacles sont souvent, dans la pensée de Jésus, des moyens plus sûrs d'arriver à la réalisation de ses desseins, soit en fortifiant davantage l'âme dans ses bonnes dispositions, soit en la préparant par la souffrance à une vie d'amour et de sacrifice.

4. — *Lorsque l'inspiration, devenue persistante, prend le caractère d'une réelle vocation.*

S'il ne faut pas attacher trop d'importance aux idées qui se présentent comme en passant à l'esprit, il ne faut pas davantage mépriser celles qui s'y fixent avec une certaine insistance. Il n'est pas rare que la pensée de la vocation religieuse, qui a pris naissance dans une âme d'une façon parfois inattendue, s'y maintienne et s'y développe au point de devenir une véritable question de conscience. Cela peut se produire dans des circonstances diverses et à des époques parti-

culières de la vie, comme au moment d'une retraite, après un grand chagrin, à la suite d'une épreuve, lors d'un changement important de situation, sous l'influence d'une action plus forte de Jésus dans l'âme, etc. Il est sage de prêter alors une oreille attentive à cette voix intérieure qui sollicite à une plus grande perfection. L'âme a tout à y gagner ; pourquoi craindrait-elle d'être trop aimée et d'être appelée à vivre davantage ici-bas de la vie du ciel ?

Lorsque la chose a été suffisamment élucidée et que l'inspiration paraît vraiment venir d'en-haut et exprimer une volonté divine, il est inutile de perdre le temps dans des longueurs interminables, mais il faut chercher à réaliser le plus tôt possible sa vocation, dût-il y avoir bien des sacrifices à faire.

Jésus est libre d'orienter les âmes dans les voies de son choix et d'appeler à toute heure du jour des ouvriers pour les envoyer travailler à sa vigne. Les occupations comme les œuvres antérieures auxquelles on s'était consacré jusque-là, doivent céder le pas au nouvel appel divin qui se fait entendre. On ne pourrait objecter qu'il serait trop difficile de rompre certaines habitudes du passé, ni, si l'on est Prêtre, que l'on aurait peine à abandonner un ministère que l'on a beaucoup à cœur. Quand on cherche des objections, on en trouve facilement. Au

moins, faut-il savoir discerner les prétextes et les raisons, et ne pas prendre pour des manifestations divines ce qui souvent n'est que l'effet d'une attache naturelle ou de la lâcheté.

L'âge et les forces physiques peuvent alors paraître un obstacle sérieux. Dans ce cas, si les Supérieurs acceptent quand même le sujet, il faut y voir une indication suffisante de la volonté de Dieu, pour tenter au moins un essai. On en voit qui dans un âge avancé vont s'ensevelir dans le cloître, et d'autres, dans l'âge mûr, qui embrassent courageusement le joug de la sainte obéissance. Ils sont dignes d'éloge, et ils se préparent des joies d'autant plus douces que la miséricorde du Seigneur est plus prodigue à leur égard.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Quelle forme de vie religieuse faut-il embrasser, et dans quelle Communauté faut-il entrer ?

Pour faire un choix judicieux de vie religieuse, chacun doit tenir compte de ses aptitudes, de ses qualités, de ses talents, de ses forces, de ses attraits surnaturels, des grâces reçues et des besoins de son âme. On ne se fait religieux que pour procurer la gloire de Jésus par sa propre sanctification et par sa coopération au salut des âmes.

Jésus est Celui qu'avant tout nous devons avoir devant les yeux. C'est pour le mieux servir et ne vivre que pour Lui, que l'on désire tout quitter et n'avoir plus d'autre préoccupation que de L'aimer et de se sacrifier pour Lui. Voilà le premier objectif qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Mais Jésus ne peut être vraiment glorifié en nous que par notre sanctification. Ces deux

choses vont de pair. Nous ne pourrions donc prétendre ni honorer, ni glorifier Jésus, ni Lui plaire, si nous n'avions à cœur et si nous n'étions résolus de devenir des saints. C'est le motif qui nous pousse à embrasser l'état de perfection.

Ne vivant que pour Jésus et aspirant à la sainteté pour Lui mieux ressembler, nous mettons à sa disposition tout ce que nous sommes, nous Lui consacrons tous les dons, toutes les qualités, tous les talents que nous avons reçus de Lui, afin qu'Il s'en serve pour sa gloire et le salut des âmes.

Trois éléments essentiels qui entrent dans la détermination à prendre. Pratiquement, ce sont nos attraits, correspondant à nos aptitudes, à nos qualités et aux grâces reçues, qui vont influencer notre orientation, concréter notre amour de Jésus et donner son caractère propre à notre sanctification. A chacun de considérer les trois formes de vocation religieuse, pour savoir à laquelle le Seigneur l'appelle.

1. — *Trois formes de vie religieuse : contemplative, active, mixte.*

La première est consacrée à la prière et à la pénitence, dans le silence et la solitude, dans une séparation complète du monde, dans une étude et une contemplation constante des vérités éternelles. Elle convient aux âmes qui ont

un attrait prononcé pour la solitude et l'oraison.

Cette vie contemplative est double, selon qu'elle est purement monastique, comme dans les grands Ordres, ou eucharistique, par l'exposition ou l'adoration du Très Saint Sacrement, comme dans plusieurs Congrégations modernes.

La vie active, tout en possédant l'essentiel de l'état de perfection, qui sont les vœux de religion, se dévoue aux œuvres extérieures d'apostolat et de charité, sous toutes les formes. Elle convient à ceux dont le tempérament très actif a besoin de se dépenser au bien et au salut des âmes.

La vie mixte unit à la fois la vie contemplative et la vie active. D'après saint Thomas, c'est la plus parfaite, car elle réunit l'amour de Dieu et l'amour du prochain. C'est le genre de vie le plus adapté aux âmes qui ont besoin à la fois de prière et de dévouement.

Dans le choix d'une de ces formes de vie religieuse, il faut procéder avec beaucoup de sagesse et de discrétion, pour ne pas s'orienter à la légère dans une voie qui pourrait n'être pas conforme aux dispositions et aux besoins de l'âme. Par exemple : un esprit peu apte à l'oraison ou pour lequel une application trop prolongée dégénérerait facilement en tension et contrainte, n'est pas fait pour la vie contempla-

tive ; de même un tempérament exubérant, qui étoufferait dans une vie sédentaire et renfermée. Par contre, celui pour qui le contact avec le monde offrirait encore de trop grands dangers, ne devrait pas embrasser une vie active qui l'exposerait à bien des surprises et à des chutes ; pareillement, si une activité trop grande ou un zèle intempestif pouvait entraîner à des excès qui compromettraient les avantages et les devoirs de la vie religieuse.

C'est pourquoi la vie mixte, partagée entre la prière et l'action, paraît plus adaptée à la majorité des âmes. Encore faut-il que partout où il y a un apostolat quelconque à exercer, la vie intérieure tienne la première place, toute œuvre, pour être fructueuse, devant être solidement établie sur l'union de l'âme avec Jésus, suivant l'enseignement du divin Maître : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire, et celui-là seul qui demeure en moi porte beaucoup de fruit » (Jean, xv, 5).

2. — *Règles à suivre dans le choix d'une communauté.*

Rappelons-nous ce qui a été dit précédemment et nous comprendrons aussitôt qu'il est de la première importance de choisir une Communauté où l'on trouvera sûrement les moyens de mener une vie conforme au motif qui nous fait embrasser l'état religieux, à savoir : le service

plus parfait de Jésus et notre sanctification. Nos dispositions personnelles ne suffisent pas à atteindre ce but ; il nous faut un milieu adapté qui favorise nos élans vers la vertu, qui soit un appui pour notre bonne volonté et qui nous fournisse des secours capables de nous prémunir contre nous-mêmes et de nous entraîner dans la voie de la perfection. Toutes choses que l'on ne rencontre que dans les communautés ferventes.

Il est donc évident que l'on doit écarter, sans plus d'examen, les communautés relâchées où la ferveur et la discipline n'existent pas. C'est la grande recommandation que fait saint Ignace : « Dans le choix d'une communauté religieuse, il faut bien éviter tout d'abord de se décider à entrer dans un couvent relâché et où la discipline régulière ne soit plus en vigueur ».

Ce serait un non-sens de vouloir entrer dans une communauté moins fervente, sous prétexte que la vie y est moins pénible et que l'on s'y fera plus facilement. Mieux vaut ne pas embrasser du tout la vie religieuse, que de ne pas y vivre en religieux et de ne pas travailler à s'y sanctifier. Il est bon de se mettre en garde contre une tendance trop naturelle qui porterait à choisir telle ou telle communauté dans l'espérance d'y trouver un certain bien-être et une liberté plus grande qui amoindrirait le sacrifice de la séparation et cadrerait davantage avec la vie menée

jusque-là. Ces motifs vicieraient à l'origine l'idée de la vocation et conduiraient infailliblement à l'infidélité.

L'attention doit donc se porter sur les Communautés qui nous paraissent les plus ferventes, où la discipline et la régularité sont en honneur, où les règles sont observées, où l'union et la concorde existent et où règne l'esprit surnaturel. Ce doit être là la première préoccupation. Il ne suffit pas de se dire qu'on pourra aisément le constater une fois entré, il faut le savoir à l'avance et, pour cela, se renseigner exactement. Si on ne le faisait pas, il y aurait lieu de se méfier de la sincérité et du surnaturel de ses désirs.

Peu importe, dès lors, que la communauté soit humble, pauvre, ignorée, sans renom et sans éclat, si la ferveur y règne et si les membres, fidèles à leur vocation, y travaillent activement à leur perfection. On ne se donne à Dieu que pour s'unir plus étroitement à lui, et bienheureux sont les religieux qui n'attirent point les regards du monde, mais qui, dans le renoncement et la vie cachée, s'appliquent à devenir des saints.

Jésus est beaucoup plus honoré et glorifié par une communauté fervente, dont les œuvres sont cependant modestes, que par une autre qui se distingue par des œuvres éclatantes, mais où la

perfection religieuse est moindre. On trouvera plus de moyens de sanctification dans la première que dans la seconde, et, par là, on apportera son concours personnel à une glorification plus grande de Jésus ; cela suffit amplement pour y fixer son choix.

Nous devons craindre, en outre, de nous laisser influencer par une tentation subtile qui se présente fréquemment au moment de la décision. On prétend bien faire généreusement le sacrifice des biens terrestres et même de sa liberté, mais on appréhende d'entrer dans une communauté « trop sévère », comme l'on dit, où la séparation d'avec le monde serait trop complète. On ne voudrait pas rompre trop brusquement avec le passé, mais pouvoir conserver ses anciennes relations d'amitié ou de ministère. Et alors on se sent porté à choisir une communauté qui ne soit pas trop éloignée et où l'on puisse revoir facilement parents et amis, ou entretenir une correspondance qui tienne en quelque sorte lieu de la présence. Illusion intéressée, tentation dangereuse.

C'est s'ouvrir une porte sur le monde, lorsqu'il faudrait y dresser un mur infranchissable ; c'est mettre en réserve, tout près de son couvent, pour les y introduire ensuite, les attaches, soucis, futilités, distractions et mille riens de la vie

dont le monde est plein, au grand détriment du sérieux de la vie religieuse, pour ne pas dire de sa formation et de sa persévérance.

Donc, un seul objectif : se faire religieux, pour devenir un saint. Ne conserver de ses relations avec le monde que celles qui entrent dans le genre d'apostolat extérieur de la communauté et que l'obéissance consacre ; mais nullement celles qui seraient l'effet d'un cœur partagé et d'une demi-donation de soi-même. Le Seigneur n'a pas pour agréables les offrandes faites avec parcimonie et dont l'intention n'est pas parfaitement pure.

On comprend le désir de certaines âmes qui préfèrent s'en aller au loin, afin de n'être pas distraites par les relations du dehors, et de pouvoir s'occuper exclusivement du travail de leur sanctification.

3. — *Réserves à apporter dans certaines appréciations plus naturelles que surnaturelles.*

Tout n'est pas toujours surnaturel dans les jugements que l'on forme et dans les appréciations que l'on entend autour de soi sur l'importance du choix d'une communauté. Il est bon de ne pas l'ignorer et il est sage de se prémunir contre les erreurs dans lesquelles on pourrait être entraîné. Considérons la volonté de Jésus et non l'opinion des hommes, les intérêts sacrés

de notre âme et non l'aspect purement humain des choses terrestres.

I. — *Communauté de renom.*

L'état religieux est un état de pénitence et d'humilité. On vient s'y cacher, disparaître et se faire oublier. Il ne peut donc jamais être question de chercher un honneur quelconque dans le choix d'une communauté. On n'est pas plus religieux parce que la Communauté est en vue ; on n'est pas davantage parfait parce que la Communauté est considérée. C'est là l'erreur dans laquelle tombent parfois les parents. Ils veulent bien que leurs fils ou leurs filles entrent en religion, mais à condition que ce soit dans tel Ordre ou telle Congrégation de renom. Gloriole humaine dans une vocation divine. Ils se flattent et s'honorent sottement, lorsqu'ils devraient comprendre, comme dit saint Jérôme, que « la grandeur du chrétien (et à plus forte raison du religieux) consiste, non à passer pour tel, mais à l'être en effet ».

II. — *Costume religieux.*

L'habit religieux n'est pas étranger à l'attrait éprouvé pour une Communauté plutôt que pour une autre. En cela, il n'y a rien de mal, pourvu toutefois que l'on n'y attache pas une importance exagérée et qu'on ne lui sacrifie pas d'autres mobiles beaucoup plus importants. C'est le temps

de se rappeler l'adage populaire, « l'habit ne fait pas le moine », que saint Bernard complète, en disant : « Ce n'est point l'habit, c'est la pureté du cœur qui fait le religieux ».

Le costume est quelque chose de purement extérieur, qui n'a de valeur que par sa signification. Par sa matière, sa couleur et sa forme, il parle ou de pureté, ou de pénitence, ou de pauvreté, ou de mort au monde, etc. Si ces choses n'existent pas, il n'a plus qu'une valeur vulgaire, et il devient même une condamnation pour celui qui le porte. De sorte que là où le costume n'existe pas, les vertus qu'il représente peuvent se rencontrer ; ce qui fait, que mieux vaut un bon religieux sans costume, qu'un mauvais religieux avec un costume. L'auteur de l'Imitation a raison de dire que « ce n'est pas la grandeur de la demeure, ni la beauté de l'habit, ni l'excellence de la dignité qui font le parfait religieux, mais c'est le renoncement entier au monde et la mortification quotidienne de ses vices ».

III. — *Institut nouveau.*

Tous les Ordres et toutes les Congrégations n'ont pas été institués en même temps dans la sainte Eglise. Ils se sont succédés à travers les siècles, apparaissant à leur heure et réalisant des desseins divins de charité et de miséricorde sur l'humanité.

Il n'y a évidemment rien de répréhensible à commencer ; c'est même une nécessité, puisque ici-bas tout a un commencement et une fin. En quoi y aurait-il quelque chose de défavorable pour une Communauté, en ce qu'elle commence comme toutes les autres ont commencé, en ce qu'elle naisse dans le jardin de l'Eglise à l'heure que lui a marquée la Providence et suivant le besoin des temps ? Faudra-t-il en écarter les sujets, parce qu'elle est nouvelle et parce qu'elle n'a pas encore pris racine comme ses aînées ? Mais alors, comment pourra-t-elle se développer ? Comment se sont développées les autres Congrégations avant elle ? Ceci équivaudrait à dire : elle n'a pas le droit d'exister, il faut empêcher qu'elle se consolide et se développe.

Qui oserait prendre une telle responsabilité ? C'est pourtant la responsabilité que prennent, autant qu'il est en eux, ceux qui détournent les vocations d'une Communauté, sous prétexte qu'elle est encore toute récente et qu'elle n'a pas fait ses preuves. Ils devraient plutôt, ce semble, diriger de ce côté les âmes qu'ils y croiraient appelées, afin de seconder ainsi les vues de la Providence et de permettre à une Œuvre inspirée de Dieu d'accomplir sa destinée.

La légèreté avec laquelle agissent parfois certains conseillers dans le cas actuel est vraiment déconcertante. Au lieu d'aider l'action du Saint-

Esprit, on dirait qu'ils ont résolu d'essayer de l'empêcher de souffler dans l'Eglise. Cette remarque a d'autant plus d'actualité que dans le cours du siècle dernier, et plus encore de nos jours, des Instituts nombreux ont surgi pour accomplir les œuvres les plus variées, dont la nécessité ou l'utilité sont partout reconnues.

Ceux qui se sentent appelés à concourir à des Œuvres nouvelles suffisamment connues et approuvées par l'autorité ecclésiastique, ne doivent point se laisser ébranler par les réflexions inconsidérées et même les conseils imprudents qui tenteraient de les détourner de leur projet, pour l'unique motif de la nouveauté.

IV. — *Nombre restreint de sujets.*

Cette objection est liée à la précédente ; car c'est la conséquence des Œuvres qui commencent d'avoir peu de sujets. Cela ne peut être un argument contre la Communauté naissante, tout commencement comportant la rareté ou la pénurie des sujets. C'est là l'histoire de la généralité des Œuvres divines dans l'Eglise, même de celles qui ont eu des saints comme fondateurs, tels que saint Dominique, saint Vincent de Paul, saint Paul de la Croix et, plus près de nous, le Bienheureux P. Eymard.

A cela rien d'étonnant. Avant qu'une Œuvre soit connue et qu'elle ait été bien comprise, il

s'écoule un certain temps. Habituellement, c'est alors que les commentaires plus ou moins malveillants ont cours et qu'ils impressionnent d'autant plus que l'on manque de connaissances suffisantes pour y répondre et les rectifier.

Il ne faut pas oublier que Jésus n'a fondé son Eglise qu'avec douze apôtres et que des Ordres admirables dans l'Eglise n'ont pas tous eu le même développement rapide. C'est la loi des Œuvres divines de se faire par des moyens variés et de passer par des épreuves diverses qui en consolident davantage les fondements. Tantôt ce sont les sujets qui se font attendre, tantôt les ressources qui font défaut, tantôt les obstacles quasi insurmontables qui se dressent, tantôt une hostilité inexplicable qui se fait jour, tantôt une véritable persécution qui se déchaîne ou encore une froide indifférence qui jette le discrédit et le mépris.

Jésus se sert de tout pour accomplir ses desseins ; la malice ou l'inintelligence des hommes deviennent, dans ses mains, le moyen de fonder sur la croix et dans le sang les Œuvres qu'Il veut rendre plus fécondes et plus florissantes dans son Eglise. C'est ainsi que le comprennent les saints ; et c'est ce qui devrait ouvrir les yeux à ceux qui, si inconsidérément, contrecarrent les desseins de Jésus sur les œuvres de son Cœur.

CHAPITRE VINGTIÈME

Règle de conduite d'une âme appelée à la Vie Religieuse

Nous croyons utile de réunir ici un certain nombre de conseils pratiques, capables d'éclairer et de diriger les âmes qui se sentent appelées à la vie religieuse. Quelques-uns seront un résumé de ce que nous avons déjà dit dans le cours de cet ouvrage ; nous les indiquerons sommairement. D'autres, un peu plus développés, seront comme le couronnement de la doctrine spirituelle des saints et des docteurs sur ce sujet. Il n'en est aucun que l'on doive négliger.

1. — *Fidélité à l'inspiration première.*

Nous avons déjà démontré que cette fidélité à l'inspiration première est d'une grande importance. C'est Jésus frappant pour la première fois à la porte du cœur ; il y a une délicatesse spéciale à Lui en ouvrir l'entrée. Premier contact de Jésus avec l'âme qu'Il s'est choisie et d'où va dépendre toute la suite de ses grâces et de ses communications.

Il n'est pas nécessaire que cette première touche de la grâce soit bien caractérisée. Le seul fait de la ressentir est déjà suffisant pour s'y arrêter et réfléchir. C'est l'enseignement du docte Suarez : « Il arrive, dit-il, qu'une personne, tout en ne se sentant pour la vie religieuse ni affection ni désir, a néanmoins quelques pensées ou quelques impressions de grâce, touchant les dangers du monde, touchant l'excellence et les avantages de l'état religieux, touchant l'importance du choix d'un état, et l'indifférence dans laquelle il faut se tenir pour ne rechercher dans ce choix que le bon plaisir de Dieu... Dans ce cas il n'est pas téméraire de penser à la vie religieuse, ni de consulter à ce sujet. Pour demander conseil, en effet, il suffit d'un commencement quelconque de bonne pensée sur l'état religieux, inspiré par la grâce ».

Il n'est pas davantage nécessaire que l'on sache bien analyser ce premier mouvement de la grâce, ni qu'on en connaisse exactement l'origine et qu'on puisse dès le commencement en apprécier la valeur. Il suffit qu'il existe pour y prêter attention et en observer délicatement le développement. « Ne vous souciez pas, dit saint Alphonse, de quel côté vient le mouvement, car Dieu a plusieurs moyens d'appeler ses serviteurs. Il se sert quelquefois de la prédication, d'autres fois de bons livres. Les uns ont été

appelés pour avoir ouï les paroles sacrées de l'Evangile, comme saint François et saint Antoine ; les autres ont été appelés par les ennuis, désastres et afflictions, qui leur survenaient dans le monde, d'où leur résolution de l'abandonner ».

Ce qui prouve que Jésus se sert tantôt des grands évènements de la vie, tantôt des circonstances les plus minimes pour attirer les âmes à l'accomplissement de ses desseins sur elles. Comme l'on ne connaît pas toute l'importance que Jésus a résolu de donner dans la suite à une première inspiration de la grâce, il faut agir comme si elle devait en avoir une très grande. De cette fidélité primitive peut dépendre le salut éternel. Que l'âme se montre généreuse et Jésus sera son soutien. C'est encore l'assurance que lui en donne saint Alphonse : « Il faut bien correspondre et cultiver le premier mouvement, et puis ne pas se mettre en peine s'il vient des dégoûts et des refroidissements à ce sujet ; car, si l'on agit ainsi, Dieu ne manquera pas de faire réussir le tout à sa gloire ».

2. — *La prière.*

Rien ne s'obtient sans la prière. C'est pourquoi Jésus nous fait la recommandation, au milieu de nos besoins incessants, de « toujours prier et de ne jamais nous lasser » (Luc, xviii, 1).

S'il est une circonstance de la vie où il faut prier avec instance et sans relâche, c'est assurément lorsqu'il s'agit de connaître la vocation à laquelle Jésus nous a destinés, et d'où dépend pour nous tant de grâces dans le temps et tant de gloire dans l'éternité.

C'est d'autant plus nécessaire, que l'on avance d'abord dans l'inconnu, et qu'ensuite la lumière ne se fait que progressivement. Pour s'orienter sûrement, l'âme doit s'élever sans cesse et dire avec le psalmiste : « Enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu ; montrez-moi la voie dans laquelle je dois marcher, parce que j'ai élevé mon âme vers vous » (Ps. CXLII, 10, 8).

Afin de n'être point offusquée par les attraits mensongers du monde, elle supplie le Seigneur de « détourner ses yeux, afin qu'ils ne voient pas la vanité » (Ps. CXVIII, 37). Comprenant que rien ici-bas ne peut remplacer le service de Jésus et son amour, elle aspire à monter toujours plus haut : « J'ai étendu mes mains vers vous ; comme une terre altérée, mon âme a soif de vous, Seigneur » (Ps. CXLII, 6).

Cette prière, l'âme la doit commencer à son réveil : « O mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore ; mon âme a soif de vous » (Ps. LXII, 2), et la continuer tout le jour, dans la méditation et l'oraison : « Mon âme s'est attachée à votre

suite » (Ps. LXII, 9). Il ne suffit pas, en effet, dans une question de cette importance, de faire de simples prières vocales et de courtes élévations d'âme ; ces choses sont bonnes et elles tiennent l'âme en haleine, mais il faut prolonger ses réflexions et examiner longuement devant Dieu le parti à prendre pour correspondre pleinement à ses desseins.

L'appel à la vocation religieuse comporte, d'une part, trop de sacrifices à faire et, d'autre part, trop de résolutions graves à prendre pour le reste de la vie, pour qu'une pareille décision puisse être prise autrement qu'après avoir acquis dans l'oraison les lumières et les grâces que Jésus ne donne qu'à ceux qui les ont demandées avec humilité et persévérance. Ce que dit saint Alphonse de la vocation une fois réalisée peut s'appliquer également à l'étude de la vocation : « Qu'on soit bien persuadé qu'on ne peut guère conserver la vocation religieuse sans pratiquer l'oraison ».

Que l'âme qui aspire à la vie religieuse fasse sienne la prière suggérée par ce grand saint : « Me voici, Seigneur, je ne suis plus à moi, je suis à vous. Je me suis déjà donné et je me donne de nouveau tout à vous. Daignez agréer mon offrande, en m'accordant la force de vous être fidèle et de me retirer, le plus tôt possible, dans votre sainte maison ».

3. — *Pureté d'intention.*

La pureté d'intention s'impose dans une question comme celle de la vocation religieuse. On ne comprendrait pas que l'on veuille embrasser l'état de perfection pour d'autre motif que celui de se sanctifier et de se consacrer au service de Jésus dans l'esprit de ceux qui aspirent à devenir ses disciples. Tout autre motif serait une contradiction avec l'acte que l'on se propose de poser, et n'attirerait sur l'âme que la malédiction au lieu de la bénédiction.

Comment, en effet, faire un religieux de celui qui porte déjà dans son âme des germes d'infidélité ? L'auteur de l'Imitation lui prédit d'abord bien des tribulations : « Celui qui cherche en religion autre chose que Dieu seul et le salut de son âme, n'y trouvera que tribulations et douleurs ». Puis, parce qu'il a manqué de surnaturel et de sincérité, Jésus lui refusera les grâces de son état et ne permettra pas qu'il y persévère.

Il n'y a donc qu'une seule intention qui convienne à la vocation religieuse : celle de se donner totalement et irrévocablement au Seigneur. Pas de mélange, pas de pensées naturelles, pas de compromis cachés, pas de recherches inavouées, pas d'espérance de bien-être, pas de réserves ni d'illusions ; mais Jésus seul, Jésus à

servir, Jésus à aimer, Jésus à consoler, Jésus à imiter, Jésus à glorifier !

En voilà assez pour satisfaire les aspirations d'une âme noble et pure qui rejette avec indignation toute autre intention. Saint François de Sales condamne justement ceux qui agissent dans d'autres vues que celle-là : « Plusieurs, dit-il, sortent du monde, qui ne sortent pas pour cela d'eux-mêmes, cherchant par cette sortie leur goût, leur repos, leur contentement ; ils s'empressent à merveille, parce que l'amour-propre qui les pousse est un amour turbulent, violent et déréglé. Ne soyons point de ce nombre, sortons du monde pour servir Dieu, pour aimer Dieu ».

L'idéal de la vie religieuse est assez beau, pour n'en point chercher d'autre. Ravivons sans cesse notre amour pour Jésus et contentons-nous de Le savoir à nous et de ne vouloir être qu'à Lui.

4. — *Pureté de vie.*

Pour mériter la grâce d'embrasser un jour l'état de perfection, il est essentiel de s'y préparer par une grande pureté de vie. Non seulement il faut éviter les fautes graves, qui auraient pour conséquence d'éloigner du but que l'on espère atteindre ; mais encore les péchés véniels, et ces infidélités qui, sans être des péchés proprement dits, dénotent quand même

une âme encore attachée au monde et à elle-même, dispositions contraires à la vocation religieuse bien comprise.

Devant plus tard travailler, par obligation de conscience, à acquérir la sainteté, l'aspirant à la vie religieuse, s'il est sincère, doit avoir à cœur de mener dès maintenant une vie conforme à ses aspirations. D'où le devoir de s'appliquer sérieusement à la pratique de toutes les vertus, et de se montrer en toutes circonstances disposé à tous les sacrifices plutôt que de transgresser la loi et de pactiser avec l'esprit et les maximes du monde. Sans rien savoir de ses aspirations, on devrait pouvoir distinguer une future vocation religieuse uniquement à son attitude et à sa conduite.

Saint François de Sales, dans son langage imagé, montre que les mondains eux-mêmes doivent le constater sans difficulté : « Ne voient-ils pas que nous avons ôté l'enseigne et que nous avons rompu le trafic que nous pouvions avoir avec le monde ? »

Le temps d'attente qui précède l'entrée en religion est une espèce de noviciat pendant lequel l'âme essaie ses forces et s'aguerrit aux luttes de l'avenir. Que l'amour qu'elle a voué à Celui dont elle désire faire son unique Bien-Aimé, la conserve pure et lui fasse remporter toutes les victoires !

5. — *Recueillement et éloignement du monde.*

Les idées de vocation religieuse sont des idées qui, par elles-mêmes, portent au sérieux et au recueillement. Pour bien entendre et bien comprendre la voix qui parle au fond de l'âme, il faut être attentif et ne pas avoir d'autre préoccupation. Pour considérer toutes choses dans le calme de l'esprit et les apprécier à leur juste valeur, il est nécessaire d'écarter la dissipation des sens et de mettre un frein aux extravagances de l'imagination. Pour descendre dans le fond de son cœur et y faire la revue de ses affections, afin d'en éliminer toutes celles qui ne cadreraient pas avec l'amour divin, il faut en être maître et pouvoir en diriger les sentiments.

Travail et réflexion qui ne peuvent se faire que dans le recueillement, lorsque l'âme est chez elle et qu'elle est maîtresse de ses mouvements. « Dieu ne parle pas à ceux qui sont hors d'eux-mêmes, comme dit saint Bernard, et occupés des choses extérieures ; mais à ceux qui se retirent dans les pensées intérieures ».

S'il se faisait trop de bruit dans l'âme et si l'esprit se laissait distraire habituellement par les choses du dehors, il ne s'établirait pas un contact suffisant entre Jésus et l'âme, pour que ce divin Maître puisse parler librement et être écouté pieusement. Il ne faut pas oublier qu'il

ne s'agit pas ici de ce qu'on pourrait appeler « un recueillement de dévotion », qui serait une disposition habituelle de l'âme, mais bien plutôt d' « un recueillement de raisonnement », d'un recueillement imposé à l'âme et jugé nécessaire pour traiter dans les conditions voulues la grande affaire de la vocation. Sans cela, Jésus parlerait, mais, n'étant point entendu, Il parlerait en vain. Et qui sait si alors Il ne se tairait point ? Voilà pourquoi saint Bernard insiste tant sur ce point. « Si celui qui délibère sur un état de vie, dit-il, désire entendre la voix de Dieu, qu'il se retire dans la solitude. Si vous préparez votre oreille intérieure à la voix de Dieu, à cette voix plus douce que le miel, fuyez les embarras extérieurs, afin que, l'âme dégagée et libre, vous puissiez dire avec Samuel : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. Cette voix de Dieu ne se fait pas entendre sur les places publiques ni dans la foule ; un conseiller secret cherche un auditeur secret ».

Celui qui attend, dans le monde, son entrée en religion, est donc tenu, d'après ce que nous venons de dire, d'y vivre comme s'il n'y était pas. C'est-à-dire que, n'étant pas fait pour le monde et le monde n'étant pas fait pour lui, il doit rester étranger non seulement à son esprit et à ses maximes, mais encore à ses divertisse-

ments et à ses frivolités. Plus vite il rompra avec cette dissipation mondaine, ennemie irréconciliable de toute vie recueillie et réfléchie, plus vite il se mettra à l'abri de bien des tentations qui pourraient compromettre sa vocation.

Saint Alphonse fait ressortir l'influence néfaste des plaisirs mondains et la facilité de s'y laisser entraîner, si on ne s'en éloigne pas radicalement. « Il est nécessaire de vivre dans le recueillement, ce qui est impossible si on ne s'éloigne des divertissements du siècle. Que faut-il pour perdre la vocation dans le monde ? Un rien, une journée de dissipation, un mot d'un ami, une attache, une crainte, un ennui non surmonté, cela suffit pour détruire toutes les résolutions de se donner entièrement à Dieu. Quiconque se dissipera dans les amusements mondains doit être persuadé qu'il perdra indubitablement sa vocation. Ah ! combien n'en est-il pas qui, par manque de recueillement et d'éloignement du monde, ont perdu leur vocation et ensuite leur âme ! »

6. — *Mortification et générosité.*

Destiné à une vie de pénitence, de renoncement et de détachement universel par la pratique des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, l'aspirant à ce saint état doit se faire remarquer par un grand esprit de mor-

tification. Il lui siérait mal de s'accorder tant de petites fantaisies, comme on s'en accorde dans le monde, lui qui devra bientôt se les interdire absolument.

Avant d'être tenu par devoir d'état à se mortifier en tout, il doit le faire dès maintenant par amour et par un sentiment de noblesse qui le pousse à prendre les pieuses habitudes qu'il va tout à l'heure contracter.

Une âme religieuse est nécessairement une âme mortifiée. C'est par des petits sacrifices qu'elle se préparera à en faire de plus grands. Rien ne doit lui coûter, quand il s'agit d'entrer davantage dans l'esprit de sa vocation. D'où le sacrifice des amusements du monde, le retranchement des choses superflues, la modération dans le boire et le manger, la guerre aux joies trop sensibles, la mortification des sens, l'acceptation généreuse de tout ce qui gêne, contrarie et fait souffrir.

Il ne faut pas craindre d'avoir trop à souffrir ; c'est quand on aime la souffrance, qu'elle devient douce et agréable. La sainteté ne s'acquiert que par la croix, c'est pourquoi il faut tant l'aimer, et s'écrier avec sainte Thérèse : « Advienne que pourra ; tenir la croix bien serrée, c'est la grande affaire ».

C'est être deux fois mortifié que d'apporter

de la générosité dans les privations et les sacrifices que l'on s'impose volontairement ou que l'on accepte de la main de la Providence. Si on a une volonté arrêtée de parvenir à la sainteté de l'état religieux, il est plus que naturel de ne pas marchander avec les sacrifices, mais, au contraire, de les embrasser avec joie et de s'en faire sans tarder des sources de mérites. Plus tard il faudra lutter héroïquement ; qu'on se hâte de devenir de vaillants athlètes, selon l'avertissement de saint Bonaventure : « Celui qui entreprend de servir Dieu doit se préparer à la guerre, parce que le diable s'arme aussitôt contre lui ».

Mais cela ne doit nullement effrayer, car les luttes supportées pour l'amour de Jésus et afin de correspondre à ses desseins de miséricorde, sont des victoires en germe, d'après l'assurance qu'en donne saint Paul : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom., viii, 31)

Une fois résolu d'atteindre le port de la vie religieuse, il ne faut plus se laisser détourner par rien, et, quoi qu'il en coûte, poursuivre avec renoncement et courage la réalisation de ses espérances, à l'exemple du grand apôtre qui disait : « J'oublie ce qui est en arrière, et je me porte vers ce qui est en avant ; je cours vers le but, vers la récompense à laquelle Dieu nous a appelés, d'en-haut, dans le Christ Jésus » (Phil., iii, 13, 14).

Mettre au service d'une telle cause tous ses efforts de vertu et tous ses désirs de mortification, n'est-ce point juste et digne d'envie ? La palme à conquérir est trop belle, pour ne pas se montrer ardent et généreux dans les sacrifices qui peuvent la mériter. « Que Dieu vous donne sa sainte force, dit saint François de Sales, et que vous coupiez généreusement tous les liens qui vous empêchent de suivre les célestes attraits de votre cœur ».

7. — *Fermeté et persévérance.*

Il ne faut pas moins de fermeté que de générosité pour conserver dans son âme la grâce de la vocation religieuse. On doit se convaincre, dès le commencement, que l'on rencontrera des obstacles, qu'il se présentera des difficultés, que l'on devra subir des luttes, que l'on aura à surmonter des oppositions, que l'on passera peut-être par des moments de lassitude et d'ennui, des heures de dégoût et de ténèbres, etc. Si l'on ne passe pas par tous ces états, on est dans le cas cependant d'avoir à lutter contre plusieurs ennemis à la fois.

C'est dans l'ordre. On ne peut servir Dieu sans avoir à subir la tentation. « Mon fils, dit l'Ecclésiastique, quand tu t'approches du service de Dieu, demeure dans la justice et la crainte, et prépare ton âme à la tentation » (II, 1). Saint Paul

nous prévient qu'il est même inévitable de passer par la persécution : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ subiront la persécution » (II Tim., iii, 12). Jésus lui-même nous en révèle le motif : « Si vous étiez du monde, nous dit-Il en saint Jean (xv, 19), le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait ».

Cette persécution et cette haine n'auront pas évidemment un caractère tragique, mais elles n'en seront que plus dangereuses. Elles se présenteront sous la forme d'une opposition directe ou d'une insinuation habile, elles se revêtiront du manteau de l'amitié ou du dévouement, elles surgiront même de notre propre fond et soulèveront des ténèbres dans notre esprit, des hésitations dans notre volonté et des tempêtes dans notre cœur.

D'où que vienne l'épreuve, il faut y voir la volonté de Dieu qui, en nous éprouvant, veut nous affermir et nous couronner. « Sans épreuve et sans tentation, point de couronne ; sans combat, pas de victoire », dit saint Jean Chrysostome, faisant écho au psalmiste (Ps. xxxiii, 20) : « De grandes tribulations sont réservées aux justes ; mais le Seigneur les délivrera de tous les maux ». C'est, en effet, en s'appuyant sur lui,

que l'on peut dire comme saint Paul (II Cor., iv, 8, 9) : « Nous souffrons la tribulation, mais nous ne sommes pas accablés ; nous sommes en perplexité, mais non désespérés ; nous sommes persécutés, mais non abandonnés ; nous sommes abattus, mais non perdus ».

Les épreuves chez ceux qui se destinent à la vie religieuse sont parfois d'autant plus grandes qu'il s'agit d'empêcher un plus grand bien. Elles sont comme une garantie de l'appel divin, selon ce que dit saint Augustin : « Jésus vous appelle ; celui-là seul n'est pas appelé par le Seigneur, qui n'a point de peines dans la vie ».

Aussi doivent-ils se dresser courageusement contre tout ce qui peut s'opposer à l'accomplissement de leurs pieux desseins. « Soyez fermes et inébranlables, travaillant toujours de plus en plus à l'œuvre du Seigneur », dit saint Paul (I Cor., xv, 58). Et si les adversaires cherchent à les prendre par surprise, qu'ils suivent le conseil de l'Apôtre saint Pierre (II, iii, 17) : « Soyez sur vos gardes, de peur qu'entraînés par l'erreur de ces insensés, vous ne veniez à déchoir de votre fermeté ».

Quand il s'agit de sauvegarder sa vocation, tout doit être mis en œuvre. Que l'on soit attentif à ce que rien ne lui porte atteinte, selon la sage recommandation de saint François de Sales : « Tout ce qui vous détournerait de cette voie

regardez-le comme une tentation, d'autant plus dangereuse que peut-être elle sera spécieuse ».

C'est la chose à laquelle il faut attacher le plus d'importance, car de la fidélité à la grâce de la vocation dépend toute la sainteté. C'est pourquoi saint Alphonse écrit que « celui qui est absolument obligé d'attendre, doit mettre tous ses soins à conserver la vocation comme le trésor le plus précieux qu'il puisse posséder ». Il ne faut à aucun moment se départir de cette vigilance et s'écarter de cette ligne de conduite, fortifiant sa volonté par des efforts soutenus, de peur qu'elle ne faiblisse, et renouvelant constamment sa résolution de se consacrer au Seigneur, dès que l'heure de la volonté divine aura sonné. « Si quelqu'un, dit saint Augustin, désire quitter le siècle pour entrer dans une société religieuse, sa volonté ne doit être ni violentée, ni mobile, mais immuable, virile, efficace, constante et parfaite par l'esprit de charité qui doit la remplir ».

Il n'y a pas jusqu'aux doutes personnels sur sa vocation qui ne doivent être considérés comme une tentation, du moins jusqu'à ce que la pleine lumière soit faite. C'est souvent le moyen dont le démon se sert pour faire croire à une non-vocation, comme si les tentations contre la foi, par exemple, détruisaient la foi elle-même. Ce sont là évidemment de dures épreuves pour une

âme qui veut être fidèle et n'accomplir que les volontés de Dieu sur elle. La première chose à faire est de ne pas se troubler et de prier beaucoup, puis d'attendre patiemment que l'épreuve passe et que la lumière se fasse.

Il en est parfois qui s'imaginent n'avoir pas la vocation, parce qu'ils ne goûtent plus les joies sensibles du commencement et que, au contraire, ils éprouvent plutôt des refroidissements et des dégoûts. Saint François de Sales va leur répondre : « Pour avoir une marque de bonne vocation, dit-il, il ne faut pas une constance sensible, mais qui soit en la partie supérieure de l'esprit. Ainsi, il ne faut pas juger qu'une personne n'est pas vraiment appelée, parce qu'il lui arrive, même avant d'avoir quitté le monde, de ne plus éprouver ces mouvements sensibles qu'elle avait au commencement, ni même parce qu'elle sent des dégoûts et des refroidissements qui la portent à vaciller, en s'imaginant que tout est perdu. Il suffit que la volonté reste constante à ne point abandonner la vocation divine ; c'est même assez qu'elle y demeure attachée par quelque affection ».

Saint Alphonse attache une telle importance à la grâce de la vocation religieuse pour la sanctification et le salut des âmes, et il désire tant voir se multiplier ces privilégiées du Seigneur à

qui l'appel divin s'est déjà fait entendre, qu'il écrit « que toutes les prières à Jésus et à Marie doivent avoir pour objet d'obtenir la persévérance ».

Il peut arriver qu'il se dresse de tels obstacles à l'entrée en religion que, malgré tous les moyens employés pour les surmonter, on ne puisse y réussir. C'est une épreuve à laquelle l'âme doit se soumettre courageusement, puisque la volonté divine en dispose ainsi. Jésus lui tiendra compte de sa bonne volonté et lui accordera des grâces en rapport avec le sacrifice qu'Il lui demande.

Qu'elle s'en tienne alors à la ligne de conduite que lui trace saint François de Sales : « Vous devez vous résigner entièrement entre les mains de notre Dieu, faisant sans doute avec courage ce que vous pourrez pour entrer en religion, puisque Dieu vous en donne tant de désirs ; mais si après tous vos efforts, vous ne pouvez pas réussir, vous ne sauriez plaire davantage à Notre Seigneur que de lui sacrifier votre volonté et demeurer en tranquillité, humilité et dévotion, entièrement remise et soumise à son divin vouloir et à son bon plaisir, que vous reconnaîtrez assez, quand ayant fait votre possible, vous ne pourrez pas exécuter ce qui fait l'objet de vos souhaits.

8. — *La pensée de la mort.*

Pour s'aider à apprécier justement les choses divines et humaines, comme pour s'encourager à marcher dans la voie des conseils, la considération de la mort est d'un puissant secours. C'est parce que les mondains y pensent si peu, qu'ils s'illusionnent facilement et exposent leur salut éternel. A cause de cela, ils se soucient peu de choisir la voie qui pourrait les conduire plus sûrement au ciel ; et la rencontre avec la mort se fait pour eux sans presque l'avoir prévue. Et pourtant il faut mourir ! « Le mal, dit saint Alphonse, est que dans le siècle on pense peu à Dieu, et peu aussi à l'autre monde, où nous devons demeurer éternellement. Considérez que toutes les choses d'ici-bas ont une fin... Tout passe, et la mort s'avance vers nous ; et nous, à chaque pas que nous faisons, nous avançons vers la mort et vers l'éternité ».

S'il survient des doutes et des hésitations à l'égard de la vocation religieuse, il n'y a qu'à se représenter sur son lit de mort, sur le point de paraître devant Dieu et d'être jugé, puis de se résoudre à prendre le parti que l'on voudrait avoir pris à ce moment solennel. Il n'existera plus alors ni illusion ni légèreté, mais on se trouvera en face d'une double vérité, écrasante pour les pécheurs, douce et consolante pour les

justes, à savoir : que l'on quitte le monde pour n'y plus jamais revenir et que l'on entre dans une éternité de bonheur ou de malheur. C'est la mort qui décidera de notre sort. Oh ! comme il est précieux de choisir sa vocation, en vue de ce moment solennel !

C'est le conseil que donnent tous les saints. « Si quelqu'un hésite, dit saint Ignace, incertain et inquiet, qu'il évoque la pensée de la mort et celle du jugement suprême qui la suivra, et qu'il embrasse définitivement ce qu'il voudrait avoir embrassé quand il sera à ce seuil redoutable de l'éternité ».

Celui qui sincèrement déciderait de sa vocation, en se mettant en face de la mort, aurait une grande sécurité qu'il ne se trompe pas, d'après le sentiment de saint Alphonse. « Si vous voulez être sûr, dit-il, de bien choisir votre état de vie, représentez-vous à l'article de la mort, et choisissez l'état que vous souhaiteriez alors d'avoir embrassé ».

9. — *Confiance.*

Pendant tout le temps que l'on traite l'affaire de sa vocation, il faut lever ses regards vers le ciel d'où viennent la lumière d'abord, puis les secours pour marcher vaillamment dans la voie choisie. C'est Jésus qui appelle à la vie religieuse, c'est Lui le foyer de lumière et de vérité

qui projette ses rayons sur nos réflexions et considérations personnelles. C'est Lui et Lui seul qui tient en mains les secours nombreux qui nous seront ensuite départis pour être fidèles et correspondre à ses desseins. C'est donc à Lui qu'il faut avoir recours avec esprit de foi et pleine confiance. « Dans cette délibération, dit justement Suarez, il ne faut pas seulement considérer ses propres forces, il faut surtout tenir compte des secours de Dieu, à qui il faut se confier ».

Lors même que la route paraîtrait longue et ardue, l'on arrivera sûrement à l'accomplissement de ses désirs, si on en confie la réalisation à Celui qui, après nous avoir montré la voie, saura nous y conduire, comme s'exprime saint François de Sales : « La vraie lumière du ciel vous a fait voir votre chemin ; elle vous conduira par celui qu'elle vous a fait prendre, parfaitement et fort heureusement ».

Jésus ne donne pas des espérances, pour les enlever ensuite. Jésus ne met pas au cœur des aspirations célestes, pour en empêcher la réalisation. Jésus n'invite pas à marcher sur ses traces, pour en fermer la voie à ceux qui veulent Le suivre. Jésus ne met pas Lui-même la croix sur les épaules, pour qu'elle écrase ceux qui la portent. Jésus ne remplit pas les âmes d'amour divin, pour refuser après d'étancher

leur soif. « Celui qui vous appelle est fidèle, dit saint Paul, et lui-même vous aidera dans l'accomplissement des devoirs de votre vocation » (I Thes., v, 24).

Cette confiance en Jésus doit être illimitée, comme l'amour qu'on Lui a voué. C'est à ses pieds qu'il faut venir déposer tous ses soucis et trouver le réconfort au milieu de toutes les tribulations, suivant l'invitation que nous en fait l'apôtre saint Pierre (I, v, 7) : « Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, vous déchargeant sur lui de tous vos soucis, parce qu'il a lui-même soin de vous ».

L'épreuve aura un terme, mais pour que l'issue en soit heureuse, il est indispensable de rendre sa confiance en Jésus inébranlable comme le roc que viennent battre inutilement les flots courroucés. Jésus veille et saura faire face pour nous à tous les ennemis. Il se le doit, en quelque sorte, à Lui-même, puisqu'Il a daigné nous choisir et qu'Il constate notre désir de répondre à son appel. Saint Pierre nous en donne l'assurance (I, v, 10) : « Le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés à son éternelle gloire, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affermira après que vous aurez souffert un peu de temps ».

La victoire est assurée à ceux qui ne faiblissent point dans leur confiance. En dépit des obstacles et des difficultés de tout genre, ils avancent

sans se lasser et ils s'élèvent au-dessus des misères d'ici-bas par la force des grâces qu'ils puisent abondamment en Jésus qui les conduit à l'accomplissement de ses desseins adorables ; ce qu'exprime le prophète Isaïe, quand il dit (XL, 31) : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles, ils prendront des ailes et s'élèveront comme l'aigle ; ils courront sans se fatiguer et ils marcheront sans se lasser ».

Puisqu'il s'agit de servir le Seigneur plus parfaitement et de l'aimer sans mesure, en quittant tout pour se contenter de lui, il faut, à force de confiance et d'amour, avoir l'assurance d'être exaucé : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu pour toujours » (Ps. XXX, 2).

10. — *Discrétion et conseils.*

La vocation religieuse est une affaire qui ne se traite pas sur les places publiques, mais dans l'intérieur de l'âme et avec un directeur de conscience éclairé. La discrétion s'impose en pareille matière, si l'on ne veut pas s'exposer à bien des ennuis et des contradictions.

Que l'on s'en ouvre à un ami éprouvé et surnaturel, il n'y a là rien de répréhensible ; tout au contraire, le réconfort et les encouragements puisés dans une amitié vraiment pieuse peuvent

être d'un grand secours aux heures de ténèbres et d'abattement. Mais il y aurait un grave inconvénient à dévoiler son secret au premier venu ou à des gens qui ne sont pas en mesure de comprendre et d'apprécier la valeur de la vocation. Saint Alphonse met en garde contre ce danger. « Généralement parlant, dit-il, on doit tenir sa vocation secrète et n'en faire part à personne, si ce n'est à son père spirituel. Car ordinairement les hommes du monde ne se font pas scrupule de dire aux jeunes gens appelés à l'état religieux qu'on peut servir Dieu dans tous les états, même au milieu du monde ».

La même discrétion doit être observée, en règle assez générale, à l'égard des parents, à cause de leur trop grande affection, ou de leur propre intérêt, qui les porteraient à s'opposer à la vocation de leurs enfants, ou tout au moins à en retarder la réalisation : deux dangers aussi grands l'un que l'autre, car nous avons suffisamment démontré, dans le chapitre treizième, qu'une vocation différée est habituellement une vocation perdue.

La doctrine des saints et des docteurs est formelle sur ce point. Saint Thomas « recommande à ceux qui sont appelés à l'état religieux d'éviter de prendre conseil de leurs parents sur la vocation » ; parce que, dit saint Alphonse, « ordinai-

rement, ils se tromperaient fort s'ils leur faisaient part de leur projet, à cause du péril où ils s'exposeraient d'en être détournés ». Et saint François de Sales ajoute ces paroles déjà citées : « S'il fallait écouter les avis des parents, la chair et le sang, il se trouverait peu de gens qui embrasseraient la perfection de la vie chrétienne ».

Ce qui toutefois ne veut pas dire absolument que l'on ne rencontre pas des parents profondément chrétiens qui favorisent la vocation de leurs enfants, et même qui désirent ardemment les voir se consacrer au Seigneur. Grâce à Dieu, il y en a, mais avouons que c'est le petit nombre. C'est pourquoi les saints donnent des règles générales de discrétion, sans pour cela méconnaître les exceptions.

La discrétion s'impose davantage encore vis-à-vis de ceux que l'on saurait positivement opposés à nos projets de vocation, fussent-ils des personnes consacrées à Dieu. Ceux-là ne répondront pas de notre âme au jugement ; ils n'ont pas, par conséquent, à intervenir dans une question qui intéresse notre salut éternel et où ils n'ont aucune responsabilité à porter. Il n'y a qu'à les laisser à leur erreur et à leur faux jugement, mais nous prémunir contre l'influence néfaste qu'ils pourraient exercer sur nous, si nous commettions l'imprudence de leur en donner l'occasion.

Il reste le directeur spirituel, auquel il convient de manifester les aspirations de son âme, pour en recevoir des conseils. Non pas qu'il soit question de discuter un appel divin, mais afin d'être éclairé davantage et dirigé dans la voie de la perfection à laquelle on aspire. C'est ce qu'enseigne formellement saint Thomas : « On n'est pas louable, dit-il, mais au contraire on est répréhensible, quand, après un appel de Dieu soit intérieur soit extérieur, soit par la parole soit par les écritures, on discute ce qu'on éprouve, et qu'on cherche un conseil comme s'il s'agissait d'un doute ».

Nous avons traité assez longuement ce sujet de la direction, au troisième paragraphe du chapitre treizième ; mais il importe de faire remarquer ici que le choix du directeur doit être fait dans des vues purement surnaturelles, et appuyé sur des garanties spirituelles indiscutables. Si vous rencontriez un saint, c'est lui qu'il faudrait consulter de préférence à tout autre. Au moins adressez-vous à quelqu'un qui se fasse remarquer par l'édification de sa vie et qui puisse vous inspirer confiance, par le fait qu'il est lui-même rempli de l'esprit surnaturel qui vous anime. Retenez la sage recommandation de saint Ambroise à ce sujet : « Quand on demande conseil, il importe de s'adresser à un homme recommandable par la probité de sa vie et par

ses vertus... Qui croirait capable de régler la vie d'un autre, celui qui ne sait pas diriger la sienne ? L'estimerai-je en état de me donner un conseil qu'il n'a pu se donner lui-même ; et irai-je croire qu'il s'occupera de mes intérêts, celui qui néglige les siens propres ? »

11. — *Vivre déjà de l'esprit et des pratiques de la vie religieuse.*

La vie religieuse étant le port vers lequel on aspire, il faut faire voile constamment dans cette direction. En tenant les yeux fixés sur Jésus, le phare lumineux qui éclaire la route, on évitera les écueils et on se maintiendra dans la pureté des désirs qui nous poussent vers l'état religieux.

Une fois arrivé au terme, on se consacrerera exclusivement au service du divin Maître, on laissera le monde derrière soi pour n'y plus penser et on s'élancera avec ardeur dans la voie qui devra nous conduire à la sainteté. Pourquoi ne pas commencer maintenant, ce que nous ferons ensuite toute notre vie ? Pourquoi ne pas faire aujourd'hui librement, ce que demain nous ferons par nécessité ? Pourquoi ne pas développer en nous l'amour de Jésus, dont nous devrons ensuite vivre exclusivement ? Pourquoi ne pas nous préparer à l'holocauste complet qui nous attend, par des sacrifices répétés et des immolations partielles ?

Avant d'entrer dans la lice avec les généreux combattants qui nous ont précédés et nous attendent, essayons nos forces, montrons-nous généreux, faisons comprendre autour de nous, par ce que nous sommes, ce que nous voulons devenir. Si nous ne portons pas encore l'habit religieux, ayons-en au moins l'esprit et les vertus, selon les paroles de saint Valérien : « Que celui qui n'a de souci que de servir Jésus-Christ en religion, prenne le cœur d'un religieux avant d'en prendre l'habit ».

La résolution de mener le plus possible la vie que nous nous proposons d'embrasser, nous sera une sauvegarde et un excitant. Ne nous écartons point de cette ligne de conduite et apportons-y tous nos efforts. Ce que saint Ignace recommande au moment de la décision, nous devons continuer à le faire jusqu'à l'entrée définitive : « Que celui qui fait l'élection se recueille tout entier au dedans de lui-même, et que, tout le temps que dure sa délibération, il ferme les portes de ses sens ainsi que son esprit à tout le reste ; qu'il ne consente volontairement à ne rien voir, à ne rien entendre qui ne vienne d'en-haut ».

La joie et la paix qui en seront le résultat nous aideront à supporter les sacrifices de l'attente et nous seront une douce préparation aux joies plus grandes de l'avenir, dans la félicité de la vie

religieuse. Nous comprendrons mieux combien est peu de chose tout ce que nous abandonnerons, nous trouverons de plus en plus notre bonheur dans la pratique de la vertu et tout nous deviendra insipide en dehors de Jésus. Saint François de Sales le fait remarquer dans son inimitable langage : « Je ne suis pas surpris, écrit-il, si Dieu vous donnant le goût de sa présence, vous dégoûte peu à peu du monde. Sans doute, rien ne fait trouver le chicotin si amer que de se nourrir de miel. Quand nous savourerons les choses divines, il ne sera plus possible que les mondains reviennent nous donner appétit ».

12. — *Grand amour pour Jésus au Très Saint Sacrement.*

La vie religieuse procure l'incomparable avantage de vivre dans la compagnie et sous le même toit que Jésus au Très Saint Sacrement ; c'est une de ses plus grandes joies et l'un de ses charmes les plus doux. On a raison de se croire dans le vestibule du ciel, quand on vit près d'un Tabernacle où demeure en personne le Jésus qui fait la sainteté des saints sur la terre et qui demeurera éternellement la félicité des élus dans le paradis.

Jusque-là, l'âme qui aspire à l'état religieux doit se rapprocher de l'Eucharistie le plus pos-

sible. Jésus-Hostie doit lui devenir un centre de vie. Elle trouvera tout en Lui : la lumière pour l'éclairer toujours plus sur sa vocation, car « Il est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (JEAN, I, 9) ; la voie pour y marcher sans défaillance, car « Il est l'unique voie » qui conduise au salut (JEAN, XIV, 6) ; la force pour faire face à tous les ennemis et persévérer dans ses saintes dispositions, car « Il a vaincu le monde » (JEAN, XVI, 33) et « Il est le Pain de vie qui donne la vie au monde et assure la vie éternelle » (JEAN, VI, 33, 52) ; la joie du cœur, qui remplace toutes les affections de la terre, car Jésus est à Lui seul la source du vrai bonheur et Il inonde de délices les âmes qui L'aiment, « Que ma joie soit en vous et que votre joie soit pleine » (JEAN, XV, 11) ; l'amour qui fait vivre et qui est la consommation de la perfection. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui, il vivra par moi » JEAN), VI, 57, 58).

Quiconque vide son cœur de toutes les attaches aux biens de ce monde et aux créatures, n'a qu'à aller à Jésus-Eucharistie pour le remplir. Rien ne lui manquera, car, comme s'exprime le Concile de Trente : « Dans le divin Sacrement de l'Eucharistie, Jésus-Christ a répandu sur les hommes toutes les richesses de son divin amour ».

C'est pour aimer uniquement Jésus et s'embraser à son contact que l'on soupire après sa compagnie dans la solitude du cloître. Une seule Hostie contient essentiellement le foyer de l'éternelle charité. « Le Sacrement de l'autel est l'amour des amours », dit saint Bernard. Il n'est pas possible de ne pas aimer, si seulement l'on vit dans son rayonnement ; bien plus, n'aiment vraiment que ceux qui, selon l'expression du Bienheureux P. Eymard, « trouvent tout en l'Eucharistie et en l'Eucharistie toutes choses ». C'est donc à ses pieds que l'on doit aller alimenter sans cesse son amour pour entrer de plus en plus dans l'esprit de sa sainte vocation et pour pratiquer les vertus qui en seront l'ornement.

Dans les jours sombres et aux prises avec les divers ennemis qui viendront contrecarrer nos desseins de perfection, l'Eucharistie sera notre force et notre consolation. « L'Eucharistie, dit saint Jean Chrysostome, voilà bien ce charbon ardent qui nous embrase de telle sorte que, transformés en autant de lions et ne respirant plus que l'amour de Dieu, nous devenons la terreur de l'enfer ».

Pour que l'amour de Jésus devienne une véritable passion, comme il convient à une âme qui aspire à mener ici-bas la vie des anges, il faut donner la première place dans sa vie au Jésus du Sacrement de l'amour par excellence.

Aller le visiter fréquemment, s'en nourrir chaque jour, vivre sous son influence, y penser avec amour, l'invoquer sans cesse, recourir à lui en toute circonstance, établir avec lui une étroite intimité de pensées, de sentiments, de désirs et de volontés, lui recommander sa vocation et la grâce d'y demeurer fidèle, vivre déjà, sous son regard et dans son amour, de la perfection de sa vie future : tels doivent être l'esprit et la pratique de tous ceux qui ont foi en la présence personnelle de Jésus au Très Saint Sacrement, et qui aspirent à marcher sur ses traces dans la voie des conseils évangéliques.

Une âme qui vivrait de ces grandes pensées, serait infailliblement éclairée sur sa vocation, trouverait la réponse à bien des difficultés et parviendrait à la réalisation de ses désirs ; tandis qu'il y aurait lieu de douter sérieusement d'une vocation à qui Jésus-Eucharistie ne parlerait pas au cœur et qui ne se plairait pas dans sa compagnie.

Comment, plus tard, aimer pour soi la solitude, lorsque l'on n'aura pas goûté celle du Prisonnier d'amour du Tabernacle ? Comment faire ses délices de la prière, lorsque l'on ne sera pas venu apprendre à prier avec le grand Suppliant de l'Eucharistie ? Comment vivre de renoncement, d'obéissance et de sacrifice, lorsque l'on n'aura pas étudié les enseignements du divin

Maître là où Il nous prêche si éloquemment, au Sacrement des divines immolations ? Comment prétendre avoir au cœur assez d'amour pour travailler sans relâche à devenir un saint, lorsque l'on n'aura pas puisé abondamment cet amour en Celui-là seul qui fait les saints ?

Si l'amour de l'Eucharistie n'est pas en soi un signe de vocation, parce que c'est un amour universel que doivent avoir tous les chrétiens, il est cependant évident que là où il y a vocation, là doit se rencontrer cet amour ; Jésus ne pouvant vouloir se choisir une âme sans se révéler à elle dans le Sacrement de ses tendresses divines, et une âme ne pouvant désirer se consacrer au service de Jésus sans trouver ses délices dans sa compagnie.

13. — *Dévotion spéciale à la Sainte Vierge.*

La Sainte Vierge a un rôle spécial à remplir auprès de chaque âme. Elle a été établie, par Jésus Lui-même, la Mère de tous les hommes ; et elle les aime tous d'un amour maternel, qui emprunte un caractère quasi divin à l'amour de Jésus où elle puise le sien. Néanmoins, elle se sent doublement attirée vers les âmes dans lesquelles elle reconnaît davantage les traits de son Fils. Les âmes religieuses sont de celles-là.

Elle-même a assisté aux premières inspirations de la grâce, lorsque la vocation religieuse

a pris naissance dans l'âme. Elle a secondé puissamment l'action de Jésus, poussant au détachement universel et attirant vers les cimes de la sainteté. Dispensatrice des grâces divines, elle a été l'instrument plein de douceur dont Jésus s'est servi pour éclairer, fortifier, diriger, purifier, sanctifier et charmer l'âme de son choix.

A chaque pas dans la vie, et plus particulièrement aux grandes époques, Marie s'est tenue à côté de Jésus pour nous protéger, nous montrer la voie, nous inciter à y marcher, nous rendre forts contre le monde et contre nous-mêmes, nous mettre au cœur de saintes aspirations et nous ravir à l'amour divin. Plus la vocation paraît évidente et plus l'heure du sacrifice approche, plus aussi cette tendre Mère entoure l'âme privilégiée de sa tendresse maternelle, pour la soutenir, la rendre forte dans l'épreuve, ranimer sa ferveur, et donner à sa volonté des énergies qui la maintiennent ferme et inébranlable dans ses résolutions.

L'aspirant à la vie religieuse doit le comprendre, et s'habituer à ne rien faire sans la Sainte Vierge. « Ne manquez pas, dit saint Alphonse, de vous recommander tout particulièrement à la divine Mère Marie, en la priant de vous obtenir la grâce d'accomplir parfaitement la volonté de son divin Fils ». Qu'il lui confie donc sa vocation et l'heure de sa réalisation. Qu'il lui

demande surtout de garder son âme sans péché et de l'orner de vertus pour le jour des noces divines. Qu'il recoure sans cesse à elle pour se vaincre et se renoncer, pour ne point s'attarder aux vanités du monde, pour croître en amour et se passionner pour l'unique gloire de Jésus.

Protégé par Marie, qu'il conserve son âme dans la paix et une confiance inaltérable. Aucun ennemi ne pourra lui nuire, s'il se tient blotti sous le manteau de sa Mère, tout près de son cœur. Aucunes ténèbres ne le feront dévier de la voie, s'il garde les yeux fixés sur l'étoile de la mer qui le conduira infailliblement au port. « Ne détournez pas vos yeux de cette étoile, dit saint Bernard, si vous voulez échapper à la fureur des flots. Dans vos doutes, pensez à Marie, invoquez Marie ».

Toute âme appelée à la vocation religieuse, doit nécessairement se distinguer par une dévotion très spéciale à la Sainte Vierge. Plus elle aimera la Mère et plus elle aimera le Fils. L'amour de Jésus et de Marie peuple les cloîtres et y façonne des saints pour le ciel.

14. — *L'esprit d'amour.*

Comment traiter de spiritualité, sans parler d'amour ? Comment travailler à acquérir les vertus, sans mentionner l'amour qui en est la forme nécessaire et la puissance génératrice ?

Comment entrevoir la perfection religieuse, sans voir en même temps l'amour divin briller de tout son éclat dans les sacrifices qu'il inspire et dans les héroïsmes qu'il suscite ?

Ne sont attirés à la vertu que ceux qui aiment. Ne sont généreux dans le sacrifice, que ceux qui souffrent par amour. Ne progressent vraiment dans la perfection, que ceux à qui l'amour donne des ailes. « Ceux qui n'aiment pas Dieu, dit saint Augustin, accomplissent avec peine les préceptes de Dieu, ne les observent que par crainte ; mais la parfaite charité chasse la crainte et rend léger le fardeau du précepte, qui alors non seulement n'accable pas par son poids, mais soulève au contraire à la manière des ailes. Dès qu'on aime, il n'y a plus de peine dans le travail, mais seulement de la suavité ».

Les efforts demeurent, car tant que la nature n'est pas morte, il faut lutter ; et c'est précisément parce que cela dure toute la vie, qu'il faut recourir à l'amour qui seul, au milieu de ses propres misères, conserve à la vertu ses charmes, selon la pensée exprimée par saint François de Sales : « Que l'amour céleste est aimable, même quand il est pratiqué ici-bas, parmi les misères de notre mortalité ; rien de ce qui est au monde ne peut lui ôter sa suavité ».

La lutte n'est pas l'infidélité ; tout au contraire, elle est l'occasion des mérites, car pour triom-

pher il faut de l'amour, et c'est l'amour qui fait les saints. S'il est des heures sombres, comme il s'en rencontre inévitablement quand on entreprend une œuvre considérable, telle que l'entrée en religion, il faut recourir à l'amour pour chasser les craintes et les appréhensions. La pensée que Jésus nous aime et nous veut à Lui, nous invite à nous abandonner à Lui avec confiance et submerge dans l'amour tous les autres sentiments. Pourquoi craindre quand on se sait tant aimé ? Comment ne pas aimer, quand une fois on a compris que Jésus n'aime de la sorte que pour être payé de retour ? C'est la recommandation du saint évêque de Genève : « Ce n'est pas mal de trembler quelquefois devant Celui en présence duquel les anges tremblent eux-mêmes, quand ils regardent sa majesté ; à la condition toutefois que le saint amour, qui prédomine dans toutes ses œuvres, tienne aussi toujours le dessus, le commencement et la fin de nos considérations ».

L'âme religieuse ne tend à la perfection que pour y jouir de Jésus dans une intimité plus grande. C'est pour cela que Jésus l'attire : « Dieu n'attend et ne désire de nous que de le chercher avec soin et amour », dit saint Bonaventure. C'est pour être encore plus fortement attirée qu'elle aime et ravive son amour : « Aimez et vous serez attiré », dit saint Augustin. L'idéal

qu'elle poursuit entretient et accroît sa ferveur : « La paresse spirituelle et la langueur, dit de nouveau saint Bonaventure, n'existent pas dans une âme que le désir d'aimer Dieu pousse à marcher de plus en plus dans le chemin de la perfection ». Elle s'élève rapidement, par la force de son amour, au-dessus des choses du temps, selon ce que dit saint Augustin, que « celui qui monte vers Dieu par l'amour a des ailes ». Et une fois en possession de son Bien-Aimé, elle s'y repose et s'y complaît, comme dit suavement saint Bernard : « L'homme qui aime Dieu se plaît dans son amour, il y demeure avec bonheur, il s'y délecte ».

Pour arriver jusque-là, rien ne résiste à l'amour : « Il n'y a rien de si dur qui ne cède au feu de l'amour de Dieu », dit saint Augustin. Ce que le séraphin d'Assise traduit ainsi dans ses élans enflammés : « L'amour me brûle, il me dévore ; j'ai répondu à l'amour par l'amour ; l'amour divin triomphe dans mon cœur de l'amour qu'il est naturel à l'homme d'éprouver pour lui-même. Les tempêtes, les flammes, le glaive ne me le raviront jamais ».

Aimer, c'est donc le secret de la sainteté ; et comme, d'après saint Thomas, « la perfection de la charité est la fin de l'état religieux », aimer, c'est entrer pleinement dans l'esprit et les désirs de vie religieuse, de même que la vocation reli-

gieuse est la plus douce garantie d'arriver un jour à la perfection de l'amour.

Saint Augustin a raison de dire que dans la perfection « c'est l'amour qui demande, c'est l'amour qui cherche, c'est l'amour qui frappe, et c'est à l'amour que Dieu se révèle ». D'où, sa belle prière : « Donnez à mon cœur de vous désirer ; en vous désirant, de vous chercher ; en vous cherchant, de vous trouver ; en vous trouvant, de vous aimer ».

Cet amour de Dieu doit être l'état habituel et permanent de l'âme religieuse, selon la recommandation de l'apôtre saint Jude : « Conservez-vous dans l'amour de Dieu » (Jud., 21). A tout prix, elle doit s'y maintenir et ne rien faire que par le mobile et sous l'inspiration de l'amour, suivant ainsi le conseil du grand Apôtre qui veut que notre ascension dans la vertu ne se fasse que par l'amour, pour répondre à cette descente formidable de Jésus qui, du sein de son Père, n'est venu jusqu'à nous que par la voie de l'amour : « Soyez les imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour comme le Christ qui nous a aimés et qui s'est livré lui-même pour nous à Dieu, comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur » (Ephes., v, 1, 2).

Le ciel est la patrie de l'amour, et la vie religieuse est le vestibule du ciel ; c'est donc

l'amour, la vie d'amour, l'esprit d'amour, qui nous y introduiront ; mais l'amour de volonté et non de sentiment, l'amour vrai qui se prouve par le sacrifice, l'amour généreux qui vole au-devant du devoir, l'amour constant que rien n'ébranle, l'amour transformateur qui détruit l'humain, pour ne plus faire vivre que de Jésus, à l'exemple de saint Paul s'écriant : « *Mihi vivere Christus est.* Ma vie c'est le Christ » (Phil., I, 21).

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

Devoirs des Prêtres à l'égard des vocations religieuses

De tous ceux qui sont appelés à se prononcer dans l'appel à la vocation religieuse, il n'en est aucun qui ait à jouer un rôle aussi important que le Prêtre. Si l'on consulte les gens du monde, c'est plutôt par amitié ou par convenance ; mais lorsqu'on s'adresse à un Prêtre, c'est pour en recevoir un conseil autorisé, une lumière et une direction.

Au premier abord, cette consultation de confiance surnaturelle place le Prêtre dans une situation spéciale qui l'honore, sans doute, mais qui lui impose surtout une réelle responsabilité. Lorsque, en outre, l'on considère qu'il s'agit ici de l'intérêt éternel des âmes, son intervention prend le caractère d'un ministère tout spirituel, qu'il est appelé à exercer de par son Sacerdoce. C'est en tant que Prêtre qu'il est consulté, c'est en tant que Prêtre qu'il doit parler. Rien d'humain ne doit intervenir dans une semblable direction, où seuls la gloire de Dieu et le salut des âmes sont en jeu.

Le premier devoir du Prêtre est donc de se former une mentalité exacte et surnaturelle de la vocation religieuse. Il ne lui suffit pas de la considérer superficiellement, comme une chose simplement bonne, que chacun a la liberté de choisir, mais qui peut être facilement compensée par une autre d'égale valeur. Il doit en concevoir une idée plus élevée et lui conserver son caractère d'appel divin.

La vocation religieuse n'est pas de précepte, elle n'est que de conseil, c'est entendu : mais de conseil divin, et de conseil d'une chose plus parfaite. D'où la gloire de Jésus est directement intéressée dans la vocation religieuse. C'est Lui qui l'inspire, car c'est par un effet de sa grâce que l'âme en sent l'appel ; c'est Lui qui en trace les règles, car elle repose sur des pratiques de perfection qu'Il a Lui-même désignées ; c'est Lui qui en est l'objet immédiat, car Il consacre tout spécialement à son service les âmes qu'Il a appelées ; c'est Lui qui en fait une école de sainteté, pour y prendre ensuite ses complaisances, car les obligations sacrées qu'Il impose sont de nature à conduire à la perfection.

De ce chef, la vocation religieuse est quelque chose de sacré, qui appartient plutôt à Jésus qu'aux hommes, et dont Il se fait un jardin fermé où Il introduit les épouses de son Cœur. D'office, le Prêtre en a la garde, lui qui est uni-

quement consacré à la gloire et aux intérêts de son Maître.

A côté de Jésus, il y a les âmes, les âmes qui valent tout le sang d'un Dieu, les âmes privilégiées que le Seigneur veut retirer du siècle, préserver des dangers du monde, conduire à une plus haute perfection et faire vivre dans son intimité. En ne considérant que les choses éternelles — et c'est la seule manière d'envisager les intérêts spirituels des âmes — il y a là matière à un zèle ardent et à des joies bien douces pour le cœur d'un Prêtre. Donner des âmes plus complètement à Jésus et donner Jésus plus abondamment aux âmes : qu'y a-t-il de plus enviable et qui doive préoccuper davantage une âme sacerdotale ?

Le Prêtre doit donc avoir devant les yeux ces grandes pensées, lorsqu'il est appelé, soit à exprimer son sentiment, soit à donner des conseils relatifs à la vocation religieuse. Il ne serait pas justifiable d'avoir des idées préconçues, lorsque, avec un peu de réflexion, il pourrait aisément acquérir une connaissance saine et exacte de l'état religieux. Il ne le serait pas davantage de parler avec légèreté ou d'agir inconsidérément, lorsqu'il est question devant lui de vocation religieuse, sous prétexte qu'il ne porte pas alors la responsabilité d'un jugement proprement dit ; les âmes chrétiennes attachant instinctivement

de l'importance aux paroles et aux actions d'un Prêtre.

Il serait souverainement regrettable qu'un Prêtre raisonnât à l'égard de la vocation religieuse comme tant de gens du monde, qui n'en comprennent ni l'importance ni les avantages. Saint Alphonse de Liguori ne manque pas de s'en plaindre et d'en exprimer son étonnement : « Ordinairement, dit-il, les hommes du monde ne se font pas scrupule de dire aux jeunes gens appelés à l'état religieux, qu'on peut servir Dieu dans tous les états, même au milieu du siècle ; et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que de pareils propos sortent quelquefois de la bouche de Prêtres et même de religieux ».

Cela vient d'une fausse conception de la vocation religieuse, qui n'est nullement admissible dans un Prêtre. Nous ne craignons pas de poser en principe que des Prêtres — lesquels ont la science de la vraie doctrine et l'obligation de l'enseigner aux autres, et, en outre, la responsabilité de seconder l'action de Jésus dans les âmes — ne peuvent raisonner à faux sur une question aussi grave que celle de la vocation, sans une réelle culpabilité et sans engager leur conscience s'ils osent appliquer leurs fausses conceptions dans la direction des âmes. Car alors, Jésus parlerait en vain, ses inspirations auraient moins de valeur que les considérations

humaines, et l'obligation de conformer sa vie à ses divins appels serait vaine et illusoire. Sans être des adversaires déclarés de la vocation, ils arrivent pratiquement aux mêmes résultats ; qu'ils y réfléchissent devant Dieu.

Si le Ministre de Dieu se posait carrément en adversaire de la vocation religieuse, soit d'une manière générale, soit dans des cas particuliers, sa faute serait plus grave encore ; car, outre le préjudice formel porté à l'intéressé, il y aurait profonde malédification et peut-être scandale, sans parler de l'influence néfaste qu'une semblable attitude ne manquerait pas d'exercer sur l'esprit d'un bon nombre.

Pour en comprendre toute la culpabilité, nous renvoyons au chapitre treizième, où ce sujet a déjà été traité. Nous tenons néanmoins à répéter ici le sentiment de saint Alphonse, fondé sur celui de saint Thomas : « Si l'intention de celui qui veut se faire religieux est bonne, et qu'il n'existe aucun empêchement, le confesseur, ni un autre, comme saint Thomas l'enseigne, ne peut, sans une faute grave, empêcher ni détourner le pénitent, de suivre cette vocation ». C'est pourquoi les saints et les docteurs avertissent de ne s'adresser qu'à ceux que l'on sait n'être pas opposés à la vocation religieuse et qui n'y mettront point obstacle. Saint Thomas dit « de consulter ceux dont on espère du secours et dont

on ne craint pas les entraves » ; et ailleurs, lorsqu'il s'agit du choix de la Communauté, il répète « de prendre l'avis de ceux qui ne sont pas opposés à notre dessein ».

Ce qui condamne suffisamment la mentalité et la doctrine des adversaires de la vocation religieuse, puisque les saints font ainsi un devoir de ne pas recourir au ministère de ceux qui pourtant ont reçu, par vocation, la mission de diriger les âmes.

Mais il ne suffit pas que le Prêtre ne soit pas systématiquement opposé à la vocation religieuse, — opposition, comme nous venons de le faire remarquer, qui serait un indice ou d'ignorance coupable ou d'infidélité à son devoir, selon ce que dit saint Thomas : « Il est certain que l'entrée en religion est un plus grand bien ; celui qui en doute déroge autant qu'il est en lui au Christ qui l'a conseillée » ; — mais il doit regarder comme une obligation de conscience et un devoir de sa charge de favoriser les vocations religieuses, puisque Jésus en est l'auteur et que les âmes y trouvent une plus grande perfection et un port de salut.

Comment le Prêtre serait-il le « coopérateur de Dieu », comme l'appelle saint Paul (I Cor., iii, 9), s'il ne s'appliquait à seconder la grâce dans les âmes et à y développer ces penchants vers la vie

religieuse ? Son apostolat ne peut se borner à une attitude simplement passive, où il donnerait des conseils quand on lui en demanderait ; mais, par amour de Jésus et par zèle des âmes, il est tenu de se préoccuper de cette grave question, selon sa situation et l'étendue de son ministère. Dans la direction et la confession, qu'il étudie les sujets et cherche à connaître les volontés divines sur eux ; qu'il prenne au besoin les devants, non pour presser aucunement sur les consciences, mais pour suggérer les pensées de vie religieuse et faire surgir des désirs, qu'il y aura lieu ensuite d'apprécier et d'orienter.

Pour un bon nombre d'âmes, ce sera le germe de la vocation déposé en elles, que la grâce fera ensuite croître et fructifier. Il est évident qu'il y a beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles qui n'ont jamais pensé à la vie religieuse, parce qu'on ne leur en a pas parlé, et qui y auraient trouvé leur vocation. A qui donc revient cet apostolat, si ce n'est au Prêtre ? En vérité, peut-on être indemne de toute faute, lorsqu'on a sous la main un moyen si facile de faire du bien aux âmes et, pour plusieurs, de les sauver, et de ne pas s'en servir ?

On ne peut objecter que l'on n'ose pas devancer la grâce — ce en quoi l'on est louable, puisque le rôle du vrai directeur est de suivre la grâce et non de la précéder — mais ce n'est pas

la devancer que d'établir l'âme dans les conditions de la mieux recevoir, en lui en donnant une plus grande intelligence et en la disposant à mieux en profiter. Ce prétexte de réserve pourrait voiler parfois ou un manque de zèle ou une fausse conception de son devoir ; il est bon de s'en méfier. Il vaut mieux se dresser une ligne de conduite plus en harmonie avec les desseins miséricordieux de Jésus, qui, sans aucun doute, appelle beaucoup d'âmes à la vie religieuse, mais qui compte sur le concours de ses chers Prêtres pour en appeler davantage.

Lorsqu'il s'agit de la jeunesse, n'attendons pas que les séductions du monde l'aient déflorée et que les passions l'aient entraînée dans la fange. Prenons les devants, montrons les joies pures de la vertu, faisons entrevoir les avantages immenses de la vie religieuse, inspirons des désirs de plus grande perfection, et faisons en sorte de mettre à l'abri tant de jeunes cœurs faits pour aimer Dieu et qui ne lui resteront peut-être fidèles que s'ils se donnent à lui sans partage.

Saint Thomas délimite clairement le rôle du directeur, lorsqu'il définit en quoi consiste la consultation du pénitent : « Celui qui songe à entrer en religion, dit-il, peut licitement consulter un homme prudent et examiner mûrement, non pour savoir s'il est bon d'entrer en religion, car il est certain que c'est une bonne

chose, ni pour connaître s'il en a la force (morale), puisqu'il doit mettre sa confiance dans le secours de Dieu ; mais il peut délibérer sur ses infirmités corporelles, sur le poids de ses dettes, ou rechercher quel est l'Ordre (c'est-à-dire le genre de vie) qu'il doit embrasser de préférence».

Le champ d'action du Prêtre est assez vaste, puisqu'il a d'une part à seconder la marche de la grâce, et d'autre part à instruire l'âme de ses devoirs futurs et de la manière d'y conformer le plus possible sa vie présente, en la maintenant dans des vues surnaturelles, en l'aidant à surmonter les obstacles et en ravivant en elle un désir toujours plus ardent de tendre à la perfection.

Cet apostolat, le Prêtre, conscient de sa mission, l'accomplit d'abord dans la prière, en demandant à Jésus de l'assister, de l'éclairer et de lui accorder la grâce de faire son œuvre dans les âmes ; puis, en intercédant sans cesse en faveur de ses dirigés, pour qu'ils correspondent généreusement aux desseins de Jésus sur eux.

Dans les conseils qu'il est appelé à leur donner, il doit le faire avec une grande liberté d'esprit et de cœur, n'ayant en vue que le bien spirituel des âmes. Dès la première ouverture, il doit éclairer, encourager et appuyer l'action de la grâce, selon que le recommande Suarez :

« Il faut dire ouvertement la vérité à celui qui demande conseil. Celui que l'Esprit-Saint commence à mouvoir doit être aidé, soit afin qu'il reste ferme dans son projet, soit afin qu'il ne résiste pas à la grâce, mais que plutôt, par les prières et les bonnes œuvres, il obtienne une grâce plus abondante ».

Ce qui ne doit pas l'empêcher toutefois d'agir avec circonspection, et de s'appliquer à lui-même la règle que saint Thomas prescrit aux Supérieurs de Communauté, avant de recevoir un sujet : « Ils doivent éprouver si celui qui se présente est mû par l'esprit divin ». Ce qui n'exclut pas davantage la prudence dont on peut user, dans certains cas, pour éprouver le sujet, selon le conseil qu'en donne saint Alphonse : « La prudence peut conseiller quelquefois de différer l'exécution, afin de mieux éprouver si la résolution est ferme et persévérante ».

Lorsqu'il s'agit du choix d'une Communauté, le Prêtre doit agir avec le même esprit surnaturel qu'à l'égard de la vocation elle-même. Nous en avons indiqué les règles générales dans le chapitre dix-neuvième.

Qu'il s'inspire des motifs essentiels de la vocation religieuse, qui sont la gloire de Dieu et la sanctification de l'âme, et il saura suivre délicatement les inspirations de la grâce et discerner

le genre de vie ainsi que la Communauté qui correspondent le mieux aux dispositions et aux aptitudes de son dirigé.

A priori, et d'après saint Alphonse, le Confesseur doit se faire un devoir de ne pas conseiller d'entrer dans une Congrégation relâchée ; ce serait exposer une âme à faire un essai infructueux, ou peut-être à se perdre si elle persévère, car des âmes qui, dans l'état de perfection, sont infidèles aux grâces de leur vocation, compromettent leur salut éternel.

Il doit, autant que possible, se rendre compte par lui-même, des rapports favorables ou défavorables sur la Communauté en vue, afin de donner son avis en connaissance de cause ; en se rappelant toutefois que les appréciations diverses, et surtout malveillantes, sont parfois formulées avec une grande légèreté et sur de simples racontars sans fondement. Il serait regrettable, et préjudiciable à ces Communautés, que des Prêtres, faute d'examen, se montrassent partisans de ces jugements erronés qui n'ont que trop facilement cours.

Une dernière réflexion, qui éclaire et domine toutes les autres : la vocation religieuse est une des plus grandes grâces que Jésus puisse faire à une âme ; c'est au Prêtre qu'il appartient de l'inspirer, de la développer, de la fortifier, de la

diriger et de la conduire à sa pleine réalisation. C'est pour lui un honneur, un devoir, une consolation et une récompense. « Ceux qui engagent les autres à embrasser l'état religieux, dit saint Thomas, méritent une grande récompense ». Récompense lumineuse et éternelle, d'après le prophète Daniel (xII, 3) : « Ceux qui en auront conduit plusieurs dans le chemin de la justice, brilleront comme des étoiles dans toute l'éternité ».

Heureux les Prêtres qui auront envoyé beaucoup d'âmes en Communauté ! Heureux les Ministres du Seigneur qui se seront faits les coopérateurs zélés des desseins miséricordieux de Jésus sur les âmes ! Heureux les « amis » du Sauveur Jésus qui auront travaillé à remplir les cloîtres, pour mieux peupler le ciel ! Les « âmes religieuses » seront là-haut leur plus belle couronne.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Devoirs des parents à l'égard de la Vocation Religieuse de leurs enfants

Les parents ont un rôle considérable à remplir vis-à-vis de la vocation religieuse de leurs enfants ; non parce qu'ils sont les juges de leur vocation, mais à cause de l'influence bienfaisante qu'ils peuvent exercer sur eux, soit dans leur formation première, soit dans les appuis qu'ils leur donnent au moment de la décision.

Il est juste de reconnaître que beaucoup d'enfants doivent leur vocation religieuse à leurs parents ; cette pensée demeure pour le reste de leur vie une de leurs plus grandes consolations. La formation religieuse reçue dès leur enfance au foyer familial, les encouragements au bien, les bons exemples, l'éloignement des occasions dangereuses, et tout cet ensemble de soins paternels et maternels destinés à inculquer des principes religieux et à orienter sans cesse dans la voie du devoir et de la vertu : voilà autant de bases d'attente capables ensuite de recevoir des obligations plus grandes et de porter les engagements sacrés de la vie religieuse.

Que les parents aient cette perspective devant les yeux, dans l'éducation de leurs enfants. Ils s'habitueront ainsi à entrevoir dans l'avenir les choix possibles de Jésus venant, à son heure, cueillir une fleur privilégiée au sein de la famille. D'avance, le sacrifice sera fait généreusement, car ils comprendront l'honneur que Jésus fait à des parents de se réserver pour Lui seul une âme que leur sollicitude Lui aura pieusement ornée et préparée.

Au lieu de s'attrister du départ de leurs enfants pour la vie religieuse, que les parents se réjouissent plutôt. C'est une source de bénédictions assurées pour eux et pour toute la famille ; car Jésus récompense admirablement ces dons précieux qui coûtent parfois tout le sang du cœur.

La pensée de faire le bonheur de leurs enfants et de leur assurer les moyens de parvenir à une plus grande perfection, doit les soutenir dans le chagrin de la séparation et les engager à faire généreusement tous les sacrifices qu'elle impose. Aucune considération d'intérêt personnel ne doit venir diminuer la valeur du sacrifice, et encore moins y mettre obstacle. Les enfants ne sont que prêtés aux parents ; Dieu conserve sur eux tous ses droits, et, s'il lui plaît d'en réclamer quelques-uns pour son service personnel, parents et enfants doivent mettre leur bonheur à correspondre à ses désirs.

Des parents qui voudraient s'opposer à la vocation religieuse de leurs enfants, commettraient une grosse erreur et prendraient une lourde responsabilité. S'ils ont donné la vie corporelle à leurs enfants, cela ne leur confère pas le droit de s'ingérer dans leurs affaires spirituelles, au point de contrecarrer les desseins de Dieu sur leur âme.

Si, par une affection exagérée et mal entendue, ils cherchaient à les retenir auprès d'eux, ils s'attireraient infailliblement la terrible condamnation de Jésus, dans l'Evangile (Mat., x, 37) : « Qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ».

Si, par un faux calcul, ils espéraient, grâce à cette infidélité à leur devoir de chrétien, jouir longtemps de leurs enfants, Jésus, pour les punir, pourrait les leur enlever inopinément par la mort ; et qui sait, peut-être, les châtier plus terriblement encore, en permettant que par leur inconduite ces enfants, étant lancés hors de leur voie, fassent le malheur et le déshonneur de la famille.

Quoiqu'il en soit des suites regrettables des vocations perdues par la faute des parents, il n'y a qu'à considérer les dangers sans nombre auxquels sont exposées les âmes dans le monde, pour comprendre l'aveuglement de ceux qui osent assumer une telle responsabilité. Saint

Jean Chrysostome pourrait répéter avec plus de raison encore aujourd'hui ce qu'il écrivait de son temps : « Si nous connaissions un lieu qui fût malsain et sujet à la peste, n'en retirerions-nous pas nos enfants, sans nous laisser arrêter ni par la considération des richesses à acquérir, ni par la raison que leur santé n'a pas encore souffert et se conservera longtemps ? Et maintenant qu'une contagion si dangereuse a tout envahi, non seulement nous sommes les premiers à les pousser dans le gouffre, mais encore nous chassons comme des imposteurs ceux qui les en veulent retirer ».

On a vu des parents déshériter leurs enfants, parce qu'ils entraient en Communauté, et se réjouir aveuglément lorsque ceux-ci leur revenaient par suite de l'infidélité à leur vocation. C'était un premier châtiment, préludant peut-être à un châtiment éternel. Telle est la pensée de saint Bernard, qui les apostrophe ainsi : « O parents cruels et impies ! Ou plutôt, parents qui n'êtes pas des parents, mais des assassins, vous que le salut d'un fils rend malheureux, et qui vous affligez de son bonheur. Vous préférez qu'il périsse avec vous, plutôt que de régner sans vous. Affreuse illusion ! La maison est en feu, les flammes l'ont envahie, et l'on interdit la fuite à qui veut en sortir... Quoi donc ! si vous méprisez la mort éternelle pour vous, pourquoi voulez-vous

aussi celle de votre fils ? Si vous négligez votre salut, que gagnez-vous à lui faire perdre le sien ? »

Heureusement toutefois que ces exemples sont plutôt rares, et que les parents vraiment chrétiens favorisent la vocation de leurs enfants. Si ceux-ci les quittent, ils ne les perdent pas. Si la séparation est momentanée, elle n'est pas éternelle ; tout au contraire, elle assure un rendez-vous perpétuel dans la Patrie. Si le sacrifice est grand, il est vite récompensé par les bénédictions du Seigneur. Si l'absence sépare les corps, les âmes se rapprochent et des liens surnaturels les unissent dans un même esprit de foi et dans un amour commun pour le Dieu qui couronne les parents par la sainteté des enfants.

Saint Bernard a raison d'adresser aux parents ces paroles consolantes : « Si Dieu fait de votre enfant le sien, que perdrez-vous ? Et votre enfant, que perd-il ? De riche, il devient plus riche ; d'honorable, il devient plus noble ; de bonne renommée, il devient plus illustre ; et, ce qui est plus grand que tout cela, de pécheur, il devient un saint ».

Rien ne coûte à qui sait considérer toutes choses dans la lumière des vérités éternelles. Se séparer de ses enfants pour les offrir au Seigneur ; envoyer devant soi dans les asiles bénis de la vie religieuse des âmes qui ne cesseront de prier pour leur père et leur mère ; préparer pour

les gloires éternelles des saints qui seront l'immortelle couronne des parents qui les auront donnés à Dieu ; s'unir dans la prière et la pratique des vertus aux enfants que Jésus leur a demandés en holocauste pour les confondre ensuite avec eux dans un même amour : n'est-ce point un idéal digne d'envie, capable de faire le bonheur et d'orienter vers la sainteté et les parents qui offrent et les enfants qui se donnent ?

Parents chrétiens, donnez, donnez joyeusement vos enfants à Jésus. Il vous les rendra au ciel, pour être votre gloire et votre consolation. Les larmes que vous verserez sur leur séparation brilleront comme des diamants sur votre couronne, et tous les bienheureux vous béniront d'être les parents d'enfants devenus des saints et des gloires du Paradis.

Jésus Lui-même vous bénira et se fera en retour votre suprême récompense ; car lorsqu'Il a promis aux enfants, qui sacrifient leurs parents pour Le suivre, « le centuple en cette vie et la vie éternelle en l'autre » (Mat., xix, 29), Il a fait implicitement la même promesse aux parents : le sacrifice de part et d'autre ayant droit à la même récompense. Ici-bas, le bonheur et la paix dans le devoir et la vertu ; là-haut, des joies ineffables sans fin dans la possession de l'objet de l'éternelle béatitude : Jésus !

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE HUITIÈME

Bienfaits de la Vocation Religieuse 54

CHAPITRE NEUVIÈME

Les doux engagements de l'état religieux 90

CHAPITRE DIXIÈME

Objections et préjugés contre la Vocation Religieuse 111

CHAPITRE ONZIÈME

Responsabilités qu'encourent ceux qui s'opposent à la Vocation Religieuse 129

CHAPITRE DOUZIÈME

Principaux motifs d'entrer en religion 136

CHAPITRE TREIZIÈME

CHAPITRE QUATORZIÈME

CHAPITRE QUINZIÈME

CHAPITRE SEIZIÈME

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

CHAPITRE VINGTIÈME

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

PUBLICATIONS
de la Congrégation de la Fraternité Sacerdotale
POINTE-DU-LAC. Près TROIS-RIVIÈRES

*Les ouvrages marqués d'un * sont de M. E. de la Croix de la Congr. de la Fraternité Sacerdotale*

* Jésus mieux connu et plus aimé dans son Sacerdoce

Cet ouvrage est une révélation de Jésus Souverain Prêtre : d'une haute théologie, d'une onction remarquable et d'un intérêt croissant, sa lecture s'impose aux Prêtres et aux âmes pieuses désireuses de croître dans la connaissance et l'amour de Jésus. — Le fait que S. S. Benoît XV daignait en faire le sujet de ses méditations quotidiennes, en est la plus précieuse recommandation. — L'ouvrage complet comprendra six volumes. Les trois premiers volumes parus portent l'*imprimatur* du Maître du Sacré Palais Apostolique ; le quatrième, de Mgr le Vice-Gérant du Vicariat de Rome.

TOME I

De la Connaissance de Jésus le Verbe incarné

Un volume in-12 de plus de 300 pages, sur beau papier vergé à la forme. — **Prix : $1.25**

C'est une thèse de doctrine spirituelle que pose l'auteur ; il l'expose d'une manière lumineuse et il l'appuie par de nombreuses citations scripturaires et théologiques puisées dans l'Evangile, les Epîtres et les écrits du Docteur angélique. Aussi, l'on comprend qu'un Prince de l'Eglise ait exprimé le désir de voir cet ouvrage traduit dans toutes les langues, et que certains personnages et Supérieurs Généraux d'Ordres aient souhaité de le voir devenir comme un *manuel* dans les Séminaires et les Communautés religieuses.

TOME II

De la Condition de l'Homme-Dieu

Un volume in-12 de 430 pages, sur beau papier vergé à la forme. — **Prix : $1.25**

Ce deuxième volume est un développement harmonieux du traité de l'Incarnation. C'est Jésus « mis en scène » avec ses perfections infinies de Fils de Dieu et ses abaissements inouïs

de Fils de l'homme ; avec ses mystères adorables et ses enseignements divins ; avec ses vertus pratiquées dans les divers états de sa vie mortelle et ses caractères essentiels correspondant à chacune de ses missions sacrées. C'est le Souverain Prêtre contemplé dès le commencement de sa sublime Oblation, et amoureusement étudié dans tout ce qui Le constitue comme Dieu et comme Homme.

TOME III

De Jésus dans son état de Victime

Un volume in-12 de plus de 400 pages, sur beau papier vergé à la forme. — **Prix : $1.25**

Dans le Verbe incarné, tout est commandé par son Sacrifice, tout y conduit ou tout en découle. C'est le fondement de toute la Religion et, une fois ce Mystère bien compris, tous les autres s'illuminent et nous apparaissent comme des satellites gravitant autour de leur foyer lumineux. C'est ce que ce troisième volume cherche à mettre en lumière. Il ne le cède en rien à ses devanciers, comme clarté, doctrine et onction. Jésus y apparaît dans toute la sublimité de son état de Victime, et, à mesure que l'on en poursuit la lecture, l'âme s'émeut et s'éprend de compassion et d'amour pour la divine Victime qu'immole le Prêtre éternel.

TOME IV

Du Sacerdoce de Jésus

Un volume in-12 de 350 pages, sur beau papier vergé à la forme. — **Prix : $1.25**

Ce quatrième volume est le plus important de tout l'ouvrage ; non seulement parce qu'il est comme le couronnement des trois premiers et qu'il devra servir de base aux développements des deux derniers, mais encore et tout particulièrement à cause du sujet capital qui y est traité. Il renferme une étude approfondie du Sacerdoce de Jésus, considéré dans son origine éternelle, dans les divers aspects de sa mission rédemptrice, dans la nature de son Sacrifice et de ses efficacités divines pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Sujet passionnant, tant à cause de la grandeur du mystère sur lequel repose la régénération de l'humanité, que des sublimités insondables qu'une semblable étude fait découvrir dans la Personne de Jésus le Souverain Prêtre. Traité avec une remarquable sûreté de doctrine, une grande clarté de style et une onction qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, le lecteur se sent épris et trouve dans ces nombreuses considérations un aliment précieux à sa piété. La connaissance plus grande du Sacerdoce de Jésus, qui s'en dégage, est de nature à combler

une lacune qui n'existe que trop dans les hommages et le culte que nous sommes tenus de rendre à Jésus en tant que Prêtre. Que de bien ferait ce volume s'il était répandu dans les Séminaires, dans le Clergé et parmi les âmes pieuses !

Les quatre volumes *ensemble :* **Prix : $ 5.00**

Lettre de Sa Sainteté Pie XI

A L'AUTEUR, LE T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA FRATERNITÉ SACERDOTALE

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ

Du Vatican, 16 Décembre 1924

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Le Souverain Pontife a agréé avec une paternelle bienveillance le filial hommage que vous Lui avez adressé des trois premiers volumes de la collection : « *Jésus mieux connu et plus aimé dans son Sacerdoce* ».

Vous avez voulu, dans une noble pensée de zèle, contribuer à faire connaître davantage à ses prêtres et à ses fidèles Jésus dans son Sacerdoce éternel, et c'est la raison d'être de votre travail.

Dans un premier volume, qui est comme l'introduction à l'ouvrage tout entier, vous montrez la nécessité et la grandeur, l'importance et les conditions de la connaissance de Jésus, Verbe incarné. Votre second livre étudie la personne adorable du Sauveur, dans le sein de son Père et dans les phases de sa vie terrestre, dans son Sacerdoce et son Sacrifice.

Puis c'est la Victime que vous considérez ; ce sera ensuite le Sacrificateur, et enfin vous terminerez en montrant, dans l'Eucharistie, le Prêtre et la Victime dans l'acte du Sacrifice, puis dans sa gloire.

Sa Sainteté vous félicite des efforts que votre zèle apostolique vous a fait entreprendre en vue de faire connaître et aimer davantage Jésus dans son Sacerdoce : n'est-ce pas le centre de tous les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ?

Le Saint Père, en vous remerciant de votre hommage, fait des vœux pour que votre travail porte les heureux fruits que vous désirez, et vous accorde bien volontiers, comme gage des faveurs divines, la Bénédiction Apostolique.

Veuillez agréer, mon Très Révérend Père, avec mes remerciements personnels, pour les volumes que vous avez bien voulu me destiner, l'assurance de mes sentiments dévoués en Notre Seigneur.

P. CARD. GASPARRI

Retraites Sacerdotales

JÉSUS ET LE PRÊTRE

Tome I. — **Ce que le Prêtre est pour Jésus :**
son élu et son représentant

Tome II. — **Ce que le Prêtre est pour Jésus :**
son ami et son confident

Volumes in-12 de 116 pages, édition soignée sur beau papier vergé.
Prix de chaque volume : **$0.70**

Réflexions doctrinales et pratiques, empreintes d'une grande piété, propres à fournir de précieuses lumières sur les rapports intimes du Prêtre avec Jésus, et pouvant servir à une retraite de cinq jours. — De nombreuses citations de l'Ecriture Sainte, des Pères et des Docteurs, ajoutent à la valeur de cet ouvrage. Le *Directoire* qui précède les méditations de chaque jour, et l'*Examen* qui les suit, fixent la pensée sur un même sujet et aident puissamment à s'en pénétrer et à en tirer des résolutions efficaces.

En préparation : **Ce que Jésus est pour le Prêtre :**
sa science et son amour

ÉTUDE D'ÉVANGILE

* Jésus enseigné par Lui-même

Volume de 360 pages. — Édition de luxe sur beau papier alfa.
Prix : $1.25

Peu d'ouvrages sont capables de faire davantage comprendre et aimer l'Evangile. C'est Jésus qui parle ; ce sont ses propres paroles, rapportées par les Evangélistes, qui nous donnent une science admirable de Jésus, de son origine éternelle, de son essence divine, de ses relations ineffables avec son divin Père, de son existence terrestre, de sa mission rédemptrice, des mystères de sa vie, de sa mort et de sa gloire, de son Sacerdoce perpétué dans les Prêtres, de son existence sacramentelle et de son avènement futur à la fin des temps. — L'auteur s'est attaché avant tout à mettre dans un jour éclatant les paroles de Jésus ; l'enchaînement des chapitres, ainsi que leurs nombreuses divisions et subdivisions y aident puissamment. Afin de conserver à la parole divine son interprétation doctrinale et d'en faire mieux saisir le sens, chaque texte est précédé d'une courte glose qui en est un commentaire.

* LA VOCATION SACERDOTALE

Considérations pratiques destinées aux Prêtres, aux élèves des Séminaires, aux familles chrétiennes et aux âmes pieuses.

Volume in-12 de 200 pages sur beau papier fort.

Prix : $ 0.50

Rien de superflu dans ce volume. Tout ce qui regarde la vocation sacerdotale, depuis la culture en bas âge et le choix des sujets jusqu'à la formation attentive et éclairée au Séminaire, y est étudié sous des aspects divers, en même temps que le rôle des parents, des pasteurs et des éducateurs y est mis en pleine lumière. A cela viennent s'ajouter des aperçus frappants sur le caractère essentiel du Prêtre, sa sainteté, sa science, ses obligations et la mission qu'il est appelé à remplir dans l'Eglise.

C'est sur l'invitation personnelle de Sa Sainteté Pie XI que ces pages ont été écrites. Lorsque le volume lui a été présenté, le Saint-Père en a exprimé sa vive satisfaction, se promettant de le lire sans retard, désireux qu'Il est de le faire traduire en italien afin de le voir se répandre partout.

* LA VOCATION RELIGIEUSE

Réflexions et Conseils

In-12 de 320 pages sur papier vergé.

Prix : $ 1.25

Cet ouvrage est comme le complément de la « Vocation Sacerdotale » récemment parue. Il donne de la vocation religieuse une idée exacte et complète, en même temps qu'il montre les immenses avantages spirituels et les nombreux motifs qui invitent l'âme à embrasser l'état de perfection.

L'auteur s'est appliqué à envisager la vocation religieuse sous tous ses aspects, et il l'a fait avec une rare compétence qui donne à son livre une valeur incontestable. Ecrites dans un style sobre et remarquable de clarté, les pages en sont émaillées de citations des saints et des docteurs les plus expérimentés dans les voies spirituelles.

Cet ouvrage mérite l'estime de tous les directeurs d'âmes et devrait être mis entre les mains de tous ceux qui ont besoin d'être éclairés et guidés dans l'affaire capitale de la vocation.

HISTOIRE D'UNE VOCATION
Le Fr. Georges Martineau

Religieux Scolastique de la Congrégation de la Fraternité Sacerdotale
par le R. P. Jean du Cénacle, de la même Congrégation

Volume de 325 pages, orné d'un portrait et de 5 gravures.
Prix : $0.50

Le problème du recrutement sacerdotal est angoissant. Contribuer à repeupler le Sanctuaire est l'œuvre des œuvres. Pour que Jésus continue sur la terre sa mission de Sauveur, il faut des Prêtres ! L'*Histoire d'une Vocation* y aidera. Rien de plus suggestif pour les enfants et les jeunes gens que la vie et les exemples de Georges Martineau.

---

* MES RETRAITES AVEC JÉSUS

Brochures de 48 pages, format allongé et portatif. — *Edition de luxe, impression sur fond de couleur.*

Prix : chaque Retraite, **$0.30**

Considérations pleines de doctrine et de piété pour les jours de récollection spirituelle. L'amour y est étudié en Dieu, puis en Jésus et enfin dans l'âme qui travaille à sa sanctification. Rien de plus essentiel et de plus pratique.

Première Retraite : **L'Amour Divin**

Divisions : 1° L'*amour* principe de tout en Jésus. — 2° L'*amour personnel* de Jésus pour moi. — 3° Ma réponse à l'amour de Jésus ; mon *amour* pour Lui. — 4° Le *don de moi-même*, loi et mesure de l'amour. — 5° Les *principales manifestations* du don de moi-même, pour répondre à l'amour de Jésus.

Deuxième Retraite : **Jésus mon Tout**

Divisions : 1° Jésus *Vérité*, tout pour mon esprit. — 2° Jésus *Amour*, tout pour mon cœur. — 3° Jésus *Sagesse* et *Grâce*, tout pour ma volonté. — 4° Jésus *Vie*, tout pour mon âme.

Troisième Retraite : **Jésus seul**

Divisions : 1° Jésus seul dans le *passé*. — 2° Jésus seul dans le *présent*. — 3° Jésus seul dans l'*avenir*. — 4° Jésus seul dans le *temps*. — 5° Jésus seul dans l'*éternité*.

Quatrième Retraite : **Vie d'union à Jésus Prêtre et Victime**

Divisions : 1° Mon union à *Jésus-Prêtre* au T. S. Sacrement. — 2° Mon union à *Jésus-Victime* au T. S. Sacrement. — 3° Mon union à Jésus, *Prêtre dans ses Prêtres*. — 4° Mon union à Jésus, *Victime dans ses Prêtres*.

* PRÈS DE JESUS

Principes de Vie Eucharistique

Prix : $0.50

Véritable « *vade mecum* » eucharistique, propre à développer dans les âmes la foi et l'amour envers Jésus au Très Saint Sacrement, et éminemment pratique pour leur apprendre à vivre dans son souvenir habituel. C'est Jésus-Eucharistie devenant le compagnon assidu et l'ami affectionné de toute la vie. C'est la communion du matin prolongée tout le jour.

FLEURS D'AUTEL

Les saints Prêtres et l'Eucharistie

Prix de chaque brochure : **$0.15**

Condenser la substance des gros volumes, résumer les grandes vies, en extraire les exemples et la doctrine eucharistique pour les mettre à la portée de toutes les âmes : c'est le but de cette nouvelle série.

Brochures parues : **Saint François de Sales. — Saint Jean-Baptiste de la Salle. — Saint Alphonse de Liguori.**

Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard

Volume in-12 de 200 pages. — **Prix : $0.40**

A lire ces pages rapides mais condensées on apprend à mieux connaître ce Fondateur et cet Apôtre qui fut au siècle dernier le héraut du Sacrement d'amour. Sa doctrine est esprit et vie. Elle est résumée en des pages substantielles et originales dans lesquelles le P. Eymard démontre lui-même qu'il mérite d'être appelé le *Docteur de la Piété Eucharistique.*

HISTOIRE DE JÉSUS

Dialogue entre Jésus au Tabernacle et l'enfant

Edition de luxe, ornée de lettrines, de trois hors texte et de 20 gravures en couleurs. Couverture artistique illustrée.

Prix : $0.80

C'est Jésus qui raconte son histoire. Il apprend à l'enfant d'où Il vient, où Il va, ce qu'Il est venu faire ici-bas. Il parle de son Tabernacle pour lui enseigner pratiquement la vérité de sa Présence Sacramentelle, l'habituer à lire l'Evangile en regardant le Tabernacle, à recourir sans cesse à Celui qui a tant aimé les enfants, et à en faire le doux compagnon de sa vie.

* ÉLÉVATIONS

sur la Vie d'amour et d'intimité avec Jésus

Feuillets de 8 pages, encadrement rouge.

La science de Jésus est la science des sciences ; mais pour bien connaître Jésus, il faut L'aimer. L'amour fait pénétrer dans les profondeurs insondables de ses perfections infinies et révèle l'amour ineffable de son Cœur. La contemplation ici pousse à l'action et Jésus ne ravit l'âme par l'attrait de sa beauté, de sa bonté et de son amour, que pour l'entraîner suavement à sa suite dans le chemin du renoncement, de la charité pour Dieu et le prochain, de la vie intérieure, de la délicatesse de conscience et de toutes les vertus chrétiennes.

PREMIÈRE SÉRIE

Mes divins Rapports avec Jésus

Cette première Série est faite pour donner l'intelligence de la *Vie d'amour et d'intimité avec Jésus* et pour enseigner à s'en nourrir et à en vivre.

Collection de 36 sujets parus en 3 pochettes.

DEUXIÈME SÉRIE

La Science et les Caractères de l'Amour divin

Cette Série est l'épanouissement et le complément de la *première*. Elle fait pénétrer l'âme davantage dans l'intimité du Cœur de Jésus et elle donne à toutes ses relations avec Lui leur véritable caractère, celui de l'amour.

Collection de 48 sujets parus en 4 pochettes.

Prix de chaque pochette : **$ 0.40**

* Les Béatitudes de l'âme religieuse

Considérations sur les motifs de consolation spirituelle et les avantages exceptionnels de sanctification qu'offre l'état religieux. L'âme privilégiée qui est honorée et gratifiée d'une semblable vocation ne saurait trop y réfléchir, pour apprécier son bonheur, rendre ses actions de grâces plus ferventes, reconnaître l'amour miséricordieux de Jésus, et s'appliquer généreusement à faire de continuels progrès dans la voie de perfection. — 12 sujets en une pochette.

Feuillets de 4 pages, encadrement « fuchsia ».

La séparation du monde. — Le détachement universel. — La solitude. — L'appartenance totale et exclusive à Jésus. — La compagnie de Jésus-Eucharistie. — La vie intérieure. — La vie de famille spirituelle. — Les moyens de perfection. — Les grâces spéciales de vocation. — La virginité du cœur. — La vie d'amour. — La pensée et le désir du ciel.

Prix de la pochette : **$ 0.25**

COLLECTIONS VARIÉES
de Feuillets de luxe en Pochettes

Pochettes à $0.12

PETIT COURRIER de l'Enfant-Jésus (*pour les enfants*). — Série de 6 lettres du divin Enfant : *à ses petits visiteurs ; — à ses petits amis ; — à ses petits frères ; — à ses petits imitateurs ; — aux petits enfants sages ; — aux enfants pieux.*

COURRIER de la sainte « Petite Thérèse » (*pour les âmes pieuses*). — Célestes messages de *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus* enseignant aux âmes sa *petite voie* d'amour, de confiance et de simplicité. — **6** sujets.

PETIT COURRIER des premiers Communiants. — *Nouvelle série de six lettres inédites*, en une pochette-enveloppe. — Dans des messages pleins de douceur et de tendresse, le Jésus du *Grand Jour* se présente aux petits Communiants comme le Jésus de la *pureté* et de toutes les *vertus*, leur révèle son *amour*, leur donne le *bonheur* et leur promet le *ciel.*

Pochettes à $0.20

VERTUS ET DÉVOTIONS ENFANTINES. — L'enfant a de petits devoirs, comme plus tard il en aura de grands. Il est important de les lui faire connaître et de lui enseigner comment il doit les remplir. — **12** *feuillets illustrés.*

CONSEILS SPIRITUELS. — Sous ce titre sont traités de nombreux sujets de religion et de piété, capables d'éclairer les âmes dans la pratique de la vertu, de les encourager efficacement à accomplir avec amour et fidélité leurs devoirs d'état, de les animer à une ferveur et à une perfection toujours plus grandes. — **72** sujets parus en **6** pochettes.

SIGNETS RELIGIEUX. — Sujets variés et pleins de vérité lumineuse et d'amour enflammé sur **Jésus** le *Tout de tout*, qui rendent la méditation facile et fructueuse. — **90** sujets parus en **5** pochettes.

MES PRIÈRES A JÉSUS. — Courtes élévations, où l'âme entre en rapport confiant avec Jésus, pour Lui exposer ses besoins et obtenir ses grâces. — **12** sujets.

MES PRIÈRES A MARIE. — Ces prières sont comme un petit traité de spiritualité pratique, où la T. S. Vierge joue le rôle d'une Mère qui instruit son enfant et lui inspire une confiance illimitée en son assistance maternelle. — **12** sujets.

GERBE de LITANIES et de CHEMINS DE CROIX. — Collection de *12 Litanies* et *6 Chemins de Croix* variés.

Pochettes à $0.25

JÉSUS-EUCHARISTIE *mon « Prisonnier d'amour ».* — Ces pages crient partout aux âmes que *Jésus est là* et qu'il faut en *vivre*, qu'Il est « *Prisonnier* » et qu'il faut aller Le *visiter*, que c'est l'*amour* qui L'a emprisonné et qu'il faut L'*aimer*. — **24** sujets parus en **2** pochettes.

LOUANGE D'AMOUR *à Jésus, Prêtre et Victime au T. S. Sacrement.* — C'est l'exposé des principaux devoirs que l'âme doit rendre à cet adorable Sauveur pour le bienfait de sa Présence permanente au millieu de nous. — **12** sujets.

LOUANGE MARIALE *à l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu et Reine du Clergé.* — C'est un hommage filial rendu à Marie dans ses prérogatives les plus sublimes. — **12** sujets.

RÉFLEXIONS PRATIQUES *sur la Communion.* — Pensées doctrinales, de nature à éclairer les fidèles sur cet acte le plus essentiel de la religion. — **12** sujets.

Aux Jeunes Gens : SUR LE SEUIL DE L'AVENIR. — Le vrai but de la vie, les obstacles à surmonter, les moyens de vaincre les ennemis, de progresser dans les vertus, de conquérir le vrai bonheur : tout y est. — **12** sujets.

LE PRÉCIEUX SANG. — Le culte du Précieux Sang de Jésus remonte au Calvaire. Il est nécessaire de s'approcher de la Croix pour y recueillir les flots du Sang purificateur qui coule des veines et du Cœur de notre adorable Sauveur, comme de la Sainte Eucharistie. — **12** sujets.

NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE. — En quelques pages, voici une théologie complète du Souverain Pontife. Quand on les a lues, on sait ce qu'est le Souverain Pontife, ses grandeurs souveraines, ses prérogatives, sa sublime mission et, en conséquence, nos devoirs envers Lui. — **12** sujets.

ESPÉRANCE ET CONSOLATION. — Ames qui souffrez, mettez-vous courageusement à l'école de votre Crucifix. Plantez votre croix près de la Croix de Jésus : vous la verrez reverdir, donner des fleurs qui deviendront pour vous, des fruits exquis de grâce et de bonheur. — **12** sujets.

DU PURGATOIRE AU CIEL. — Prier pour les âmes du Purgatoire, c'est non seulement les soulager et les délivrer, mais c'est aussi nous assurer leur puissante protection. Doctrine faite pour adoucir l'amertume de nos regrets et sanctifier nos deuils. — **12** sujets.

PAGES A MÉDITER. — En des formules courtes et incisives, elles répondent à toutes les questions qui se posent en face de nos destinées présentes et futures. Problèmes toujours actuels. — **12** sujets.

LA PETITE FLEUR DU CARMEL. — Dans le jardin délicieux de la grande Thérèse de Jésus, la « *petite Thérèse* » s'est épanouie comme un lys dont les parfums exhalent la pureté et l'amour. Chacun peut la suivre et l'imiter. — **12** sujets.

NEUVAINE *à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* — Chaque jour rappelle une époque de sa vie ou une de ses vertus, suivi d'applications pratiques. — **10** sujets.

Pochettes à $0.30

ÉTINCELLES EUCHARISTIQUES. — Les jeter dans beaucoup d'âmes pour y allumer le feu que Jésus a apporté sur la terre et dont l'Hostie sainte garde au Tabernacle le vivant foyer : c'est l'unique but de ces feuilles. — **40** sujets.

FLEURS DE DÉVOTION. — Feuillets de quatre pages. — **40** sujets variés en une pochette.

Pochettes à $0.40

GERBE DE SOUHAITS. (2 pochettes). — Cartes fines, couleurs variées. Texte plein de piété et de poésie, exprimant des sentiments d'amitié chrétienne, sous une forme attrayante.
Souhaits de Fête (6 sujets). — **Souhaits Printaniers** (6 sujets).

PERLES DU DIVIN AMOUR. — Nouvelle série de cartes fines, couleurs variées, ornées de lettrines, tranches dorées, format allongé. — **12** sujets.

PERLES D'AMITIÉ. — Même genre. — **12** sujets. — Pensées choisies sur l'amitié, délicatement exprimées et pleines de sentiment chrétien.

Parterre de la « PETITE FLEUR DU CARMEL ». — Sous le gracieux symbole des fleurs, l'âme y cueille les vertus spéciales qui ont fait de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus la privilégiée de Jésus et l'aimable modèle que l'Eglise propose à tous ses enfants. — **12** sujets sur cartes bristol, ornées de fleurs et dorées sur tranches.

Pochettes à $0.10

UNE GERBE FLEURIE. — *Réflexions de nouvel an.* — Bouquet de pensées à la fois gracieuses et profondes. — **6** sujets de 6 pages en **2** pochettes.

* PETIT PARTERRE SPIRITUEL

Gracieux livrets de 8 pages, couverture illustrée, impression plusieurs couleurs, coins arrondis, tranche dorée.

6 sujets parus : 1. — **Le Jésus enchanteur de la nature.** — 2. — **Les abeilles mystiques.** — 3. — **Jésus, le divin Jardinier.** — 4. — **Jésus, le divin Semeur.** — 5. — **Jésus, le divin Moissonneur.** — 6. — **Jésus, le divin Oiseleur.**

Prix de chaque sujet : **$ 0.12**

UNE NOUVELLE IMAGE

JÉSUS PRÊTRE ET VICTIME

Jésus est debout, revêtu d'une tunique blanche et d'une étole à l'antique, signe extérieur de son caractère sacerdotal. De la main droite Il tient élevé un calice surmonté d'une Hostie, pendant que, sous l'action visible de l'amour qui Le presse, Il appuie la main gauche sur le cœur.

Grand format 45×60. — Superbe gravure en couleur, sertie d'un biseau or, sur fond vert olive. — Prix : **$ 1.50**

Format moyen, sur papier glacé. — Prix : 20 cents.
Même gravure sur carte riche. — Prix : 50 cents.

Petit format, pour livre de prières, souvenir d'Ordination etc., bordure or. — Prix : l'unité, 7 cents ; la douz., 75 cents.

LA SAINTE FACE DE JÉSUS

D'APRÈS LE SAINT-SUAIRE DE TURIN

à laquelle S. S. Pie X a attaché des indulgences particulières, « désirant que cette image soit répandue en tous lieux et exposée à la vénération dans toutes les familles chrétiennes ».

Edition en héliogravure, 25×35, rehaussée or sur fond blanc, grand format 50×65, avec la bénédiction autographe de Pie X.

Prix : $ 1.00

UN NOUVEAU CHEMIN DE CROIX *pour Eglises et Chapelles.* — Bichromie d'art sur papier couché 29×40.

Prix : $ 2.00

N.-B. — *Pour les envois par la poste, port et emballage en plus. — Toutes les ventes sont faites au comptant.*

On peut également se procurer ces mêmes ouvrages au *Dépôt Central de Montréal, 460, rue Lagauchetière Est.*

